



Christian Jury

*En attendant le
retour des étoiles.*

SOMMAIRE

1	<i>Départ</i>	<i>Page 2</i>
2	<i>Entre Mauritanie et Sénégal</i>	<i>Page 12</i>
3	<i>Piste du Tagan et Route de l’Espoir</i>	<i>Page 21</i>
4	<i>En route pour le Bamako</i>	<i>Page 32</i>
5	<i>Du pays bambara au pays Dogon</i>	<i>Page 45</i>
6	<i>En suivant la boucle du fleuve Niger</i>	<i>Page 55</i>
7	<i>De l’Adrar des Iforas aux routes du Niger</i>	<i>Page 67</i>
8	<i>De Niamey à Agadez</i>	<i>Page 79</i>
9	<i>Ténéré</i>	<i>Page 91</i>
10	<i>De Dirkou à Gatrún</i>	<i>Page 102</i>
11	<i>Promenade en Libye</i>	<i>Page 110</i>
12	<i>Au pays des Pharaons</i>	<i>Page 123</i>
13	<i>Autour de la mer Rouge</i>	<i>Page 134</i>
14	<i>Entre Jordanie et Israël</i>	<i>Page 143</i>
15	<i>Fin d'un voyage</i>	<i>Page 157</i>

1. Départ

Le pays que j'habite est souvent gris.

En automne, tout est terne : la terre, le ciel, les villes, les habitants,... même le son des clarines, quand les troupes passent, semble sonner le glas de l'été.

Quand le brouillard se dissipe, en hiver, on voit de fiers sommets se donnant des airs d'Himalaya, roches claires émergeant de raides pentes enneigées.

En été ils deviennent parois de calcaire supportant des vires herbeuses dont le vert se ternit en même temps que s'avance la saison.

En bas sont les larges et riches vallées. Domaine des vaches productrices de lait A.O.C, reines des routes départementales qu'elles marquent généreusement d'excréments couleur prairie.

J'habite un petit village au cœur de ce pays depuis plus de vingt ans.

Je ne suis pas un campagnard. Je viens d'une ville de banlieue à laquelle je ne peux que penser avec nostalgie, malgré le paysage d'ici, la montagne, le lac, l'air pur, la tranquillité... Eternel étranger dans cette population ni meilleure ni pire qu'ailleurs.

Je n'ai rien de commun avec la plupart des gens d'ici. Ils aiment la terre, ils aiment la richesse, ils aiment la stabilité, la sécurité, le solide en somme.

Moi, j'aime le rêve.

J'ai rêvé de tout : devenir pilote automobile ; changer le monde ; circuler, libre et rebelle, sur les routes au guidon d'une moto surpuissante ; vivre un amour absolu ; vaincre les sommets des Alpes et ma peur du vide ; me confronter au vide, à l'espace, à l'infini : affronter le désert.

Les rêves qu'il était possible d'accomplir seul, je les ai réalisés. Les autres, je ne les ai jamais abandonnés.

Rêve petit, peut-être.

Je n'ai jamais aspiré à la puissance, la domination, la richesse. Je n'ai toujours souhaité que liberté. Je l'ai durement gagnée ; parfois au détriment de l'amour, gagnant solitude et sagesse, perdant habitudes et raison.

Aujourd'hui je pars réaliser mon rêve de traversée en solitaire du Sahara, de l'Atlantique à la mer Morte.

Ce matin de septembre est sombre, frais et humide.

Le temps semble s'écouler lentement sur les autoroutes, ces quatre voies de goudron, coupées du monde par les glissières de sécurité et les grillages, espaces conçus exclusivement pour rouler vite.

Mon Land Rover n'est pas fait pour cela ; j'ai tout le temps de songer à mon avenir. Qu'il est dur de quitter cette sécurité, cette vie facile mais monotone à en devenir désespérante. Les suicides sont la première cause de décès dans ma région. Que puis-je risquer de pire en fuyant cette tranquillité ?

Je prends mon premier repas emprisonné par la pluie dans mon 4x4. Dans l'après-midi, profitant du premier rayon de soleil, je m'arrête sur une aire de stationnement et, comme pour me donner un avant-goût de cette liberté vers laquelle je m'évade, je ne peux m'empêcher de sauter le grillage de l'autoroute pour faire quelques pas dans la garrigue, cette vaste étendue de buissons enchevêtrés aux senteurs d'herbes de Provence.

Je ne quitterai plus l'autoroute avant d'arriver en Espagne.

Peu après la frontière, la petite route de Figueras me fait découvrir des panoramas accidentés : villages escarpés, strates rocheuses tourmentées et collines de terre sombre sculptées par les torrents. Les paysages des régions occitanes que j'admire suffisent tout juste à compenser la grisaille du ciel. Heureusement, en début de soirée, une petite éclaircie et un joli coin de pinède me permettent de passer agréablement ma première nuit à la belle étoile, bercé par les bruits et les senteurs de la campagne méditerranéenne.

Les deux jours suivants sont pluvieux et angoissants. Je traverse l'Espagne en étranger, sans aucun contact, traversant les montagnes de Catalogne, d'Aragon puis la ville de Madrid, dormant dans la voiture au centre de la plaine de La Mancha, mangeant mes provisions, vivant presque caché jusqu'aux portes de Gibraltar.

Débouchant par une étroite vallée au-dessus de Malaga, je retrouve la Méditerranée. Je surplombe la COSTA DEL SOL, côte au sol bétonné, usine à touristes, étroit littoral envahi de constructions hétéroclites sans âme et sans beauté.

Quelques heures plus tard, j'arrive en vue de Gibraltar, porte de l'Europe surveillée par les Britanniques, toujours bien accrochés à leur rocher.

Après avoir pris le billet de bateau pour la traversée du détroit, je projette de dormir sur la plage. En fin d'après-midi, elle n'est occupée que par des pêcheurs originaux. Leurs lignes, chargées d'hameçons, sont attachées à de longs filins qu'ils fixent à de minuscules radeaux et qu'ils laissent emporter au large par le vent.

Flânant le long de cette plage, je m'aperçois qu'elle est proche de la banlieue d'Algésiras. La pauvreté est souvent porteuse de violence, je n'ose dormir à sa porte. Je pars chercher un endroit plus tranquille. Je le trouve à une dizaine de kilomètres à l'ouest du rocher, dans un site grandiose, surplombant le détroit.

Au sommet des collines couvertes d'herbe rase, des centaines d'éoliennes agitent leurs immenses ailes mécaniques face au vent venant de l'Atlantique. Devant ces modernes moulins à vent, je pense à Don Quichotte, ce héros espagnol ridicule et pourtant si clairvoyant dans sa quête d'absolu.

Comme les causes de combats désespérés se sont multipliées en quatre cents ans de civilisation !

Le lendemain midi je débarque au Maroc. Après un rapide casse-croûte au bord de la Méditerranée, je prends

immédiatement la route du Sud. J'ai enfin retrouvé le ciel bleu et le soleil. Que le beau temps est important quand on vit dans un pays souvent gris.

Au Nord de Rabat, un jeune auto-stoppeur me demande de le ramener chez lui. Il habite dans une banlieue sordide, ensemble de bâtiments non finis bordant des rues de terre défoncées, grouillant d'une population visiblement démunie. C'est un autre monde qui m'était jusque-là inconnu. J'y suis bien reçu, mon jeune ami m'invite à boire le thé chez eux. Leur petit appartement est sobre et accueillant ; il me présente ses parents, ses deux sœurs et me propose l'une d'elles comme épouse. Je suis troublé par cette offre si soudaine.

La « réussite économique » du royaume marocain laisse beaucoup de ses sujets sur la touche, ceux-là n'ayant comme espoir qu'une improbable immigration vers l'Europe, par tous les moyens.

Je n'ose prolonger mon séjour dans ce monde si triste. En moins de deux jours, je fuis au-delà des cols du Moyen Atlas, aux portes du Grand Sud, à la frontière du Sahara Occidental.

Je prends juste le temps de m'arrêter à Essaouira, perle de port, ex Mogador ; le temps de faire le tour du marché, de flâner sur les quais, de manger sur la plage. Avant de partir, je croise un véliplanchiste lyonnais. Il est là pour profiter des vagues régulières, du vent fort et de la température clémente. Il parle bien de sa passion, il ne parle, il ne pense qu'à elle. Les adeptes des sports extrêmes sont souvent fades et sans relief, presque des sportifs professionnels...

Dans l'Anti-Atlas, je bivouaque dans une petite vallée qui débouche sur la route du col de Tassademt, dans les premiers lacets de la descente sur Agadir. A la tombée du jour, à moins d'un kilomètre du goudron, je me sens parfaitement isolé sur ce petit replat de terre rouge. Entouré de roches légèrement plus

claires, de buissons d'un vert intense et de quelques oliviers dont le feuillage semble terne parmi ces couleurs éclatantes, je ne perçois plus le bruit de la circulation ni la lueur des phares. Il ne me reste que le chant des insectes et l'ombre des sommets se détachant sur les restes de clarté du firmament.

Lorsqu'on dort à la belle étoile, on se lève avec le soleil. Le soleil se lève tôt. Le vallon est rempli d'une légère brume que la flamme de mon réchaud semble suffisante à dissiper. En buvant mon café, je commence à percevoir des bruits de voix puis apercevoir des ombres se rapprocher de mon campement. Quelques minutes plus tard, je suis entouré de Marocains vêtus de traditionnels manteaux de toile marron à la capuche pointue. A pied, à vélo, à dos d'âne, sur des charrettes et quelques-uns en mobylette. Ils rejoignent paisiblement leur lieu de travail, indifférents à ma présence.

Je laisse passer cette heure de pointe pour me remettre aussi à ma tâche, aller à la rencontre d'autres vies pour oublier la mienne.

A Tiznit commencent les contrôles militaro-policiers. Nom, prénom, véhicule, numéro d'immatriculation, numéro de passeport, nom du père, de la mère, date d'entrée au Maroc, etc.

Même questionnaire à l'entrée et à la sortie de Guelmin, Tan-Tan, Laâyoune, Boujdour, Dakhla.

C'est après Guelmin, dans les derniers contreforts de l'Anti-Atlas que commence vraiment le Sahara.

Le désert n'est pas l'absence de végétation. Il est la prédominance de la terre, de la roche puis du sable. Celui-ci manifeste d'abord sa présence par de fines rivières d'un mélange de poussière dorée et de vent. Courant au ras du sol, elles remontent de l'océan vers l'intérieur des terres, ne

déposant que de minuscules embryons de dunes derrière chaque pierre, chaque buisson, dans chaque trou à l'abri du vent.

La continuité de la végétation a disparu, plus de champs, plus de prés, plus de forêts. Chaque herbe, buisson, arbre, pousse isolé, sur un sol nu de poussière ou de terre sombre.

Le relief s'estompe progressivement, les vallées s'élargissent, les monts qui les bordent deviennent collines aux pentes douces.

Ensuite vient la plaine, sans autres limites que l'océan, emprisonnant la route du Grand Sud dans des rectitudes rapidement pesantes.

Pour fuir cette monotonie, je décide de prendre une piste qui rejoint la côte quelques dizaines de kilomètres après Guelmin. Bien tracée, elle s'enfonce dans un reg vallonné puis longe un oued profondément enfoncé dans le sol calcaire. Ce n'est qu'à quelques mètres de celui-ci que l'on aperçoit, à ses pieds, cette profonde blessure verte, ouverte dans le désert, d'où surgissent et éclatent d'énormes boules de palmes aux feuilles acérées se balançant au sommet de longs troncs filiformes.

Après la traversé d'un vallon peu profond, la piste continue sur un terrain plus sableux parsemé de touffes d'ilagga. Rapidement, j'aperçois une fine bande bleue légèrement tachée de blanc. Sur ma droite un fort en ruine surplombe l'Atlantique. Lorsque je m'approche de cette construction, je distingue une large enceinte rectangulaire aux angles occupés par de petites tours. Quelques constructions se dressent au centre de cet enclos. Un peu moins délabrées, l'une d'elles est surmontée d'une inattendue antenne de télévision.

Dès que je franchis le premier mur en ruine, j'ai la surprise de voir sortir des bâtisses centrales un militaire. Gêné, je lui demande ma route; surpris, il me l'indique et me demande si j'ai

des cigarettes. Je n'en ai pas. Son français étant aussi pauvre que mon arabe, la conversation s'arrête là. Je vais déjeuner une dizaine de kilomètres plus loin, juste après les carcasses calcinées de deux engins blindés, sur une petite dune surplombant l'océan.

La piste continue en bordure de ce bas plateau situé à peine une cinquantaine de mètres au-dessus des vagues. Elle me conduit jusqu'à une large vallée au fond de laquelle une rivière s'étale en un minuscule delta sablonneux avant de se donner à l'océan. Un vertigineux passage descend aux rives de l'oued. Je n'ose le prendre et opte pour des traces qui longent la vallée, espérant trouver un passage plus facile.

Je le découvre à une quinzaine de kilomètres, la piste descend jusqu'à un gué empierré, profond de trente centimètres, large d'une dizaine de mètres. Pour un 4x4, c'est un passage aussi sécurisant qu'un pont de béton, mais tellement plus beau ...

Je passe la nuit un peu à l'écart de la piste, quelques kilomètres après la traversée de cet oued. C'est ma première nuit loin de toute civilisation, loin de ces interminables bandes de goudron, de ces routes s'élargissant et se multipliant en fonction de la richesse de la région traversée. Loin de ce réseau infini de cordons gris emprisonnant, transformant la nature pour permettre aux hommes de la dominer.

Pour ceux dont le seul rêve n'est pas de gagner plus d'argent, l'incertitude et la poussière des pistes sont toujours plus attirantes que la sécurité et l'odeur du goudron.

Le Nord du Sahara Occidental n'est pas encore très sauvage. Le lendemain, la piste me conduit rapidement à la route, quelques kilomètres avant Tan-Tan Plage.

A partir de ce port, la chaussée se prolonge, rectiligne, monotone, étroite, peu fréquentée, sur cet infini plateau de calcaire dont l'unique limite est cette interminable falaise qui le

sépare de l'Atlantique.

Brusquement, le sol disparaît devant les roues de mon véhicule. Je me retrouve, pour quelques hectomètres, sur une route de montagne zigzagante entre les parois de calcaire. Elle rejoint le lit d'un oued bordé de verdure qui coule à contrevent, pour rejoindre l'océan dans un mariage de vagues et de dunes.

Un pont, une brève montée et je roule à nouveau sur cet interminable plateau rocailleux.

Ailleurs, il est troué d'immenses sebkhas, parfaits plans de sable, d'eau et de sel, mosaïque de couleurs claires aux contours imprécis, vaste sol à la consistance variable et dangereuse prudemment évité par tous moyens de transport.

Au milieu de ce long trajet se trouve Tarfaya, ex Cap Juby, ville marquée des souvenirs de Saint-Exupéry. Je fais la connaissance d'un des nombreux pêcheurs profitant chichement de la richesse de cette côte. Pendant deux jours j'essaie de gagner son amitié, je l'emmène dans sa famille, partage leur vie, les aide à transporter un monceau de paille jusqu'au puits ou sont gardés leurs dromadaires. A moins de vingt kilomètres de la route, je me retrouve comme dans un autre monde, ébahi par l'orientation de ces gens du désert dans ces étendues qui me semblent uniformes. L'apparente platitude de ce paysage de caillasse, de sable et de broussailles rabougries cache un vallonnement complexe qui peut dissimuler un homme, un troupeau, une maison ou la route jusqu'à quelques dizaines de mètres de ceux-ci.

Malgré cette nouvelle vision du Sahara occidental, je repars déçu de la petite bâtisse de ciment qui remplace la tente de ces nomades sédentarisés. Est-ce la soumission à la rigide autorité marocaine qui a rendu si méfiants ces Sahraouis vis-à-vis des étrangers?

Après la monotonie du Sahara occidental, les vagues émeraude du Rio de Oro semblent des bijoux dans un écrin de sable clair.

Le golfe se termine par trois vallées que la route traverse sur des digues rectilignes. Ces larges sebkhas semblent prolonger l'océan. Au-delà des embruns nés des vagues, le sable, poussé par le vent, s'enfuit en un mince tapis immatériel vers de fausses dunes, mirage suspendu au-dessus du sol, prisonnières des collines grises qui bordent ces étendues mouvantes.

Mon véhicule semble voguer sur une rivière de poussière banche fuyant le vert violent de l'Atlantique pour le bleu apparemment paisible de l'horizon.

Près du large, sur sa presqu'île, Dakhla est une ville accueillante malgré la surabondance de militaires.

C'est là que se préparent les deux convois hebdomadaires imposés par l'occupation des troupes marocaines ; rassemblement hétéroclite de touristes, de voyageurs et de trafiquants de voitures, tous en partance pour la Mauritanie.

Les formalités sont immuables ; police, douane, autorités militaires ; dans l'ordre et à faire la veille du départ. C'est l'occasion de rencontrer les autres voyageurs du convoi. Cette fois, il y a deux vendeurs de voitures, un couple de journalistes se disant mandatés par l'UNESCO, des motards allemands, deux étudiants farfelus et une auto-stoppeuse.

Le voyage jusqu'au dernier poste militaire marocain avant la frontière est long et monotone. Un des soldats de notre escorte s'est imposé à mon côté, reléguant un étudiant mauritanien que j'avais pris en stop à l'arrière de mon véhicule.

Nous dormons aux abords de cette dernière caserne marocaine du Sahara Occidental. En début de soirée, un choix m'est proposé : manger avec mes compatriotes ou avec les Mauritaniens du convoi.

Je regrette encore de ne pas avoir répondu à l'invitation de mon étudiant auto-stoppeur. Je ne me sens pas plus proche de ces gens de ma race que de ceux du peuple Maure que je connais si peu.

Le lendemain matin, nous sommes lâchés dans le « no man's land » de sable et de roches rongées par l'érosion qui nous sépare de la Mauritanie.

Ce désert est un plateau rocailleux au relief tourmenté. Ses dénivelés sont de faible amplitude, mais toujours proches et imprévisibles.

L'horizon n'est jamais lointain, toujours changeant. Chaque tas de cailloux est différent : minuscule pointe de roche émergeant du sable, crête de pierres plates ciselées par le vent ou basses murailles délimitant de minuscules vallées de sable, décorées de quelques buissons d'épineux. Tout est éphémère, même le poste militaire et son antenne radio disparaissent rapidement, noyés dans ce chaos de roches tourmentées.

Cette année, contrairement à mon voyage précédent, pas de blocage. Les militaires mauritaniens, dans leurs treillis léopard, ornés de leurs chèches noirs, nous conduisent directement au P.K. 27, poste de douane verrouillant l'entrée de Nouadhibou.

Les formalités ne sont pas trop longues, dès le début de l'après-midi nous entrons dans la ville où je retrouve le camping de la baie du Lévrier dans lequel nous nous étions arrêtés deux ans plus tôt. J'y retrouve le propriétaire et sa famille qui me demandent si mon voyage précédent s'est bien terminé. Malgré le temps et les nombreux passages, ils se souviennent de tous les détails, nos véhicules, notre parcours et le guide que nous avons pris.

Le soir, nous discutons longuement. Je leur parle de mes projets ; ils m'apprennent à faire le thé.

Lors de ce second voyage, j'apprécie beaucoup mon entrée en Mauritanie. Il n'y a plus de sollicitations pour un guide, un hôtel, un service. C'est comme si toute la ville savait que ce n'était pas mon premier voyage, comme si Nouadhibou m'acceptait comme autre chose qu'un touriste, je ne sais pas pourquoi, mais j'en fus flatté.

La traversée du Banc d'Arguin étale sur près de cinq cents

kilomètres toute la variété des pistes sahariennes : roches découpées, sable mou, regs plats et roulants, dunes, sebkhas humides, enfin, longue plage à suivre à marée basse. En prime, on bénéficie de la présence des milliers d'oiseaux multicolores de cette immense réserve.

Pour la seconde fois, elle me laisse pourtant sur ma faim. La présence de certains de mes accompagnateurs européens m'empêche de profiter pleinement de ces paysages grandioses. Ils sont trop surs de la supériorité de leur civilisation, trop prétentieux, trop fragiles dans cette traversée de désert facile. Leur comportement dans les villages de pêcheurs imraguens me choque. L'hospitalité des Mauritaniens et des gens du désert en général est une chose merveilleuse ; le comportement sans-gêne et profiteur de quelques-uns risque de la faire disparaître. Ils ne sont pas tous comme cela, et j'ai promis de les emmener jusqu'au Sénégal. Je le ferai donc après une courte halte à Nouakchott où j'avais donné rendez-vous à Thierry, un compagnon de travail et à Mamadou, mon correspondant mauritanien.

2. Entre Mauritanie et Sénégal

Mon séjour au Sénégal est de courte durée et me laissera surtout deux mauvais souvenirs.

Pour rejoindre la frontière, nous empruntons la digue qui évite le passage du bac. Nous avons la mauvaise idée de passer la nuit au centre de celle-ci. Les moustiques y sont nombreux et agressifs et nous sommes obligés de nous réfugier rapidement sous nos moustiquaires. Peu habitué à entendre le vrombissement impressionnant de ces milliers d'insectes dangereux, je mets très longtemps à trouver le sommeil. Il sera de courte durée, un vent violent et le début de la pluie nous obligent à partir en catastrophe. En cas de pluie, la digue est interdite à la circulation durant trois jours. Même sous la pluie, lorsqu'il est possible de circuler au sommet de cette butte de terre, la progression est facile sur la chaussée renforcée de débris de coquillages. Il faut malheureusement souvent descendre sur les flancs de la digue. Ils sont rendus aussi glissants que le verglas de chez nous, il nous faut près de deux heures pour franchir les trente kilomètres qui nous séparent d'une piste plus solide.

Fatigués et trempés, nous essayons alors de nous coucher, mais les moustiques sont toujours là. Sans moustiquaire, enfermés dans nos duvets trop chauds, essayant d'éviter les piqûres, la fin de la nuit est un enfer.

Le lendemain, arrivé à Saint-Louis du Sénégal, une autre mauvaise surprise m'attend. On y trouve de la drogue à profusion et plusieurs de mes accompagnateurs en sont friands. Après leurs achats, perdus dans leur monde artificiel, ils deviennent des étrangers, comme si la drogue avait gommé de leur esprit les quelques jours passés ensemble. Le soir, le couple de journalistes, parti pour trois ans, mandaté par l'UNESCO pour visiter les sites protégés ont oublié qu'ils

avaient un enfant. Ce chérubin aux adorables boucles blondes est venu partager la soirée que je passais à discuter avec un vieux baroudeur, vendeur de voitures à l'aller, d'objets préhistoriques au retour. Beaucoup plus tard, le père, les yeux dilatés, les narines irritées, a retrouvé son bambin de deux ans et l'a emmené.

Le matin suivant on me présente un policier en civil comme responsable à Saint-Louis de la lutte contre le trafic de drogue. Alerté, j'écoute discrètement les conversations. Un Européen lui dit : " Des amis ont failli mourir après avoir pris une dose achetée ici." La seule réponse du policier est : "Ils n'avaient qu'à faire attention à ce qu'ils achètent !"

Choqué par cette situation, inquiet de l'atmosphère de corruption qui règne ici, je décide de retourner en Mauritanie. Ni la douceur de la ville, ni la plage et ses palmiers, ni la tiédeur des vagues de l'océan ne me feront changer d'avis. Je rentre à Nouakchott en effectuant le détour par Boutilimit, juste le temps de profiter de la rude tranquillité du désert.

J'aurai appris au moins une chose au Sénégal : La Casamance, région connue pour la disparition d'un groupe de Français, est productrice de haschisch. Comment se fait-il que ce trafic n'ait jamais été considéré comme une cause possible de la disparition de ces quatre personnes ?

La semaine suivante, le voyage dans le Nord avec Thierry se rapproche du tourisme sportif.

Ouadane est une belle oasis aujourd'hui isolée par les sables, mais dont les ruines qui l'entourent montrent la prospérité d'autrefois.

La boucle de mille kilomètres que nous effectuons autour du Guelb Er Richat jusqu'à Zouerate a été un merveilleux apprentissage de la randonnée dans le désert. Apprentissage du franchissement de cordons de dunes aux pentes abruptes, d'orientation au milieu de collines de sable dur s'étendant à perte de vue, de patience pour les traversées des regs cassants

ou de ces étendues herbeuses, si propices aux chameaux, si pénibles pour les 4x4.

Nous terminons en descendant jusqu'à Choum le long de la célèbre voie ferrée, portant le plus grand train du monde : trois milles mètres de minerai de fer voyageant de F'dérick à Nouadhibou, défiant les dunes, laminant les rails, s'arrêtant nulle part dans un interminable claquement de tampons qui s'enfuit vers d'indiscernables horizons.

C'est après ce voyage que je retrouve mes amis mauritaniens pour préparer le voyage à Tilla, village de Mamadou, qu'il m'a promis de me faire visiter dans une de ses intéressantes lettres. Ils s'entassent à l'arrière de mon Land, semblant décupler son espace comme savent si bien le faire ceux qui en ont besoin.

Nous partons par la route dite de l'Espoir, route inachevée, engloutie par le désert après Nema, route de Babel conçue pour une unité de l'Afrique toujours effondrée.

Jusqu'à Kiffa elle traverse un immense erg aux couleurs changeantes : sables aux teints variés dans de longs dégradés d'un blanc immaculé à un ocre intense, tachés de vert dans chaque dépression. Dès que s'intensifient ces touches vertes, fleurissent les larges tentes, les cases, les maisons de banco. Autour pâturent les dromadaires, les chèvres et les moutons. La population est discrète à l'exception des hommes en boubou bleu occupant les abords de la route dans des commerces incessants dont j'ignore les aboutissants.

Quelques kilomètres avant Kiffa, nous prenons une route qui file plein Sud vers les rives du fleuve Sénégal.

Nous sommes déjà dans le Sahel. Le sable est recouvert d'herbe sèche, les arbres, bien que toujours espacés, deviennent omniprésents, la chaleur, plus humide devient pesante, même à cette saison avancée.

Après M'Bagne, la route longe la frontière et les contrôles militaires se rapprochent. Une nouvelle demande nous est formulée : notre ordre de mission.

Touriste est la réponse magique qui lève tous les obstacles. Cette fois, son effet est plus lent que d'habitude. Les touristes habituels ne transportent pas d'amis mauritaniens.

Le village se situe à une dizaine de kilomètres au Sud de cette route qui conduit à Kaédi. Pour le rejoindre nous empruntons une piste zigzaguant entre les buissons, les acacias et de maigres champs de mil. Le premier village n'est pas Tilla. Les quelques habitants, étonnés, nous font des gestes amicaux. Le suivant est le bon.

A l'approche des premières cases, Tilla semble aussi calme que le village précédent. Mes amis me dirigent vers une petite rue de terre bordée de haies de bois secs enchevêtrés.

Je n'ai que le temps de voir ça.

En quelques minutes ma voiture est entourée d'une foule de femmes et d'enfants nous acclamant. J'ai l'impression d'être un prince ou un héros de légende face à cette ovation presque aussi enthousiaste que celle réservée aux véhicules publicitaires d'une entreprise de charcuterie sur les routes du Tour de France.

La voiture garée, toujours escorté par cette foule multicolore, je suis emmené à la maison de la famille de Mamadou.

Tout au long de l'après-midi, les personnalités du village viennent se présenter, d'abord les femmes, puis les hommes du Conseil de village, puis le chef, ancien tirailleur sénégalais, éternellement reconnaissant à la France pour la chiche pension qu'elle lui verse depuis la fin de ses quinze ans de service.

Dans le même temps se succèdent les offrandes : Lait caillé, thé à la menthe, baies sauvages, poulet accompagné de quelques légumes et de riz, mil détrempé dans du lait, thé à la menthe ...

Excepté le mil détrempé, j'apprécie tout, y compris la discrétion avec laquelle ils me montrent, à la nuit tombée, l'égorgement du mouton qu'ils abattent en mon honneur.

Durant les trois jours passés à Tilla, je suis reçu par toutes les autorités de cette communauté peule : notables, association des

jeunes, instituteur, association des femmes, chef du village et marabout qui est ici autant responsable de la vie religieuse du village que de l'éducation civique des enfants.

Je suis aussi invité à une assemblée de village où ils me présentent leurs vies, leurs méthodes de culture de la terre, limitées à la saison des pluies et aux crues du fleuve Sénégal. Ils me parlent aussi de leurs difficultés, de la chaleur, des moustiques, du manque d'eau. Ensuite, pour remercier le premier Européen qui ait mis les pieds dans leur village, ils me font des présents : une théière d'étain, une boîte de bois ornée de cuivre et de nacre de coquillage, un bracelet d'argent gravé à mon nom.

Surpris de ces dons, n'ayant rien prévu pour y répondre, je leur offre mon dictionnaire et leur fais la promesse de tout faire pour aider à la construction d'un nouveau puits, à mon retour en France, dans un an.

Je ne vois pas passer les trois jours au milieu de mes nouveaux amis, transporté de cérémonie en cérémonie, de repas en repas, de fête en fête.

Les discussions avec les notables aux revenus inférieurs au RMI sont passionnantes.

La fréquence des repas est surprenante, le ragoût de mouton juste après le café du matin aussi, mais je finis par prendre goût à presque toutes leurs coutumes.

Avec l'aide de seules gamelles de fer, le rythme, les danses et les chants des femmes du village sont un spectacle aussi apprécié par moi que les ballets les plus sophistiqués que j'ai admirés au grand palais. A Paris, c'était la magie de Béjart ; ici c'est la magie de la brousse, de l'Afrique ; la magie d'un petit bonheur dépouillé de toute richesse et pourtant éclatant.

Mon départ du village n'a pas été sans regrets. J'étais trop bien avec mes amis. La force qui me poussait à poursuivre mon voyage n'arrivait pas à justifier cette séparation à ce carrefour, moi poursuivant ma route, tranquille, dans ma voiture, eux

laissés aux mains de ces flics, à la merci de leur bon vouloir pour rentrer à Nouakchott. Fin symbolique d'une expérience où, moi le plus riche, j'ai reçu des présents inestimables, dont le plus appréciable a été leur amitié.

Je n'ai pu leur offrir qu'un dictionnaire. Il faisait partie des rares choses dont je pouvais me passer dans la poursuite de mon périple. Bien qu'il m'ait un peu manqué, je suis toujours heureux de l'avoir offert, non pour sa valeur ou l'utilité qu'il peut avoir, mais pour ce qu'il représente. Un dictionnaire est symbole de connaissance, de savoir. Ces valeurs ont été à l'origine de la puissance de la civilisation européenne; elles sont indispensables pour réduire cet écart de richesse qui sépare nos civilisations, mais je ne suis toujours pas sûr que se soit la meilleure façon de les aider.

Dans l'après-midi, je retrouve facilement le champ d'euphorbes marquant le départ de la piste de Moudjéria. Après un petit passage sableux, elle longe un large reg enchâssé entre des collines de sable rouge. Le soir venu, je gravis une des dunes de sable dur bordant le flanc gauche de cette vallée. Ma soirée sera partagée entre la nostalgie et l'attrait de cette piste qui doit me mener à Tidjikja, Tichitt puis Oualata.

Après un court détour, involontaire dans un champ de petites dunes serrées, je retrouve les dix kilomètres de route goudronnée qui semble ne mener nul part ; reliant deux pistes peu fréquentées, se limitant à la traversée d'un erg magnifique. J'ai vu construire cette route en me demandant son utilité. Aujourd'hui, ayant entrevu les difficultés que représente le franchissement de cet erg, j'en ai compris la nécessité. Pour un Européen, il n'est pas si facile de comprendre des problèmes qui sont évidents pour les autochtones.

Après Moudjéria, je retrouve la difficile piste du Tagan. Ruban de profondes ornières, se creusant dans les plaines de sable mou, s'estompant dans les passages de roches tourmentées, se muant en ondes claires pour traverser les regs de gravier noir,

passage de « tôle ondulée » secouant vigoureusement tout ce qui circule plus vite que le pas d'un chameau.

Sur ce plateau au relief changeant, planté d'une multitude de variétés de buissons desséchés, il n'est pas difficile de trouver un emplacement discret et confortable pour passer la nuit.

Un mur de roches sombres entassées par n'importe quels êtres humains ou non pour se protéger du vent ; une cuvette de sable doux et tiède pour dormir; quelques restes de végétation brûlés par le soleil pour allumer le feu et faire le thé suffisent à mon confort. Pour la compagnie, il y a toujours ces scarabées noirs omniprésents, une discrète et furtive gerbille et la nuit venue des milliers d'étoiles.

Parmi les astres, je distingue la Croix du Sud, quatre points scintillants formant un losange légèrement incliné sur l'horizon ; constellation magique, plus puissante que les ondes, que la technologie de ma radio qui me relie à mon monde. Ce soir je capte en direct un match du championnat de France de football.

D'où vient cette force qui semble m'éloigner de mes semblables ? De la contemplation de ce losange magique ; de la futilité des sports professionnels qui représentent tellement de puissance financière, ou du souvenir d'autres expériences plus européennes et tellement plus déprimantes.

Ici, pas besoin de puissance pour exister. Un peu d'eau pour survivre, un peu de nourriture, un peu de thé, un 4x4 et du carburant pour la liberté, et des milliers d'étoiles pour rêver. Ici la vie semble facile par sa simplicité; la mort aussi, jamais très éloignée.

Le lendemain, j'arrive à Tidjikja. Après le traditionnel passage au poste de police pour le coup de tampon sur le passeport, marquant le passage dans cette oasis isolée, et l'autorisation d'acheter du carburant, mon premier souci a été de retrouver le notable qui nous avait reçus un an auparavant.

C'était un vieillard vêtu d'un large boubou blanc orné de

parements d'or. Pendant que nous attendions nos passeports, il vint nous saluer. Il s'excusa de cette attente puis nous conduisit dans une vaste et sombre pièce dont le seul mobilier était constitué des piliers de soutien du toit en terrasse et, au fond, d'une haute estrade de pierre. Sur cette estrade une table et quelques chaises semblaient attendre dans la fraîcheur de cette pénombre.

Notre hôte s'assit à cette table puis nous invita à venir prendre place à ses côtés. Dans un français impeccable, il nous souhaita la bienvenue dans son oasis. Il se renseigna sur nos projets, notre destination et les moyens dont nous disposions pour les réaliser. Rassuré par notre matériel, nos réserves et nos cartes topographiques, il nous prodigua d'importants conseils et nous affirma que nous ne rencontrerions pas de difficultés, la piste de Chinguetti ne traverse pas de zones de sable mort.

La conversation se poursuivit ensuite amicalement, pour passer le temps à essayer de mieux comprendre nos différences. Nous apprîmes notamment que, si aujourd'hui une école existait dans chaque village, dans chaque oasis, notre interlocuteur avait tout appris dans sa famille, sa tribu, y compris cette parfaite maîtrise de la langue française.

Notre échange fut interrompu par l'entrée d'un militaire qui s'immobilisa à cinq mètres de l'estrade dans un salut strict et impeccable. Il venait nous apprendre que toutes les formalités étaient terminées et que nous pouvions récupérer nos passeports. Ce notable maure, visiblement très respecté, nous souhaita bon voyage. Nous l'avons poursuivi sans difficultés, comme il nous l'avait prédit.

J'aurais beaucoup aimé pouvoir le remercier et poursuivre cette conversation. Malheureusement il m'a été impossible de le retrouver, sans son nom ni son titre exact. Je me suis donc contenté de faire le tour de cette petite ville traversée d'un large oued, rivière étale de sable clair servant de grand-rue, de terrain de foot et de marché aux dromadaires.

A l'Ouest de cet oued se situent les bâtiments officiels et de belles propriétés, bâtisses carrées de couleurs douces et claires, entourées de jardins constitués principalement de palmiers et d'acacias.

De l'autre coté se trouve le cœur de la ville. Maisons de terre aux ouvertures parcimonieuses, emprisonnant le sable dans des ruelles étroites. A l'ombre des murs se déroule le marché. Il a les couleurs du désert; couleurs douces, délavées, seules quelques tomates, quelques melons jaunes font des taches colorées. Pas de vert, les fragiles petits bouquets de menthe pour le thé sont soigneusement cachés pour les protéger de cet air chaud et sec.

En cherchant où passer la nuit, je rencontre un Maure qui me dit que dans l'oasis il n'y a ni hôtel ni camping puis m'invite à loger chez lui.

Sa propriété se situe à l'Ouest de l'oued. Elle comprend plusieurs bâtisses. Celle où il me conduit est vaste et fraîche, meublée des seuls tapis et coussins traditionnels. Au cours de l'après-midi et de la soirée que je passerai ici, je ne rencontrerai que mon hôte, son domestique et un jeune enfant qui viendra pour me conduire chez un autre habitant qui héberge des Européens qui cherchent à aller à Tichitt.

Le domestique nous prépare le thé et le boit avec nous; il nous apporte le spartiate repas de riz-mouton et mange avec nous, mais il ne participe pas aux conversations.

Je ne me sens pas le droit de parler d'esclavage. Pour lui, il y a sûrement peu de choix, de liberté, mais il n'y a pas non plus misère ni mauvais traitement. Il mériterait mon aide si un jour il voulait se révolter, mais ce n'est certainement pas à moi de le pousser à le faire.

La maison où me conduit l'enfant dans l'après-midi se situe de l'autre coté de l'oued. Ici c'est la femme qui vient nous apporter

les dates et le thé pour me souhaiter la bienvenue. Dans la même oasis, l'islam peut avoir plusieurs visages, plusieurs traditions. Cette importante diversité la grande majorité des européens l'ignore, malgré la profusion des moyens d'information dont ils disposent.

Les Anglais à qui je voulais proposer de les conduire à Tichitt étaient déjà partis, mais la conversation que j'ai eue avec mon nouvel ami mauritanien m'est restée gravée dans la mémoire. Il m'expliqua qu'il était gendarme dans les brigades d'intervention de Nouakchott et qu'il avait été formé par un Français. Un commandant de CRS admirable : "il arrive à casser les boucliers en Plexiglas à coup de poing, même qu'il a un peu blessé mon ami qui était derrière".

La honte m'envahit chaque fois que je pense que la coopération entre mon pays et celui où je voyage comporte l'enseignement de la violence toujours bête et dangereuse. Mais où est donc passée la culture du pays des lumières ? De la révolution française, ne reste-t-il plus que l'ombre de la guillotine ?

Le lendemain matin, je pars seul pour Tichitt après être allé faire le plein d'eau au puits de la propriété avec le domestique. Il la puise à l'aide de ce grand balancier auquel est reliée une outre, système typique de cette région du Tagan.

Mes remerciements ne distraient pas mon hôte de son étonnement pour cette aventure dangereuse et inutile. Il reste cependant très respectueux pour ma folie et me souhaite bonne chance.

3. Piste du Tagan et Route de l'Espoir

Le début de la piste est facile, bien marqué sur ce plateau rocailleux, on discerne facilement les traces du camion de l'UNICEF qui fait le trajet deux fois par semaine pour apporter le matériel nécessaire à l'installation de l'eau courante à Tichitt. Le terrain étant caillouteux, ma progression est lente mais régulière. Les premiers points GPS que j'avais enregistrés d'après la carte se succèdent régulièrement; chaque repère noté, puits, passe, habitation se rencontre, au plus, à quelques dizaines de mètres du point prévu.

A partir du village de Lekhcheb, le terrain devient plus difficile. De nombreuses traces s'éloignant des maisons dans toutes les directions, je demande mon chemin. Un villageois me fait comprendre qu'il veut monter avec moi, me montre la piste puis, au bout d'une trentaine de kilomètres me demande de le laisser descendre et s'éloigne sur ce plateau désertique par un chemin que lui seul peut discerner.

Un peu plus tard, la piste descend du plateau par un chemin vertigineux mais bien tracé. En bas commence le royaume des dunes.

Le sol devient une succession d'étendues de graviers gris parcourues de barkhanes claires, de légers valons de sable compact, de collines serrées, plantées d'énormes touffes d'herbe laissant juste la place au 4x4 pour se faufiler entre elles, de longs cordons de dunes aux formes pures et au sommet mouvant.

Ma progression devient lente. Ici, excepté les monticules herbeux et quelques rochers affleurants, tout est mou, tout est flou. La piste est le plus souvent invisible. De temps en temps j'aperçois les lignes parallèles tracées par les roues des camions longeant une colline, de profondes ornières s'interrompant à quelques mètres du sommet de la dune, plus rarement les

vestiges d'une ancienne piste marquée dans les rares passages de sol ferme.

Le plus souvent, je ne suis guidé que par mon GPS qui me dit inlassablement la direction et la distance du prochain point repéré, quels que soient les détours que je suis obligé de faire.

Vers cinq heures, je profite de la présence de quelques traces fraîches pour passer la nuit sans avoir l'impression d'être perdu.

Si cette végétation sauvage est un frein important à la circulation d'un véhicule, elle a l'avantage de fournir une provision de bois importante et très sèche pour un feu de camp.

Ce soir je suis les conseils d'un ami de Nouadhibou : après cette difficile journée, je me prépare un thé à la menthe dans la pure tradition mauritanienne, la théière chauffant doucement entre braises et sable chaud. Après le crépuscule, le feu, les étoiles et le vent seront encore largement suffisants pour occuper ma soirée.

Je me lève et pars tôt pour profiter de la meilleure consistance que donne au sable la fraîcheur de la nuit. Rapidement je me trouve dans une large vallée au sol plan et suffisamment solide pour autoriser une vitesse intéressante. J'arrive rapidement à moins de vingt kilomètres de Tichitt. La vallée se referme sur une zone de végétation. Pour l'éviter, je bifurque au Sud où le sol semble plus lisse.

Je me retrouve face à une belle étendue de sable vierge. J'accélère mais, brutalement, malgré la vitesse, malgré la puissance, mon élan se transforme en quelques secondes en lent mouvement vertical. Ma tentative de marche arrière ne fait qu'empirer les choses.

Lorsque j'ouvre la portière, le sol est déjà au niveau de celle-ci. Je suis planté; tout est dans le sable mort : les roues, les ponts, le châssis.

Il y a des instants où il ne faut pas se poser de questions, il faut travailler. Pelleter le sable, installer les plaques de désensablage, mettre en route le moteur, enclencher la marche arrière en vitesses courtes, pont bloqué, reculer de deux

mètres, de nouveau s'ensabler et recommencer ; quatre fois.

Il me faudra plus de deux heures de travail pour pouvoir repartir, pour regagner la zone herbeuse et y retrouver la piste qui en moins d'une demi-heure me conduira aux portes de l'oasis.

Tichitt est une ville juchée sur un petit promontoire rocheux situé à l'entrée d'une palmeraie coincée entre une paroi de roches sombres et de hautes dunes de sable clair.

Le site est beau, l'accueil décevant. Le contrôle policier se fait sans les traditionnelles salutations et sans les petites et très fréquentes discussions toujours sympathiques. Les enfants et les adultes sont quémandeurs; ils s'agglutinent autour de ma voiture.

Méfiant, je sors de mon véhicule et ferme les portières. Sur un mur, au-dessus de la foule, deux jeunes maures me font signe de les suivre. Ils me montrent une porte où ils viennent m'accueillir, je me retrouve dans une cour déserte d'où ils me conduisent dans une petite pièce. Deux autres jeunes Mauritaniens sont déjà installés sur le tapis.

Ils me font asseoir, me servent le thé, puis se présentent. Il y a l'instituteur de l'oasis, l'infirmier et les deux chauffeurs du camion dont j'ai suivi les traces. Ils font le trajet une fois par semaine pour apporter le matériel nécessaire au projet, financé par l'UNICEF, d'installation de l'eau courante dans l'oasis.

Aucun n'est originaire de l'oasis, et ils portent un jugement assez dur sur les habitants.

Pour eux, la proximité de l'eau, qui n'est qu'à quelques mètres, devrait permettre la culture; mais dans l'oasis un seul cultive un jardin. Les autres se contentent d'attendre la récolte des dates, les aides humanitaires et le passage du Paris-Dakar ou de riches touristes voulant parcourir cette étape traditionnelle.

Comment ne pas être d'accord avec eux quand ils affirment que l'aide humanitaire est aujourd'hui utilisée comme moyen de propagande politique. Quel meilleur moyen de sédentarisation et de domination que la distribution gratuite de nourriture ?

C'est bien plus tard que j'ai pardonné à ces gens de ne plus être ces fiers nomades de mon imaginaire, vivant d'élevage et domestiquant leur désert à la recherche de maigres pâturages, d'être devenus quêteurs agressifs et de m'avoir traité comme tous ces Européens qui traversent leur territoire juste pour le sport, pour une gloire que la débauche de matériel rend juste ridicule.

Moi, j'étais parti avec le minimum, pour voir d'autres mondes, d'autres façons de vivre. Mais pour un piéton, un Land Rover à la peinture défraîchie est aussi une débauche de technique. Comment pouvaient-ils deviner que les mille francs que les guides me demandaient, je ne pouvais pas les leur donner ?

Sur les conseils de mes hôtes je repars seul, pensant trouver un guide plus abordable dans les villages suivants.

Le départ se fait par l'aéroport de Tichitt, vaste reg de gravier noir marqué de quelques pierres et de longues traces rectilignes.

Je m'imagine motos, voitures, camions, avions, hélicoptères accompagnés de cette faune multicolore et bruyante des concurrents et journalistes du Paris-Dakar, noyant pour quelques heures cette oasis silencieuse dans un monde surnaturel où le seul but de cet étalage de technologie est de faire rêver des téléspectateurs.

Un troupeau de dunes claires traversant ce reg sombre me ramène à la tranquille et majestueuse réalité du désert.

Jusqu'au premier et seul village que je rencontrerai, la piste est sans difficultés. Dès que j'arrive en vue du village deux hommes me font signe, puis me demandent de l'argent.

Cet accueil me fait abandonner tout espoir de trouver un guide, je poursuis donc mon chemin en contournant ce petit groupe de maisons de terre.

Suivant de vieilles traces, j'ai la désagréable surprise de m'ensabler dans une petite cuvette de sable mort rendue d'apparence inoffensive par la présence de gros galets. Cette ancienne piste me conduit ensuite dans un passage étroit et

aérien qui franchit de petites montagnes de roches noires, puis se perd dans une nouvelle plaine de sable et de touffes d'herbe. Je progresse lentement sur ce terrain mou et tourmenté jusqu'à la tombée de la nuit.

En milieu d'après-midi, j'arrive au puits, très exactement là où me l'indiquait mon GPS, caché derrière un cordon de petites dunes, devant une haute paroi rocheuse. Le point suivant est derrière ce relief.

En cherchant un passage, je trouve un campement nomade. Je demande la piste à une belle Maure gardant des chèvres; elle me demande un cadeau avant de me répondre. Après que je lui ai donné une chemisette, elle m'indique la piste qui contourne le massif par le Sud.

Après cette indication, je retrouve de temps en temps des traces fraîches de 4x4. Ma progression est toujours lente, le terrain toujours alternant entre végétation sablonneuse, cordons de dunes et passage de zones rocheuses. Le ciel est couvert, dans la journée il prend une couleur ocre, prolongeant l'horizon, comme si le sable s'était mélangé à l'atmosphère pour donner une unité de couleur à tout mon univers. Au crépuscule il devient couleur de terre.

La soirée n'est pas détendue. L'impression de désolation de ce paysage de sable, de végétation séchée et de pierres sombres est renforcée par le ciel couvert.

Sitôt installé, une multitude de scarabées noirs se précipitent sur toutes traces d'humidité. Bien qu'ils soient inoffensifs, je ne peux m'empêcher de les chasser à coup de poignées de sable.

De toute façon, il n'y a pas d'autres occupations, pas de bois pour le feu, pas de radio francophone à entendre, même pas d'étoiles à observer.

Il y a en plus, cette petite sonnette d'alarme qui carillonne au fond de mon esprit et que je n'arrive pas à stopper. Elle semble me dire : tu es en danger, tout ici est hostile, cette piste est trop dure pour toi ...

Cette nuit sera brève, sommeil léger, agité bien que sans

cauchemars. Je n'en ai plus fait depuis mes années de compétitions automobiles. La maîtrise de mes peurs a été si difficile qu'elle a dû se graver au plus profond de mon inconscient.

Le lendemain matin, je pars au lever du jour. La concentration de la conduite est le seul moyen d'éloigner cette alarme qui tinte toujours au fond de moi, malgré mes tentatives de l'éliminer comme simple résurgence de mes angoisses enfantines.

A cinq kilomètres d'Aratane, j'ai la surprise d'apercevoir à quelque dizaine de mètres devant moi un jeune nomade marchant dans le champ de touffes d'herbes séchées que je traverse.

Il parle français et me demande de le transporter jusqu'au puits qui marque la moitié de mon trajet.

J'espérais de ce service un contact moins mercantile que ceux que j'avais subis depuis mon départ de Tichitt. Dès que je lui propose de me guider, je déchant vite. Le prix est toujours de mille francs pour la moitié du trajet restant et il refuse de m'indiquer le départ de la piste à la suite de mon rejet de ce tarif.

Je repars seul avec mon anxiété.

Je roule quelque temps sur une dalle de schistes tourmentés, puis je retrouve le sable. Sur quelques décamètres, je suis les traces de 4x4 retrouvées. Elles me mènent au pied d'étranges monuments minéraux. Ce sont comme d'énormes massues antiques surgissant du sable, fines à la base, massives en leur sommet, ornées de larges veines arrondies. Elles semblent sculptées par le vent, le sable, ou Dieu seul sait par quelle force colossale; ou par lui-même. Ici on peut tout imaginer.

Les traces ont disparu, mais dans la direction où mon GPS indique le point suivant, j'aperçois une fine lisière noire correspondant à la barre rocheuse indiquée sur la carte.

Les vingt kilomètres qui me séparent de cette faille se prolongeant jusqu'à Oualata sont occupés par une étendue de

reliefs bas, mi-collines, mi-dunes, parsemée de ces hautes mottes d'herbes dorées si néfastes à la progression d'un 4x4. Je m'attendais à une progression lente, j'étais trop optimiste... Après moins de deux kilomètres je suis ensablé. Fort de mes expériences précédentes, je n'insiste pas et la sortie se fait en une seule longueur de plaques. Je repars, cinq cents mètres plus tard, nouvel ensablement. J'insiste; malgré une vigilance extrême, je fais encore moins de chemin avant le nouvel ensablement.

Ces zones de sables morts sont vraiment infranchissables !

Pour me sortir de ce mauvais pas, je décide de revenir sur mes propres traces pour essayer de reprendre le bon passage à partir des colonnes de pierre. Pour ne pas me ré-ensabler, je suis obligé de parcourir le trajet à pied, revenir à mon véhicule et, ensuite suivre attentivement mes traces de pas qui indiquent les zones suffisamment dures.

Au troisième retour, j'aperçois sous mon pare-chocs quelques gouttes d'eau s'échappant de mon moteur...

Ma petite alarme interne fait plus de bruit que douze cornes de brume. Je la laisse mugir.

Je me concentre sur le problème mécanique. Le radiateur à perdu presque toutes ses ailettes; les fines canalisations, vibrantes, se sont usées et percées à deux endroits. Les fuites sont faibles. Le niveau de liquide de refroidissement est toujours correct. Je décide donc de rejoindre un terrain plus facile avant toute décision.

Aussitôt que je retrouve mes traces d'arrivée, je vérifie à nouveau mon circuit de refroidissement et décide de faire demi-tour. Je colmate les fuites un peu plus loin, sur un reg plan, plus propice à la mécanique que le sable mou.

Bien qu'après seulement quelques heures, le vent ait effacé mes traces sur de longues distances, le retour sur Tichitt est beaucoup plus rapide que l'aller. Evitant quelques pièges et détours de mon premier passage, je dors à moins de soixante kilomètres de l'oasis.

Le lendemain, je retrouve mes deux amis, surpris de me revoir. Après avoir écouté mon récit autour de verres de thé, ils me conduisent au premier puits, en bordure de la palmeraie, pour que je puisse renouveler ma réserve d'eau. Ils insistent pour que je partage leur repas avant de partir. Le camion de l'UNICEF est parti peu avant mon arrivée, le trajet sera facile avec ces traces fraîches.

Je pars rapidement pour Tidjikja afin de rejoindre au plus vite la Route de l'Espoir.

Dès la première grande dune, à un peu plus de dix kilomètres de l'oasis, le vent a déjà tout effacé. Portant mon regard au-delà de cette nappe de sable volant au ras du sol, j'aperçois les profonds sillons légèrement sur ma gauche, gravissant la dune suivante.

Je bifurque dans cette direction en gardant ma vitesse pour achever sans problèmes cette montée de sable.

Lorsque la pente s'adoucit, je vois ...

Entre moi et les traces, il n'y a plus rien; plus qu'un grand vide. J'arrive à 60 km/h au sommet d'une grande barkhane, juste au centre de ce pur croissant, à moins de dix mètres de la vertigineuse pente intérieure de sable mou.

Il est trop tard pour freiner; déjà le sol se dérobe sous les roues de mon véhicule. Une seule solution : rester accéléré pour basculer bien en ligne dans ce trou. Plongeant dans ce gigantesque toboggan de sable, j'ai l'impression que tout le haut de la dune descend avec moi.

Le fond semble parallèle à mon pare-brise, je ne vois plus que lui. Lorsqu'il paraît proche de toucher mon capot, je réaccélère, espérant que cela aidera à passer la brusque rupture de pente.

Qu'il est agréable de se trouver ensablé au centre du creux de cette dune ! Le Land Rover a calé, mais il est bien horizontal, posé sur ses quatre roues.

Pressé de sortir de cette région trop dangereuse pour un voyageur solitaire, les trois longueurs de plaques de

désensablage, nécessaires pour sortir de cette cuvette de poussière blanche, me semblent une simple formalité.

Je poursuis mon retour beaucoup plus attentif aux passages difficiles. Le reste du parcours est presque tranquille, rythmé par les arrêts nécessaires au refroidissement de mon moteur privé d'un radiateur performant.

Au cours d'une de ces haltes je rencontre un fennec. Ce petit animal à l'allure sympathique est de la couleur du sable qui nous entoure. Seuls les petits mouvements de ses grandes oreilles claires, dressées pour capter mes bruits, ont attiré mon attention. A quelques mètres de moi, il m'observe. Je fais de même.

Va-t-il me demander de lui dessiner un mouton ? Il fait tellement penser à un petit prince.

Après quelques minutes de rêve, je ne peux m'empêcher de le prendre en photo. Mes gestes rompent le charme. Au bruit du premier déclenchement, le fennec disparaît comme absorbé par le sable environnant.

Le soir venu, je bivouaque au pied du dernier cordon de dunes rouges marquant le début du plateau de roches noires et la fin des difficultés.

Avant de me coucher j'ai droit à une dernière alarme. Après le thé, regardant mourir le petit feu de bois, j'aperçois un gros insecte passant à toute vitesse à côté de moi. Au deuxième passage, je reconnais sa queue courbe, dressée au-dessus de lui. Au troisième, je le frappe si fort avec l'une de mes chaussures que je ne distinguerai plus les débris de ce scorpion noctambule.

La nuit est fraîche. Couché sur une aile plane de dune, je suis content de pouvoir fermer mon duvet.

Arrivé à Tidjikja, je croise le camion de l'UNICEF. Je bavarde un peu avec les chauffeurs et leur explique mon retour.

Lorsque nous nous quittons, je suis surpris et fier de rencontrer dans leurs yeux un peu de respect pour ce que j'ai fait. Pour ces professionnels du sable, face au désert, il n'y a pas d'échec s'il y

a survie.

Le lendemain, je comptais rejoindre directement Kiffa par une piste qui part un peu après Tidjikja pour arriver à la Route de l'Espoir juste avant la ville.

Un léger vent de sable me cache le départ de cet itinéraire. Je renonce à le chercher avec cette visibilité réduite et décide de suivre mon chemin d'arrivée.

Roulant à bonne allure, évitant les pièges de l'aller, je rejoins la route en début d'après-midi. Le rapide repas pris à l'intérieur de la voiture à cause du sable transporté par le vent, m'a aussi fait gagner du temps.

Dans la matinée suivante, seul depuis trop longtemps, je prends un auto-stoppeur. C'est un Maure blanc à la tenue traditionnelle: boubou bleu ciel, chèche sombre.

Il n'est pas bavard, pas curieux, pas sympathique non plus. J'essaie de lui demander de m'indiquer le départ de la piste pour Nioro; il me répond qu'il faut aller plus loin.

A Kiffa, où il m'avait demandé de le conduire, il ne me quitte pas. Je gare mon véhicule et pars faire le marché. Il me suit, sans rien dire, répondant évasivement à mes questions.

J'achète du pain, des oignons, quelques tomates et de la menthe. Lorsque je remonte dans la voiture, il me demande de le conduire à Ayoun-el-Atrous, 200 kilomètres plus loin.

En arrivant, je lui demande de m'indiquer le poste de police. Il me fait quitter la route en m'indiquant une piste étroite s'éloignant entre des constructions basses et serrées.

Quelques minutes plus tard, constatant que l'on continue de s'éloigner de la route, ma méfiance se réveille. Sans réfléchir plus, au premier carrefour, je fais un brusque demi-tour.

De retour sur le goudron, je dis à mon passager que je ferai les formalités plus loin et accélère pour prendre rapidement de la vitesse. Mon compagnon Maure me fait alors signe qu'il veut descendre.

Je ne saurai jamais si mon attitude a été dictée par la sagesse ou si le désert avait réussi à me rendre froussard. Je me

souviens seulement que l'attitude de la population, jamais franchement agressive mais toujours hostile, a encore accentué la fatigue que je ressentais depuis mon retour du Tagan.

Par sécurité, je décide de continuer jusqu'à Timbedgha pour rejoindre le Mali à Nara au lieu de Nioro. Je dors, un peu plus loin, dans la brousse, caché derrière de maigres acacias. Ne bénéficiant plus de la protection des grands espaces désertiques, je couche dans le Land Rover, sur la planche recouverte des deux tapis de polyester de deux millimètres d'épaisseur me servant de lit.

Je regrette le confort du sable et la compagnie des étoiles.

Le lendemain matin, bénéficiant d'une portion de route sans ces énormes nids de poules qui obligent à une vitesse réduite et une attention extrême, je prends le temps de faire une inspection détaillée de mon 4x4.

Je constate une importante usure de l'intérieur de mes pneus avant. La cause est vite trouvée: les chocs sur les touffes d'herbe du Tagan ont tordu ma barre de direction. Je trouve facilement un emplacement plat, au sol dur, propice à une séance de mécanique.

La réparation n'est pas difficile. L'extraction des rotules de direction au marteau se passe bien et les filetages de réglage ne sont pas grippés. Je trouve dans mon outillage une ficelle suffisamment longue pour entourer mes quatre roues; je peux ainsi effectuer un réglage précis du parallélisme.

A midi, à 20 kilomètres de Timbedgha, je mange rapidement ma dernière boîte de pâté, pressé de quitter cette route, de connaître un nouveau pays.

Arrivé en ville, je trouve deux 4x4 de touristes belges qui attendent pour effectuer des formalités douanières. Je me joins à eux.

C'est un mauvais plan !

Le douanier est un escroc. Il me demande l'équivalent de 300 francs pour une taxe de dédouanement, soit six fois ce que j'ai payé à la frontière du Sénégal.

N'ayant pas le cœur à discuter, je me contente d'accepter la solution à moitié prix, mais sans reçu.

Tenant à lui donner la somme exacte, je trouve un prétexte pour aller faire de la monnaie dans une boutique voisine. Pour cela, je m'offre une boisson fraîche pour me changer de l'eau que je bois depuis des jours. Reculant devant les couleurs fluo des sodas, j'opte pour l'autre choix disponible : un Coca. Glacé, dégusté en plein soleil, il paraît délicieux.

Après ces difficiles formalités, je retrouve les touristes belges. Un des 4x4 refuse de démarrer, la pompe d'injection a rendu l'âme, la seule solution est d'en trouver une autre!

Je profite de cette attente pour discuter avec leur guide. Je lui demande le meilleur itinéraire pour rejoindre Nara, il m'indique une mauvaise piste qui ne conduit qu'à de petits villages.

Voyant que je reviens vers la Route de l'Espoir, je redemande mon chemin à un paysan qui circule paisiblement juché sur une carriole tirée par un âne. La bonne piste est dix kilomètres plus à l'Est, immanquable, juste en face de la station d'essence.

Il suffit parfois de s'éloigner un peu des circuits touristiques pour découvrir un peu de sympathie et obtenir des renseignements précis.

Le jour étant trop avancé pour rechercher ce départ, je passe une autre nuit aux abords de cette route. C'est une nuit pénible. A l'inconfort des nuits enfermée dans mon véhicule s'ajoute ma première et seule "tourista" du voyage. Les longues périodes d'insomnie me laissent le temps de m'interroger sur l'origine de cette indisposition. Est-elle due à la dernière boîte de pâté que j'ai finie à midi, à cette boisson marron trop glacée ou à ce douanier vraiment pénible ?

4. En route pour le Bamako

Le lendemain matin, j'étrenne ma première piste du Sahel. Le désert se finit, le sable est toujours présent mais enfermé sous un tapis d'herbe sèche parsemé de quelques buissons d'épineux. De temps à autre, un arbre aux petites feuilles décolorées par le soleil décore le flanc de ces dunes ensevelies.

La piste est composée de deux sillons parallèles, coupant la couche végétale, s'enfonçant profondément dans le sable stabilisé. Plus loin, elle traverse une large étendue de terre noire craquelée.

Sur ce terrain, je rencontre plusieurs traces de "galères" vécues par des chauffeurs téméraires ayant circulé à la saison des pluies. Ce sont de profondes ornières louvoyant sur plusieurs kilomètres à la recherche d'un sol stable, s'interrompant parfois dans de vastes trous marquant les moments les plus difficiles, revenant en arrière, puis disparaissant sur les surfaces légèrement surélevées.

Chaque difficulté, chaque hésitation, chaque soulagement du chauffeur est resté gravé dans cette terre jusqu'au prochain hivernage.

Aux abords des villages, les traces disparaissent sous le piétinement du bétail. Heureusement que les habitants sont sympathiques, je suis souvent obligé de leur demander le départ de la piste en sortie d'agglomération. Avec le désert a disparu la confortable possibilité de rouler « au cap » guidé par les seules indications du GPS et l'état du terrain. Ici, pour chaque incursion hors piste, la végétation impose une allure extrêmement lente et toujours dangereuse pour les pneus.

Cette nouvelle façon de naviguer me conduit au poste frontière d'Adel Bagrou. Je ne pensais pas me retrouver si à l'Est, mais ne

regretterai jamais cette navigation approximative.

Le poste frontière est une grande case de banco, carrée. Un seul policier l'occupe. Il me demande de le conduire chez son supérieur chercher les autorisations de passage. C'est de l'autre côté du village; il me demande de l'attendre devant une coquette maisonnette et revient rapidement avec les formulaires nécessaires.

De retour au poste, il m'invite à entrer et m'offre le thé. Tout en discutant, il ouvre une boîte de fer et en sort des papiers, des verres, un paquet de cigarettes, un pistolet 7.65, un carnet, et enfin, le tampon qu'il cherchait. Il ne manque qu'un raton laveur et un stylo, Il me demande de quoi écrire ; je lui tends l'un de mes derniers crayons ; il signe mon visa de sortie et me le rend.

Lorsque je me décide à poursuivre mon chemin, il m'accompagne à l'extérieur pour me montrer la direction de départ et m'expliquer les règles de circulation. Au Mali, il faut toujours suivre les traces les plus à droite, ici les 4x4 vont vite et la végétation rend souvent la visibilité limitée.

Je garde comme dernier souvenir de Mauritanie le douanier d'Ayoune el Atrous et le policier d'Adel Bagrou. Deux hommes de même nationalité, de même région, de même couleur, de même religion, presque de même métier et pourtant si différents.

A l'entrée du Mali, je retrouve de vraies forêts, les arbres sont modestes, pas très serrés, mais l'ombre est là, presque ininterrompue. Je retrouve des troupeaux, les vaches ont d'immenses cornes, une bosse et de petites mamelles mais elles sont nombreuses et suffisamment nourries. Je retrouve aussi l'accueil des populations noires du Sahel, les signes amicaux des enfants, le regard bienveillant des femmes travaillant aux abords des minuscules villages.

La première ville malienne sur cette piste est Nara. C'est une

petite bourgade aux larges rues de latérite, cette terre rouge et compacte qui remplace le sable du désert et le goudron des pays riches.

Les cases de bois de la périphérie font progressivement place à des maisons de banco, puis au centre à quelques constructions de ciment, bâtiments officiels comprenant la douane où je dois me présenter.

Ce centre-ville se rassemble autour d'une large place peu fréquentée, contrairement aux quartiers environnants regorgeant d'une population parée d'habits multicolores.

Je me gare face à la douane, à l'ombre des quelques arbres bordant la place. Les formalités sont rapides et le douanier correct. Comme je dois attendre le lendemain pour prendre la route, il m'indique un hôtel faisant face à son bureau.

C'est un petit bâtiment serré autour d'une minuscule cour ombragée. La chambre est spartiate, le lit inconfortable mais pour 30 francs ... Il y a aussi douche et toilettes. Les deux sont rassemblées en un petit cagibi, sans toit, de deux mètres sur deux, dont la seule ouverture est une porte de bois avec cadenas. Au centre de son sol de béton un trou carré donne sur une profonde fosse. Dans un angle, un robinet et un grand seau d'eau tiède servent à tout.

Dans la petite cour, trois tables entourées de chaises invitent au repos. Sur un mur blanc sont peints en rouge les prix des boissons :

- Fanta 600 CFA
- Cola 600 CFA
- Bière 30 cl 350 CFA
- Bière 60 cl 650 CFA
- Vin 50 cl 700 CFA
- ... etc.

Une grande bière pour six francs cinquante, après un mois d'abstinence dans une république islamique, je ne peux pas m'en priver.

Savourant ce plaisir désuet, je discute avec l'hôtelier. C'est un grand et fort noir sympathique. Je lui parle de mon voyage, il me parle du Mali. Il me demande si je peux emmener un de ses cousins à Bamako le lendemain matin ; désireux de vaquer à ma guise, je réponds évasivement.

Après une courte promenade, le transport de mes bagages et une douche, je commande un repas. Curieux et étonné par son faible prix, je commande du vin à l'hôtelier visiblement très étonné. Je comprends sa surprise après l'avoir goûté. Si le plat de poulet et petits pois est bon, le vin est un infâme breuvage vraisemblablement composé d'un quart d'alcool de pharmacie, d'un colorant rouge et d'un étrange arôme ne rappelant aucunement le jus de la treille.

Une autre mauvaise surprise m'attend. Mis en confiance par le climat bon enfant de cet hôtel, je néglige de demander le prix du repas avant de le commander ; après il est exorbitant : 100 francs pour ce plat unique, plus cher qu'en France dans un pays où, même pour les touristes, le prix de la nourriture locale est cinq fois inférieur à celui de la métropole.

Le lendemain matin, fâché de cette petite arnaque, je pars au lever du soleil. La ville est encore déserte et je suis content de ne pas m'être engagé pour la prise d'un passager que j'aurais été obligé d'attendre.

La route de Bamako est facile à trouver. C'est un large ruban de terre rouge s'enfonçant plein sud dans une forêt de plus en plus serrée. La piste est le plus souvent creusée d'une large tôle ondulée qui s'amplifie à chaque passage dans un long panache de poussière persistante.

Je profite d'une des rares portions de piste rénovée pour m'arrêter progressivement afin de tenter d'échapper à mon

panache envahissant. Peine perdue, la fine poussière s'est déjà incrustée dans tous les recoins du 4x4, tout est ocre, couleur pays.

Garé à quelques mètres de la chaussée, je prends mon petit déjeuner sous un large manguier ; la température est douce, le silence seulement troublé par le vol de quelques insectes et le chant d'une multitude d'oiseaux multicolores.

En fin de halte, ce petit bout de savane, à plus de vingt kilomètres de Nara commence à s'animer. Le long de la large piste, puis sur de ténus sentiers serpentant dans la forêt, circulent, pieds nus ou en sandales de plastique, de petits groupes portant paniers ou outils agricoles. Les femmes, plus nombreuses, mènent de gaies et bruyantes conversations, portant charge sur la tête et enfants sur le dos. Tous, lorsqu'ils me voient, me font de larges signes amicaux.

Excepté ces groupes de piétons et quelques charrettes tirées par des ânes, la circulation est presque inexistante, se limitant à deux ou trois camions et le même nombre de 4x4 dans la matinée.

Quelques villages rompent la monotonie de cette route. Au fur et à mesure qu'avance l'heure, ils sont de plus en plus animés. Vers midi fleurissent les marchés. Les étalages ne sont que simples emplacements tracés sur le sol. Abrités de quelques branchages ils se parent des couleurs vives des fruits, des légumes et surtout des robes bariolées des marchandes et clientes négociant en de bruyantes palabres le prix des denrées.

Je choisis ma halte de midi dans une de ces nombreuses clairières provoquées par de petits feux de brousse. Ceux-ci détruisent toutes herbes et broussailles mais n'arrivent pas à venir à bout des arbres plus importants ; ceux-ci réussissent à préserver quelques feuilles vertes en leur sommet.

Sur le dernier marché, j'avais acheté des tomates et de ces

succulents oignons roses. A l'écart de la piste, ils me permettent de déguster une divine salade dans ce lieu étrange où d'un sol mort jaillissent de longs troncs calcinés d'où naissent, loin du sol, de fragiles mais vivantes taches vertes qui s'épanouissent sur un ciel bleu immaculé.

La tôle ondulée oblige à une conduite rapide. Les rares passages ravinés ne sont pas suffisants pour m'empêcher d'arriver à seize heures à moins de cinquante kilomètres de Bamako. Désirant profiter d'un dernier camping sauvage avant la ville, je m'engage sur une piste secondaire peu marquée. Deux ou trois kilomètres plus loin, je m'arrête dans une minuscule clairière, gare mon Land à l'ombre de deux feuillus flamboyants et commence à m'installer.

Malheureusement pour moi, la région est beaucoup trop habitée pour un bivouac tranquille. Moins d'une heure après mon installation, juste le temps d'écrire un peu de courrier, une femme arrive ; d'autres s'approchent, tous amicaux mais beaucoup trop envahissants pour mon humeur du moment.

Je reprends la piste, résigné à rechercher un hôtel pour le soir-même dans la capitale. Moins d'un quart d'heure plus tard je suis arrêté par un barrage de police. Une hésitation me fait freiner un peu tard. Quelques mètres de marche arrière me valent plus d'une heure de négociation avec une policière acariâtre. C'est une grande noire à la beauté féline, rehaussée d'une note belliqueuse par son uniforme à galons. L'honnêteté n'est visiblement pas sa qualité principale ; c'est avec le refus d'ouvrir ma voiture, de donner mon passeport ou mon permis de conduire et une négociation serrée que je m'en tire avec une amende aussi dérisoire que non officielle.

Ces deux arrêts me font arriver de nuit dans la ville. Je vois le ciel s'assombrir en même temps que la densité de population augmente. Les villages bordant la piste se rapprochent de plus en plus jusqu'à devenir ininterrompus, puis les cases

deviennent maisons, puis les maisons immeubles. Les rues sont sombres, étroites, encombrées de piétons et de véhicules disparates. J'avance difficilement dans cette circulation désordonnée, cherchant une enseigne, une indication d'un lieu où je puisse passer la nuit.

Après une demi-heure de recherche, j'aperçois une immense enseigne lumineuse "GRAND HOTEL". C'est un établissement de luxe. Candida, je pense que dans un pays si pauvre, les prix sont abordables. Enorme erreur : ces hôtels ne sont pas pour la population, ils sont réservés aux riches étrangers et à quelques officiels maliens payés et corrompus par de très riches étrangers.

Un réceptionniste, visiblement choqué par la différence entre son uniforme impeccable et ma tenue poussiéreuse et froissée me donne le prix de la chambre la moins chère : 400 francs français. Je ne lui demande pas si c'est avec ou sans petit déjeuner. Il ne me demande pas si ce prix me convient et m'indique gentiment l'adresse d'un gîte plus en rapport avec mon accoutrement.

Je trouve ce modeste hôtel avec l'aide d'un adolescent à qui je demandais le chemin et qui monte avec moi pour me conduire. A l'arrivée, je lui donne quelques pièces et cherche une place pour me garer. Un jeune m'en montre une et se propose pour la garde du véhicule contre quelques pièces. J'accepte cette offre par fatigue et sécurité. Quelques mètres après ma descente de voiture, une belle Malienne, drapée dans une longue robe vert émeraude m'accoste et me dit que je lui plais et qu'il faut à tout prix passer la soirée ensemble. Je décline cette offre par méfiance et lassitude.

L'hôtel est proche, je l'atteins sans autre rencontre. C'est un établissement modeste et classique: une petite salle de restaurant au rez-de-chaussée et des chambres à l'étage. La climatisation est en panne, l'eau froide, les moustiquaires disjointes et le prix de 130 francs beaucoup trop élevé pour que

je puisse y rester plus d'une nuit.

Le lendemain, ma matinée est occupée par trois activités : Tout d'abord me débarrasser des rencontres de la veille qui m'attendent patiemment à la sortie de l'hôtel.

La deuxième est la recherche et l'obtention d'une entrevue à l'ambassade de France comme me l'ont conseillé les amis français de Nouakchott. C'est la plus pénible. Une impressionnante file de Maliens se presse aux portes, la plupart dans l'espoir d'obtenir un visa. Même avec le privilège des Blancs qui peuvent passer plus vite, l'attente est longue et le résultat décevant. La signalisation de son passage dans le pays ne sert à rien et je dois me contenter de cinq minutes d'attention polie d'un fonctionnaire. Ce sera la dernière fois que je suivrai ce conseil.

La dernière est la recherche d'un camping tranquille au tarif abordable. Je le trouve avec l'aide d'un gamin. Je me suis résigné à utiliser ces aides non bénévoles, un peu accrocheurs mais bien peu chères. J'en profite pour lui demander de me trouver un radiateur de Defender 200 Tdi. Je pressens, à ma première vision de cette ville, que cette demande vaut bien un gros pourboire.

L'entrée du parking est équipée d'un épais portail de fer. Sur sa droite s'ouvre une petite porte par laquelle Touré, un grand et athlétique Bambara, vient m'accueillir. Ce portier impressionnant, en short et sandales me présente son domaine. Sur la gauche se trouve une petite église dont toutes les ouvertures sont closes ; à sa suite s'alignent une demi-douzaine de chambres à louer puis l'appartement du propriétaire. La partie droite est occupée par un large hall bétonné recouvert de plaques de fibrociment, en face, un palmier, un oranger et un citronnier séparent la cour d'un petit jardin.

Comme je regarde l'église d'un air surpris, Touré m'explique que ce camping à été créé par un père blanc, que celui-ci est tombé malade il y a trois ans, qu'il est retourné à Toulouse pour se soigner et que depuis, c'est son fils qui s'occupe du camping. Cette explication me laisse coi.

Quoi ? Lui dis-je. Ici les pères blancs ont des fils !

Il m'explique alors que ce n'est qu'un fils adoptif, un Libanais qui possède aussi un hôtel au Nord de la ville.

Le premier jour, le hall et la moitié de la cour sont occupés par un camion hollandais chargé de touristes nordiques, anglais et allemands. Ce sont de ces voyages organisés qui parcourent l'Afrique en tous sens. De grands camions 4x4 aménagés par deux rangées de fauteuils confortables, soigneusement protégés de l'extérieur et surplombant de vastes soutes à bagages. Les occupants voyagent en étant pratiquement autonomes, de vastes tentes pour le couchage en brousse et des denrées apportées ou importées d'Europe pour la nourriture. Seule la boisson est achetée sur place, ici de la bière et un peu d'eau minérale.

Je dors donc dans mon Land.

Les jours suivants, je peux le garer sous le auvent. La nuit je tends ma moustiquaire entre lui et des piquets d'étendage. Je dors ainsi, presque à la belle étoile, en plein milieu de la capitale. Bien installé dans mon coin de camping, je peux prendre tout mon temps pour rechercher un radiateur neuf afin de réaliser la traversée du Ténéré dans des conditions de sécurité acceptables.

Je consacre les trois jours suivants à cette recherche. Les coursiers se succèdent à la porte du camping, soigneusement filtrés par Touré. La nouvelle qu'un Européen recherche un

radiateur de Land Rover s'est répandue dans Bamako plus vite que ne se consume une trainée de poudre, il ne se passe pas une demi-journée sans nouveaux candidats pour cette recherche. Le premier jour, je les transporte avec mon véhicule jusqu'au marchand qui devrait avoir ce que je cherche.

Devant les difficultés de circulation dans cette ville, le deuxième jour j'essaie le taxi. Ce sont d'antiques Renault 12 jaunes, le conducteur de la mienne me demande régulièrement de replacer le rétroviseur droit qui tombe; pas de problème, les vitres latérales sont depuis longtemps définitivement ouvertes. Mon chauffeur, dévoué, me conduit dans tous les garages de Bamako qu'il connaît. Peine perdue, cette pièce reste introuvable. Ce guide perspicace me fait tout de même découvrir l'importateur Rover au Mali à deux pas de mon camping. Il n'a pas de stock mais me promet de commander. Plus d'une demi-journée pour ce maigre résultat. En fin de parcours, la discussion sur le prix de la course est difficile.

Le troisième jour, j'opte pour le moyen de locomotion le plus utilisé au Mali : la marche à pied. Je ne pense plus pouvoir trouver un radiateur si récent et j'accepte les autres propositions pour la gratuité de toutes nouvelles tentatives, pour ne pas laisser passer l'éventualité d'un miracle et m'occuper en attendant le résultat de ma commande.

Celles-ci seront aussi sans effet.

Après avoir parcouru Bamako dans toutes les directions, visité tous les vendeurs de pièces détachées, du plus petit stand noyé dans les ruelles étroites et surpeuplées de l'immense marché jusqu'aux plus grands garages de la "zone industrielle", de l'autre côté du fleuve Niger, je me résous à faire appel à la famille.

Un coup de téléphone en France, un fax et trois jours plus tard, mon radiateur neuf est dans l'avion pour le Mali.

Toutes ces recherches, ces attentes m'immobilisent plus de

deux semaines. Je profite de ces journées pour m'organiser, faire mes courses tôt le matin, du pain frais pour le petit déjeuner, des fruits et des légumes pour le déjeuner et quelques extras que je découvre au gré de mes promenades : un petit pot de beurre frais, une bouteille de Côtes du Rhône, un camembert à point ...

Le soir je mange au restaurant, les prix sont très modestes et la viande de bœuf succulente. Je peux aussi regarder la télévision, la rareté de ce spectacle lui redonne un peu d'intérêt ; malgré cela, le plus intéressant reste les rencontres. Certaines sont étranges comme celle avec un vieil Européen de 80 ans ou peut-être plus. Il mange tous les soirs au bout de l'étroite terrasse du restaurant du centre, seul sous un large tableau représentant une rive de fleuve protégée du soleil par de grands arbres aux pieds immergés et aux ramures tombantes. Toujours le plat du jour et une bouteille d'eau minérale, jamais un mot, le regard vide, seule face blanche au milieu de cet univers noir, totalement indifférent aux autres Blancs qui, comme moi, croisent son chemin.

Je croise aussi des touristes européens au camping :

Un couple d'Anglais circulant dans un Land Rover, le même que le mien mais flambant neuf. Ils ne restent qu'une journée, à peine le temps de répondre à mon bonjour.

Un motard allemand qui vient de traverser la Tunisie, l'Algérie et le Mali avant d'être bloqué ici par un problème mécanique. Connaissant la mécanique, la ville et la moto, je tente de l'aider. Il ne le supporte pas plus de dix minutes, peu importe ; je ne peux m'empêcher d'éprouver un profond mépris pour les gens qui boivent du Coca après avoir décapsulé les bouteilles avec les dents.

Un Suisse allemand sympathique. Il arrive seul et à pied au camping. Nous sympathisons tout de suite. J'ai déjà traversé sa région d'origine et en garde le souvenir d'un douanier

m'obligeant à payer une amende dont je n'aurai la justification, par hasard, qu'un an plus tard. Je ne peux pas lui taire cette anecdote, essayant d'excuser le fonctionnaire par son ignorance de la langue française. Sa réponse me surprend et me ravit : "Bah ! Ils comprennent mais ce sont des cons. Je travaille là bas, je suis ingénieur informaticien. Pour supporter, je ne me fais payer aucune heure supplémentaire, je cumule et comme cela, je peux venir ici presque tous les ans, un billet d'avion et après je me promène, sans contraintes, trois ou quatre mois avant de rentrer en Suisse."

Les contacts avec la population originaire de Bamako restent purement commerciaux. Touré est le seul avec qui je dépasse ces relations mercantiles. Il m'invite à partager son repas, je l'invite à boire une bière. Ici aussi, la religion musulmane est très libre ; Touré ne fait-il pas ses prières en se prosternant face à la croix de la petite église. Elle se trouve entre lui et La Mecque ...

Cette attitude ne m'a pas fait sourire. Né d'une approche primitive, d'un esprit simple forgé par une éducation tribale; elle image à merveille un concept développé par les meilleurs intellectuels et théologiens, réinventé au Siècle des lumières : LA TOLERANCE.

Je fais aussi connaissance avec un personnage étonnant. Georges est le propriétaire du camping, le "fils du père blanc". Ce petit Libanais rondouillard, toujours affairé vient souvent discuter avec moi. Il me demande de lui raconter mon voyage, de lui parler de l'Europe. Lui me parle du Liban, de ce minuscule pays ravagé par la guerre, coincé entre deux pays rivalisant d'expansionnisme, Israël et Syrie qui font tout pour que cette guerre perdure. Il me parle aussi de tous ses compatriotes qui se sont exilés pour fuir ce conflit qui leur paraît éternel. Ils sont nombreux en Afrique de l'Ouest,

exerçant tous les métiers liés au commerce : grands magasins, banques, assurances, tourisme ...

George s'est plutôt orienté vers le tourisme, le commerce des rapports les plus amicaux ...

Il possède ce camping et un hôtel où il m'invitera deux fois.

Pour sa première invitation, il me propose de partager son repas de midi. L'hôtel se situe dans un quartier résidentiel de Bamako, le long d'une large avenue bordée d'arbres. Un portail s'ouvre sur une petite cour où sont disposées quelques tables avec parasols. A droite se trouve la réception de l'hôtel, en face un large bar avec quelques tables où mon hôte m'offre l'apéritif. Après une longue conversation, il demande à une mignonne hôtesse d'aller nous préparer à manger. Le repas est simple. Avant la fin, George est appelé par un Malien qui sort de l'hôtel. Ils s'installent à la table toute proche et entament une discussion sans se soucier de ma présence. Je l'écoute distraitemment puis avec de plus en plus d'attention à partir de cette demande du Malien :

F... est venu me demander d'embaucher le fils de sa cousine, il a beaucoup insisté ... il doit revenir demain. Que dois-je lui répondre ?

C'est sous l'ancien régime qu'il était chef de la police. Aujourd'hui il n'a plus aucune influence ?

Non, ... il n'est même plus fonctionnaire.

Il ne nous sert plus à rien. Dit lui que pour le moment nous n'avons pas de place, ... dit lui d'attendre, si un jour la situation changeait ...

A la fin de cette conversation George vient me retrouver. Nous reprenons nos conversations habituelles puis, au bout de quelques minutes, il me reconduit au camping. Sur le chemin du

retour il me demande si Touré fait bien son travail de surveillant et me demande de le prévenir en cas de problèmes. Je me garde bien de tout commentaire, aussi bien pour lui que pour mon sympathique portier. Lorsque je retrouve celui-ci, c'est lui qui me presse de questions : tu as vu l'hôtel ? Il est grand ? Et les filles ? Tu as vu les filles ? Etonné par cette curiosité, je me contente de répondre très évasivement puis parle d'autre chose.

C'est à la deuxième visite que je comprendrai la cause de toutes ces questions. Elle se déroule le soir et là, je vois effectivement beaucoup de filles, dans l'hôtel, dans la cour et surtout sur le trottoir. Le fils de père blanc est tenancier de bordel.

Après de longues semaines immergé dans la rigueur de l'islam pratiqué dans les pays du désert, je me retrouve dans un autre monde, un monde beaucoup plus proche du nôtre. Ici comme à Pigalle les filles d'origines et de couleurs variées, vêtues des traditionnels habits minuscules aux tons criards, attendent les clients, accostent les passants et se précipitent à l'intérieur de l'hôtel quand un protecteur signale l'approche d'un véhicule policier.

Je ne pense pas que cette modernité apporte à ces filles plus de bonheur, plus de libertés que n'en possèdent les discrètes femmes maures vivant dans les oasis de Mauritanie. Ici les discussions sont encore plus difficiles. Baiser et payer sont les seuls contacts tolérés.

N'étant pas tenté par la situation de client et restant méfiant, je me contente d'observer le va-et-vient de cet hôtel de passe. Après une heure, George me demande si je peux préparer un repas pour nous deux; à cette heure-ci, les employées de l'hôtel ont d'autres chats à fouetter.

Curieux de visiter la cuisine, j'accepte. Elle est vaste et classique, sombre mais d'une propreté acceptable. Le plus grand côté est occupé par un plan de travail métallique, à

gauche une plonge, à droite des feux à gaz; les autres murs sont équipés d'étagères où sont disposés les instruments de cuisine. Le centre de la pièce est occupé par une immense table de bois où est posée la nourriture: un beau morceau de bœuf, des haricots verts, des oignons, des tomates, une bonbonne d'huile d'arachide et divers condiments.

Je prépare une salade de tomates, deux steaks et un plat de haricots.

George apprécie ce repas puis me reconduit au camping. Il me parle de ses projets, en particulier d'un voyage d'une semaine en France qu'il aimerait faire rapidement. Il termine en affirmant qu'il ne peut pas laisser le camping sans surveillance et me demande si je pourrais m'en charger. Je lui réponds que c'est envisageable. Quand il me parle du même problème pour la surveillance de l'hôtel, je ne peux m'empêcher de lui répondre avec un large sourire qu'il sera beaucoup plus difficile de trouver quelqu'un pour s'en charger.

Après cette réponse, George ne me parlera plus de ce voyage ni de son hôtel mais restera agréable avec moi, me donnant même accès à son téléphone pour contacter la France afin de résoudre mes problèmes mécaniques.

5. Du pays bambara au pays Dogon

Devant attendre une dizaine de jours avant l'arrivée de mon radiateur, Touré me fait une proposition plus raisonnable : aller visiter son village à 150 kilomètres au Sud de Bamako. J'accepte sans hésiter, particulièrement intéressé par la promesse de rencontre de son oncle, un des plus grands charlatans de ce pays. Ce nom n'a pas la même signification ici qu'en France. Il désigne ce que l'on appellerait, nous, des sorciers. Personnages craints et respectés, ils sont capables de voir l'avenir, de guérir, de se transformer en animaux ...

Touré me raconte :

"Leur pouvoir est si grand que le président de la république française vient les consulter pour chaque décision importante. Mon oncle a fait la guerre en France. Pendant qu'il était là-bas, sa femme est tombée malade. Il l'a entendu l'appeler, il s'est transformé en faucon pour rentrer au village et la soigner.

Moi aussi je suis un peu charlatan."

Je ne résiste pas à l'envie de lui demander si lui aussi peut se transformer en oiseau.

" Mon oncle ne m'a pas appris, il dit que je suis trop jeune, pas assez sérieux ..."

Je n'insiste pas et nous fixons le départ pour le surlendemain matin.

Touré me fait d'abord passer voir sa femme et ses enfants. Ils habitent à l'Ouest de Bamako, dans une banlieue dénudée, enchevêtrement de rues de terre délimitées par des maisons de banco, univers monochrome taché de quelques arbres et de nombreux détritux.

Nous déjeunons avec sa famille d'un plat de riz et d'un pot d'eau.

Une fois sorti de Bamako, la route est tranquille et roulante. Les seules difficultés sont les gendarmes couchés, talus de béton hauts et étroits coupant la route à l'entrée de chaque village. Non signalés, ils sont difficiles à discerner et on ne peut les franchir qu'au pas.

Plus on progresse vers le Sud, plus la végétation devient dense et luxuriante. Nous roulons sur le goudron pendant 80 kilomètres puis empruntons une large piste de latérite partant à l'Ouest. Nous la suivons peu de temps puis bifurquons à gauche sur un chemin beaucoup plus étroit, simples traces de roues marquées sur le sol herbeux, ondulant dans la brousse pour éviter les nombreuses parties boisées.

Au bout d'une petite heure de progression à faible allure, nous arrivons aux premiers champs du village de Simban. Les cultures principales sont le mil et le coton; elles ne laissent que peu de place à de petits jardins où poussent des melons minuscules, de petites fleurs de Bissap rouge sombre, que Touré qualifie de médicinales et d'arbres fruitiers dont de splendides manguiers au feuillage formant une mosaïque de vert variant du pastel à l'émeraude.

Simban est un rassemblement de cases rondes aux toits pointus. Nous nous garons derrière l'une d'elles, en bordure d'un champ de mil déjà coupé. Seuls quelques femmes et quelques enfants nous accueillent. Les hommes sont recrutés pour le travail collectif. C'est leurs impôts locaux; sans argent ils le payent de leurs bras, à des activités utiles à toute la communauté.

Ce jour ils sont rassemblés autour d'une mare de boue grisâtre. Ils moulent des briques de banco pour la construction d'un dispensaire, travail monotone qu'ils accomplissent au rythme de percussions animées par un groupe de jeunes.

Après une brève présentation, quelques-uns abandonnent le travail pour me présenter leur village.

Ils me font voir les champs de sorgho, les champs de coton, les jardins et la sépulture du créateur du village. Au centre d'un bosquet agréablement ombragé, c'est un minuscule menhir entouré d'un cercle de pierres délimitant une aire de terre battue soigneusement nivelée.

Mes guides m'expliquent que cet ancêtre, après quelques siècles de vie où il a rassemblé les gens de la région, les a unis, organisés, leur a appris l'agriculture, l'élevage, l'art des constructeurs et des forgerons. Estimant son travail fini, il est venu à cet emplacement, s'est placé à l'endroit où la roche est dressée, s'est mis à tourner sur lui-même, de plus en plus vite, puis lentement s'est enfoncé dans le sol, pour l'éternité.

Après cette visite des alentours, nous retournons au village où Touré me présente à son oncle Charlatan, personnage dominant dans ce village.

Lorsque nous pénétrons dans sa maison, il encaisse le prix de la consultation qu'est venue faire un habitant du village voisin. Dans un angle de la pièce subsistent d'étranges signes tracés sur le sable à l'intérieur d'un petit cercle de cailloux. Après les avoir effacés d'une caresse de la main, l'oncle vient nous saluer et nous souhaiter la bienvenue.

Je suis très déçu de constater qu'il ne parle que Bambara. La traduction approximative de Touré ne permet qu'une discussion sans intérêt qui se termine par une séance de photographie. Pour cette occasion, il revêt son costume de chasseur, avec vieux fusil, chapeau et cartouchière; étonnants signes de puissance et de richesse dans cette région déshéritée.

Le soir venu, leur accueil se termine par une réunion des hommes du village sur une petite place. Tous sont curieux de savoir comment on vit en Europe. Ceux qui parlent français traduisent les questions et mes réponses qu'ils commentent

ensuite dans leur langue avant de me poser de nouvelles interrogations. J'essaie de leur donner une vision réelle de mon pays, de ne pas en donner une image idyllique. C'est peine perdue, ils ont déjà entendu parlé du RMI, comment ne pas rêver d'un pays où, sans rien faire, on gagne dix fois plus qu'ici en travaillant ?

Le lendemain, je suis invité par l'agriculteur du village. Il produit melons, papayes et bananes. Il me fait visiter ses plantations, me présente sa famille et m'offre un échantillon de sa production.

J'assiste ensuite à une démonstration de danses traditionnelles. Deux danseurs munis de masques de bois et de coquillages virevoltent devant l'arbre du village au son de trois djembés. Tous m'affirment que ces danses ne servent qu'à se divertir. Je suis un peu déçu.

Le lendemain, pour repartir, Touré essaie de me faire découvrir le lac de Sélingué. Nous poursuivons d'abord la piste par laquelle nous sommes arrivés, nous bifurquons ensuite sur une piste beaucoup plus incertaine, traversons un oued à sec par un passage escarpé et nous retrouvons à suivre les traces ténues d'un véhicule se perdant dans des herbes beaucoup plus hautes que mon Land Rover.

Lorsque je demande à Touré s'il est sûr que c'est par là, son oui me semble beaucoup trop incertain. Quand je lui propose de faire demi-tour, son oui est beaucoup plus assuré.

La suite de notre retour est sans histoires, exceptée la rencontre du taxi-brousse qui devait amener un colis de Touré au village.. Nous nous arrêtons tous deux sur la piste le temps que mon passager s'explique avec le chauffeur de cette 504 pick-up surchargée.

Pendant ce temps, je n'arrive pas à détourner mon attention des clients de ce "taxi". Une fois descendu, je me retrouve devant

un rassemblement plus important que bien des manifestations syndicales d'une sous-préfecture de Haute-Savoie. Tout aussi étonnant, une fois tous descendus, la voiture semble toujours pleine de leurs bagages.

Avant le départ, j'observe, admiratif, comment tout ce monde arrive à prendre place dans le taxi. Quelques-uns uns entrent dans le véhicule, beaucoup montent dessus, les derniers s'agrippent sur les côtés et sur le pare-chocs arrière. J'ai l'impression que ce sont près de cinquante personnes qui ont repris leur lent voyage sur cette piste cahotante. Une chose est sûre, ils ne resteront jamais bloqués. Poussée par tant de personnes, une 504 passe vraiment partout !

De retour à Bamako, après quelques détours pour rendre visite à la nombreuse famille de Touré, je reprends la quête de mon radiateur en provenance de Haute-Loire.

La poste n'a aucune nouvelle. Elle me conseille de me renseigner à l'aéroport. En téléphonant en France, je récupère les références du colis. Il ne se trouve pas dans le stock de marchandises en instance à l'aéroport de Bamako. Là-bas, ils me conseillent de demander à une agence de transport gérant les colis. Ils retrouvent le mien et m'envoient au bureau d'import/export pour pouvoir le récupérer. Après une journée de négociation et plus de mille francs de frais divers, je récupère mon radiateur.

Son montage en remplacement de l'ancien est beaucoup plus rapide. Après une demi-journée de travail je suis prêt au départ. Ayant constaté une légère fuite à l'arrière de la boîte de vitesses, je décide d'acheter de l'huile. Je demande à Touré s'il connaît un vendeur. Il me conduit à un de ses amis qui me propose une huile de marque inconnue, aux caractéristiques incertaines, à un prix exorbitant. Un peu en colère et très déçu, je refuse et pars seul à la recherche d'une station-service. Je reviens 20 minutes plus tard et montre à mon "guide" que j'ai trouvé ce que je cherchais, de meilleure qualité et moitié moins

cher.

Après avoir payé le camping, je laisse tout de même un bon pourboire à Touré. Ses dernières tentatives pour profiter de ma présence m'empêchent de lui laisser mon amitié. C'est sans importance, j'ai vraiment l'impression qu'il préfère le pourboire.

Je quitte Bamako en début de matinée. A midi je déjeune à l'ombre d'une petite forêt en bordure de route. Quelques cyclistes, quelques piétons circulent joyeusement. Ils ne veulent rien me vendre, rien me proposer. Ils ne me disent que bonjour, ne me font que quelques signes de la main, juste ces petites choses qui font parfois tant de bien.

La route goudronnée me conduit rapidement à Ségou. Resté trop longtemps en ville, je ne m'y arrête pas. Quelques kilomètres plus loin, je bifurque sur une large piste de latérite en direction de Saï.

En rejoignant les rives du fleuve Niger, mon chemin se rétrécit jusqu'à ne devenir qu'une simple trace serpentant entre les plantations de riz, puis entre les champs de mil ou dans une savane à l'herbe rase et aux arbres squelettiques hormis de rares et majestueux baobabs.

Je profite d'une de ces zones non cultivées pour effectuer mon premier bivouac au cœur du Sahel. Protégé du cram-cram par mes épais tapis de sol, je regarde se coucher l'énorme soleil rouge entre la frêle végétation, image incontournable de toutes les publicités touristiques pour l'Afrique.

Fini le silence du désert. L'obscurité semble amplifier tous les bruits de la brousse. Le piaillage des oiseaux, le bruissement des insectes et les cris d'animaux finiront par me pousser à dormir, malgré son inconfort, dans le sécurisant intérieur de mon 4x4.

Le lendemain, la piste se poursuit dans le même environnement. De temps en temps, elle traverse de petits villages, mon Land se faufile alors lentement entre les cases de banco serrées autour de lui, parfois presque à le toucher. Dans ces moments, je réduis encore l'allure, je surveille chacun des cahots de mon véhicule, de peur d'abîmer ces maisons d'apparence si fragiles. Je n'ose pourtant pas contourner ces agglomérations. Les champs sont des obstacles que je m'interdis de franchir et le piétinement des animaux efface toutes traces permettant de discerner les passages.

Dans la journée, le plus souvent, les villages sont déserts. Je vois les femmes dans leur proche alentour. Elles s'occupent du bétail, pilent le mil, tirent l'eau des puits... les hommes doivent être dans les champs, j'en aperçois de temps en temps.

Dans une petite ville, je ne trouve pas de rue partant dans la direction du point GPS suivant. Apercevant un gamin, je lui demande ma route. Il me fait signe de l'attendre et part en courant, revient quelques secondes plus tard juché sur un vieux vélo et me dit de le suivre. Il me conduit ainsi jusqu'à la sortie de la ville, me fait signe de poursuivre ma route et disparaît dans une ruelle, visiblement comblé par mes seuls signes de remerciement.

En milieu d'après-midi, la piste vient longer des terres inondées. En deux portions, elle s'enfonce même sous plusieurs décimètres d'eau, m'obligeant à la quitter sur une centaine de mètres. Je commence à redouter une zone infranchissable. Mes craintes sont vaines ; cette omniprésence de l'eau marque simplement l'arrivée à Djenné. Peu après, la piste se juche sur une digue qui me conduit à un pont écluse donnant accès à la ville.

Cette ville mérite amplement sa réputation. Outre sa situation

de cité lacustre, ces constructions de terre séchée présentent une architecture impressionnante. Façades ouvragées, murs crénelés, tours hérissées de madriers composent une mosaïque de formes aux couleurs ocre dont la vaste mosquée est le joyau. Cette magnificence a son revers. La gentillesse, la curiosité, le désintéressement des habitants de la brousse ont disparu. Ici les enfants veulent qu'on leur donne, les parents qu'on leur achète ; n'importe quoi, des cadeaux, une visite, des souvenirs

...

Sur une petite place subsiste le monument dédié à Tapama Dienepo. La légende raconte que cette jeune fille a été sacrifiée aux dieux de ces temps anciens, et que son sacrifice a assuré la survie du village. Aujourd'hui, Djenné sacrifie sa culture, son mode de vie au dieu argent pour assurer sa prospérité.

Comment en vouloir à cette population ? Celle d'Europe le fait depuis quelques siècles, elle a changé son histoire bien avant eux.

Pendant les deux jours passés à Djenné je m'intègre au circuit touristique, visite la ville, flâne dans le marché et m'intègre à un groupe pour la visite d'un petit village des alentours, réplique miniature de sa célèbre voisine. Les longues conversations que j'avais eues au cours de mes étapes solitaires me manquent, ici je ne connaîtrai ni la vie, ni la culture ni les espoirs de cette petite communauté.

Le tourisme n'a pas que des désavantages; le camping est agréable, la nourriture excellente, la bière fraîche et il me permet de rencontrer un professeur de français travaillant dans une ONG d'Amsterdam.

Michelle voyage seule au Mali, empruntant les moyens de transport locaux, visitant les principales curiosités du pays. Elle me demande de la conduire jusqu'au pays Dogon, me proposant de me payer le logement et le guide pour me dédommager du transport.

Compte tenu de mon budget extrêmement restreint depuis mon incident mécanique, j'accepte cette offre avec plaisir.

Nous partons ensemble, le lendemain du marché, par une route à la direction opposée à celle de mon arrivée. Pour aller visiter le petit village, nous avons traversé un gué; cette fois, c'est un antique bac, tracté à l'aide de vieux cordages, qui nous permet de nous éloigner de cette presqu'île en eau douce.

Sur les routes goudronnées, les contrôles de police sont assez fréquents mais rapides. Si quelques-uns ont réclamé quelques pourboires, le seul fait de ne pas comprendre suffit souvent à les décourager.

Une bonne idée : prendre un militaire en auto-stop, la présence de son uniforme dans la voiture accélère beaucoup les formalités.

A Sévaré nous quittons la route pour une large piste de latérite très roulante jusqu'à Bandiagara. Ensuite elle serpente dans un paysage rocheux et tourmenté pour nous mener à Sanga juste avant la tombée de la nuit.

Dans le petit campement où nous nous installons, nous rencontrons le guide que l'on a recommandé à Michelle. Dibo est un petit homme un peu fort, un peu bavard et très sympathique. Après une rapide discussion sur le prix de la visite du pays Dogon, nous dînons ensemble et pour finir le repas, nous lui payons une bière. Il nous raconte qu'il a passé plusieurs années en France puis nous emmène voir un magasin de souvenirs. De nombreux objets de cet art Dogon extrêmement original sont entreposés dans une petite pièce, sans classement particulier, les objets de bois mélangés à ceux de métal, les imposants masques avec les petites figurines. Après être passés chez lui, nous retournons au camping et, devant une autre bière et des photos de son séjour en France, il nous relate son histoire.

Lorsqu'il avait environ dix ans, un journaliste vint faire un reportage sur le pays Dogon. Passant plusieurs jours sur place, il se lia d'amitié pour ce jeune enfant et, au bout de quelques temps, il proposa à ses parents de l'emmener en France. Je n'ai pas bien compris si c'était pour ses études ou pour une

adoption. Ce qui est sûr c'est qu'en quelques jours, Dibo a cru se retrouver au paradis. D'une petite hutte de pierre il est projeté dans un luxueux appartement de la région parisienne. Finies les soirées où la seule distraction est de regarder les étoiles, ici il y a jouets, télévision, chaîne stéréo, piscine ...

Il est aussi présenté au "grand monde", on l'emmène au spectacle, il visite les musées. Pendant quatre ans c'est une vie de rêve, mais son rêve a une fin.

Un beau jour, Monsieur le journaliste se lasse, il ramène Dibo dans son pays et l'oublie. Pourquoi? Nous ne le saurons pas.

Ce que nous verrons, c'est que Dibo, poursuivant désespérément son rêve de retrouver cette vie d'Européen luxueuse, est perdu entre deux mondes. Il ne sera jamais européen, il n'est déjà plus Dogon. Il n'a pas oublié les fascinantes croyances de son peuple mais elles ne sont plus que folklore, qu'il nous récite en faisant son métier de guide.

La charité irréflechie et passagère d'un journaliste trop sot pour voir que notre mode de vie n'est pas la panacée a brisé sa vie.

Dibo est consciencieux et nous guide agréablement sur les chemins de son pays. Nous restons malheureusement sur les nombreux circuits touristiques de la falaise et mes contacts avec la population se limitent à refuser les offres de vente des nombreux marchands de souvenirs.

Heureusement, les parois de calcaire percées de grottes servant de sépultures sont magnifiques, les villages de cases de pierres, parsemés de baobabs, pittoresques et les campings accueillants.

Nous y rencontrons plusieurs groupes de touristes arpentant le pays, nous sommes les seuls à avoir utilisé un 4x4. Il faut dire que l'état de la piste vertigineuse descendant la falaise doit faire reculer beaucoup de promeneurs.

De mon séjour dans ce pays à l'histoire si riche et mystérieuse, je garde trois souvenirs :

Le vert éclatant des petits champs d'oignons occupant la

moindre parcelle de terre perdue dans cet univers de roches dorées.

La beauté de cette falaise de pierre cuivrée, percée de grottes ayant servi d'habitations aux Telems et n'abritant plus que les corps et les esprits des Dogons défunts.

La détresse de notre guide, interrompant le récit de ces merveilleuses légendes pour se souvenir de sa vie perdue de riche Parisien.

Nous quittons le pays Dogon après deux jours de visite. Après une dernière bière à Sanga avec Dibo, nous repartons en direction de Koutiala d'où Michelle pourra continuer son voyage vers le Burkina dans des transports en commun acceptables.

Partant tard de Sanga, nous nous arrêtons dans un modeste hôtel de Sévaré pour passer la nuit. Il est occupé par un de ces énormes camions tout-terrain équipés pour le transport de touristes : rangées de sièges confortables à l'arrière, grandes bâches ou cabine rigide pour le soleil et la poussière et énorme soute à bagages pour les provisions.

J'ai rencontré beaucoup de ces agences de voyages qui proposent, pour une somme rondelette, des trajets de plusieurs mois dans un confort relatif, mais avec une sécurité garantie par le rejet de tous contacts avec les pays qu'ils traversent : alimentaires, physiques, et même sociaux. Ce style de tourisme est très apprécié par les Allemands et les Hollandais.

Ils sont une trentaine dans l'hôtel occupés à boire de la bière, seul produit du pays qu'ils consomment sans modération. Pour le repas ils retournent à leur camion ce qui nous permet de dîner tranquillement. La plupart de ces touristes sont bruyants, envahissants et sans-gêne.

Le lendemain, je prends mon dernier repas avec Michelle dans un petit restaurant de Koutiala. Les touristes nordiques ont tort de boudier la nourriture malienne. La préparation et l'assaisonnement sont toujours soignés, le poisson du fleuve excellent et si la viande est parfois un peu dure, je préfère la chair d'un poulet qui a complété sa nourriture par des bouts de

carton à celle de ceux qui n'ont pu absorber que des farines animales, serrés dans des cages exigües, même si parfois mes gencives en ont gardé le souvenir un peu trop longtemps.

6. En suivant la boucle du fleuve Niger

La première demi-journée où je retrouve ma solitude me conduit jusqu'à Niono, ville agricole par la production de riz de la rive Sud du fleuve Niger que j'ai traversé sur un impressionnant pont suspendu à Markala. Je dîne et dors dans un camping ignoré des touristes, seulement fréquenté par quelques modestes hommes d'affaires logeant dans des bungalows trop chers pour moi.

Cette région est la plus industrialisée que j'ai vue au Mali, on y voit tracteurs, camions et vastes silos pour le stockage du riz.

Tôt le matin, je reprends ma montée vers le Nord au milieu des rizières. Le goudron et le ciment font rapidement place à la latérite et au banco. Sur plusieurs dizaines de kilomètres, je roule sur une large digue me menant de village en village. Lentement les plantations sont remplacées par la forêt d'où quelques singes me regardent passer. Dans l'après-midi, la forêt devient savane. Les arbres s'espacent pour laisser s'épanouir de hautes herbes et quelques champs de mil parsemés de délicates fleurs mauves. C'est dans cet entourage que je vois un de ces immenses échassiers que sont les marabouts. Dressé sur ses longues pattes il me semble aussi haut que mon 4x4. Lorsqu'il nous entend s'approcher, les extrémités de ses larges ailes semblent s'appuyer sur les buissons bordant chaque côté de la piste pour l'aider à prendre son envol.

L'auto-stoppeur que j'avais pris au dernier village regrette vivement de pas avoir pu l'abattre. Moi je regrette de ne pas avoir eu le temps de l'immortaliser sur mes films. Il faut être très affamé pour que soit justifiée la mort d'un tel animal.

Après avoir posé mon passager à Nampala, je passe la nuit dans la brousse, à quelques kilomètres au nord du lac Tanda, léger

ruban doré scintillant dans le soleil couchant, à la limite de l'horizon.

Je suis maintenant habitué aux bruits de la savane. Je retrouve avec plaisir mes soirées et mes nuits à la belle étoile, à peine dérangé par l'obscurité que m'imposent les papillons de nuit qui arrivent par centaines dès que j'allume une lampe électrique. Je m'interdis aussi d'allumer un feu de bois, la végétation est beaucoup trop sèche et abondante pour que cela puisse être fait en toute sécurité.

Mon parcours du lendemain est marqué par une erreur dans le choix d'une piste à la sortie d'un village. Lorsque je me rends compte que celle que j'ai empruntée part beaucoup trop au Nord, je décide de couper à travers brousse, la région étant semi-désertique et le terrain peu vallonné. J'aperçois rapidement quelques cases dont la position correspond à ma route. Je bifurque pour traverser une zone de buissons afin de le rejoindre au plus court. Dès que mon pare-chocs heurte la première branche, une explosion d'insectes bruyants obscurcit le ciel. Après avoir fermé ma glace à toute vitesse, j'observe l'envol désordonné de ces criquets dont les élytres semblent s'entrechoquer tellement la densité de cette population est importante. Cela ne dure pas, ce n'est heureusement qu'une petite colonie occupée à dévorer la maigre végétation de ce coin de Sahel. Trois de ces énormes sauterelles restent accrochées sur chacun de mes essuie-glaces, occupant toute la longueur de ceux-ci. Il faudra beaucoup de secousses pour que je sois débarrassé des derniers spécimens de cette espèce dévastatrice et quelques kilomètres sur la piste retrouvée pour oser remettre le bras à la portière.

Dans l'après-midi, je découvre un nouveau type de végétation: des forêts de palmiers doums. Contrairement à la plupart des autres variétés, ces palmiers ont de courts troncs se séparant en deux longues branches courbes, puis encore en deux plus

petites couronnées chacune d'un bouquet de petites palmes. Ces forêts sont petites et peu fournies. Elles disparaissent bien avant ma rencontre avec le fleuve, laissant la place à une végétation plus saharienne où les épineux dominent sur ces sols où le sable recouvre de plus en plus fréquemment la terre desséchée.

A ma première retrouvaille avec le fleuve Niger, il s'étale paresseusement au milieu de dunes et de collines d'herbe rase. Les quelques buissons ne sont pas plus nombreux près des rives. Deux mondes se côtoient sans se rencontrer, l'immensité de sable et de terres arides n'absorbe pas ce grand fleuve, cette immense étendue d'eau n'irrigue pas ce désert. Si ce n'était la présence des ibis blancs profitant des berges peu profondes, on pourrait croire que ces deux univers ne se touchent pas ; qu'une barrière immatérielle les sépare à tout jamais.

Depuis Léré jusqu'à Goundam, la piste hésite entre les rives et la brousse, parfois longeant l'une, peu après s'enfonçant dans l'autre. Plus loin je rencontre des terres inondables cultivées. Ces portions sont traversées sur de hautes digues de terre, plus étroites que celles des rizières de Niono, mais toujours bien entretenues.

A Niafouké, je retrouve un peu de circulation, une piste large et bien indiquée ainsi que des contrôles policiers. Ils demandent ici des discussions plus longues, mais se terminent toujours sans cadeaux ni rétributions.

L'un d'eux me demande plus d'une heure de discussion. Le policier me réclame une taxe touristique. Devant mon refus, il me demande mon passeport, mon visa, mon assurance; je lui montre ma carte verte. Elle n'est pas valable au Mali mais il ne le sait pas. Il me demande ensuite mon permis, ma carte grise ... Enfin, ayant épuisé toutes les possibilités, il me dit l'air déçu : « Vous êtes en règle ». L'air sincère, il me souhaite un bon

voyage.

Quelques kilomètres avant Goundam, cette belle piste, presque route, s'enfonce dans le sable en de profondes ornières suivant l'ancienne ligne électrique. Les poteaux sont aujourd'hui de régulières balises d'où pendent de longs fils inutiles.

Je ne m'arrête pas à Goundam. Je suis trop impatient de voir Tombouctou.

Le premier souvenir que j'ai de Tombouctou est son commissariat.

Je dois aller signaler mon arrivée. Un commissaire me reçoit avec amabilité; il me demande d'où je viens. Je lui cite quelques-unes de mes étapes : Nouadhibou, Tidjikja, Bamako, Léré ... Je lui dis aussi où je vais : Gao, Agadez, Tripoli ...

On parle de mon Land Rover, du désert. Il me tamponne mon passeport, me fait cadeau de la taxe et me souhaite bon séjour.

Je cherche tout de suite un camping. Il n'y en a pas, mais l'hôtel du centre me propose de dormir sur son esplanade et de profiter de ses douches et de ses toilettes pour une somme dérisoire. Pour le même prix, je peux aussi profiter du toit en terrasse de cette immense bâtisse carrée qui domine la ville.

Dès que je suis installé, je rencontre un vieux Touareg qui m'invite à boire le thé devant sa tente. C'est une demi-sphère de toile épaisse, rigidifiée par de longs morceaux de bois croisés. Ces abris touaregs de cette région ressemblent plus aux yourtes des steppes d'Asie centrale qu'aux raïmas peuplant le désert.

Le souvenir merveilleux de mes premières rencontres avec ce peuple dans le Nord du Hoggar me fait accepter cette invitation beaucoup trop vite. Ce n'est qu'un geste commercial destiné à me faire acheter des souvenirs, objets de l'artisanat local. Pressé de finir ce marchandage, j'achète un coupe-papier et deux petits bijoux sans valeur. Je quitte ce marchand avant le troisième thé.

Je retrouverai ce vieux Touareg le lendemain. Il me proposera des bijoux beaucoup plus beaux à des prix extrêmement bas. Vexé de m'être fait arnaquer la veille, je refuse ces offres. Il comprend mon refus et n'insiste pas.

Tombouctou n'est pas une ville médiocre. C'est une ville écrasée par son mythe. Le mystère qui l'a entourée pendant des siècles en a fait un rêve. Dans ces temps, les rêves étaient d'or. Les péripéties de sa découverte n'ont fait que renforcer cette aura. La mort de Lang, les calvaires de Caillé ont fait disparaître les portes d'or mais ont renforcé la légende.

Les plus belles portes ne sont que de bois incrusté de cuivre et de fer forgé, la cité est de terre, de bois et de sable. C'est comme cela qu'elle me plaît.

Je parcours la ville durant deux jours. Je rencontre des commerçants et d'autres habitants. Un chauffeur me raconte son admiration pour le Paris-Dakar; il me raconte ses exploits sur les pistes. Malgré mon goût pour les sports mécaniques, je n'arrive pas à considérer le désert comme un circuit. Ici la vitesse ne m'intéresse pas; elle est d'un autre monde, le monde du goudron.

Ce chauffeur et sa famille sont charmants. Tombouctou m'a beaucoup fait rêver, je rends ces rêves à ses habitants par quelques récits, quelques photos, quelques promesses. C'est tout ce que je me sens autorisé à leur donner. Les cadeaux ne sont jamais une aide, très rarement un gage d'amour ou d'amitié; ils sont le plus souvent devenus des appâts, des moyens commerciaux de cacher notre égoïsme. On ne fait pas l'aumône à des gens que l'on considère comme nos égaux. On peut aider des amis. Ils conviennent d'abord de les connaître, de les respecter, de les aimer. Ici je ne prends pas le temps, ce n'est pas si facile ... tant de choses nous éloignent.

Dans les pays lointains, les compatriotes finissent toujours par

se rapprocher. Je rencontre ainsi Albert, un Français voyageant seul et cherchant un véhicule pour l'emmener à Gao. C'est un homme étrange. Chômeur aux revenus suffisants pour se payer un long séjour en Afrique. Il voyage depuis plusieurs mois; il ne compte pas rentrer en France rapidement; il n'est pas bavard; il discute les prix. Je le transporte gratuitement.

Ce n'est pas un compagnon désagréable; il connaît bien l'Afrique. A midi, dans un petit village, il trouve aisément de quoi se restaurer. Le soir à Bourem, il trouve l'hôte qu'il cherche pour lui fournir gîte et couvert.

Malgré notre nationalité commune, je n'arrive pas à me sentir proche de lui. Nous parcourons la superbe piste de la boucle du Niger à vive allure. Cet itinéraire ne présente pas de difficultés particulières. Nous rencontrons beaucoup de sable mais peu de zones délicates. Dans une des plus molles, nous croisons une petite moto 125 cm³. Le pilote, en pantalon et veste de toile, se joue facilement de ce passage délicat.

La moto est un moyen de transport très peu utilisé par les habitants de ces régions. Il est facile de ne pas les confondre avec les motards européens en mal d'aventure. Les autochtones n'ont pas de gros moteurs, pas de combinaisons bariolées et pas de difficultés pour rouler dans le sable.

En fin d'après-midi nous arrivons dans le petit port fluvial qu'est Bourem. Dans cette ville au milieu du désert, la vie c'est le fleuve; tout le reste est sable, la couleur des maisons, les rues, les places et les alentours.

Je ne peux m'empêcher de laisser Albert avec son hôte pour la nuit. Moi, après le thé qu'il nous offre, je repars pour un bivouac dans le désert. A moins de dix kilomètres du village, un peu à l'écart du fleuve, je me retrouve sous la protection du Sahara, à l'abri d'un buisson d'acacia aux épines acérées protégeant d'énormes fleurs de mimosa et de quelques rochers brun sombre émergeant d'une butte de sable doré.

Je retrouve ici mes nuits dans le désert : après le repas, le thé sur un petit feu de bois, un peu de musique avec l'autoradio, la lune, les étoiles et mes livres. Pour ce long voyage j'ai amené la Bible et le Coran. Le désert est un lieu privilégié pour les lire; les deux écrits sont nés dans les sables. Mêmes prophètes, mêmes histoires, mêmes divinités avec des noms différents: Alla, Dieu, Jéhovah. Les écritures sont différentes mais les règles de vie définies sont convergentes : justice, charité, amour. Elles ont aussi conduit aux mêmes errances : intolérance, intégrisme, inquisition.

Ici où l'on a l'impression d'être nulle part, on ressent la nécessité de rechercher un ailleurs. Le mien reste un rêve d'avenir utopique. Le rêve d'un monde où le moteur de l'évolution ne serait plus l'accumulation de richesses personnelles mais le seul désir de progresser tous ensemble, chacun avec ses particularités, ses différences, vers un but commun, comme dans ces livres merveilleux, pour l'amour d'une divinité idéale, pour l'amour des hommes ou simplement pour leur bien-être...

Les étoiles vivent aussi, elles naissent, elles brillent plus ou moins, elles meurent mais elles ne se battent jamais.

Le lendemain matin, après quelques photos de l'acacia en fleur et de ses redoutables épines protégeant les fragiles boules mimosa, je pars récupérer mon passager en ville.

A partir de Bourem la piste est très entretenue mais aussi très sableuse sur sa première moitié. Mes pneus « désert » se jouent facilement de ce sol mou mais sans profondes ornières. Lentement le paysage se transforme, les dunes font place à la maigre végétation du Sahel. Vers midi nous arrivons à une luxuriante forêt de palmiers qui marque l'arrivée à Gao.

Albert possède les coordonnées d'un camping. N'ayant aucun

point de chute, je me laisse guider à partir de l'entrée de la ville. Il m'indique les longues rues rectilignes de poussière crème s'enfonçant entre de basses constructions de terre. Elles se croisent à angle presque droit. Nous bifurquons plusieurs fois, arrivons sur une place de terre battue à la limite de la ville. Mon compagnon me montre un réservoir de tôles rouillées perché sur un treillis métallique. Après avoir tourné sur la droite, nous découvrons un portail de fer s'ouvrant dans un mur de banco. Un enfant noir nous l'ouvre. Nous pénétrons dans l'enceinte du camping Banggu.

Nous garons le Land sur un large parking de terre battue traversé par une rigole d'eau sale. Le long du mur extérieur, un maigre jardin donne un peu de couleur à cet espace ocre.

Sur la gauche, une petite cour, ombragée par quelques arbustes, donne accès à des constructions de terre. La plus grande s'ouvre sur un large hall meublé de bancs de terre, de tables de bois et de chaises de plastique. C'est le restaurant du camping.

Je rencontre ici le propriétaire et ses associés. Associés n'est pas leur situation exacte. Il y a sa femme Awa, une dynamique et forte Bambara; elle fait la cuisine, le ménage et le service. Il y a Ma, une jeune et rude noire, au corps mince et musclé, aux cheveux tressés en de fines pointes éparpillées sur son crâne comme une couronne d'épines au-dessus de son visage énergique et gracieux ; elle fait la lessive, le ménage et toute autre tâche que l'on veut bien lui demander. Il y a Moctar, un vieux Touareg en boubou et chèche bleu; il vend des souvenirs et fournit aux touristes tout ce qu'ils demandent et qui peut se trouver à Gao.

D'autres aides occasionnels fréquentent le camping ; invités par l'un ou par l'autre, aidant aux travaux, profitant de l'hospitalité, souvent faisant les deux ... Il y a aussi ses enfants, sa fille malicieuse, son fils handicapé; une jambe atrophiée par la poliomyélite, comme tant d'autres dans ce pays.

Claude est un Français installé ici depuis près de dix ans. Il supervise cette petite communauté sans la dominer, sans la diriger, se contentant de ne pas se laisser envahir et de préserver ses clients, les touristes, de sollicitations trop soutenues.

Il a eu ici un destin étrange.

« Claude était un de ces nombreux convoyeurs de véhicules d'occasion qui descendaient de France par l'Algérie pour vendre cher au Mali ou au Niger des occasions sans grande valeur en Europe. Dans les années 80, par les deux principales pistes transsahariennes, ce sont environ deux cents véhicules par jour qui arrivaient par les deux principales pistes transsahariennes, soit à Gao soit à Agadez.

Durant quinze ans il a conduit à travers le Tanezrouft des camions et des minibus chargés de marchandises diverses. Fatigué de ces trajets et étant tombé amoureux de cette région et de Awa, il décida d'ouvrir ce camping pour recevoir ses innombrables collèges venant vendre ici voitures et autres marchandises.

Quelques mois après son installation, la retraite paisible se transforma en cauchemar. La révolte Touareg vient d'éclater. A Gao la répression est horrible. Claude en garde de sordides souvenirs comme le code 310 : trois cents francs CFA pour le litre d'essence, dix francs pour la boîte d'allumettes qui serviront à immoler par le feu les rebelles découverts dans les rues de la ville.

Il réussira à conserver une certaine neutralité pendant les longues années où se poursuit le conflit mais en gardera une rancœur envers tous les Maliens qui l'entourent. Rancœur envers les Maïgas, noirs fiers et guerriers, héritiers de l'empire Songhaï, moteur de la répression. Rancœur aussi envers les

Touaregs dont certains ont poursuivi les attaques de voyageurs malgré l'accord signé entre les autorités maliennes et les principales tribus touaregs. La révolte avait tourné au banditisme. »

Aujourd'hui encore des incidents continuent de se produire. Ces derniers rebelles essaient peut-être de protéger leur territoire, d'empêcher que le désert ne soit accessible à n'importe quel touriste. Ils me font penser à des "Mandrin" du XX^e siècle. Bien sûr, leur générosité se limite aux membres de leur tribu. L'attaque de convois de touristes fortunés, nouveaux rezzous, ne sont que des actes de voleurs, mais ils font moins de victimes que les rares bavures de la police française. Il n'y a pratiquement jamais de morts; quelques exceptions ... pendant mon séjour à Gao, deux rebelles ont été exécutés à Kidal, ville prison du Nord-Est du Mali.

Le calme revenu en ville, le calvaire ne se termine pas pour Claude. Arrêté à la suite d'une bagarre dans un bar, il est condamné à plusieurs années de prison.

Incarcéré à Ansongo, petite ville sur les rives du Niger, à mi-chemin entre Gao et la frontière nigérienne, il y a appris ce que signifiait ville prison.

Les quelques jours qu'il passa en cellule lui ôtèrent tout espoir de survie dans le cas d'un séjour de plusieurs mois dans cet univers. Par bonheur, si l'on peut dire, l'incarcération pour des délits de droit commun se transforme facilement en assignation à résidence dans la ville de la prison. Claude vivra le reste de sa peine dans un petit restaurant de la ville, aidant au travail pour payer son gîte, se nourrissant de ce que les autres ne voulaient pas. Cela fut moins difficile que prévu. Les Français sont les seuls à aimer les grenouilles et le fleuve en est empli. Il ira jusqu'à inventer des recettes pour varier les menus.

Au cours de mon séjour, il me fera goûter une sorte de ragoût

de ces énormes batraciens. J'ai beaucoup aimé ce plat. Si la taille de ces grenouilles est surprenante, leur chair est toute aussi fine que celle de leurs cousines françaises et leur saveur se marie bien aux épices locales.

Après intervention de l'ambassade de France, sa détention ne durera finalement qu'une seule année. Depuis, il a repris la direction de son camping, vivant des nombreux voyageurs "sac à dos" navigant sur le fleuve ou empruntant les liaisons terrestres venant du Niger et du Burkina, de la visite des coopérants et travailleurs des associations humanitaires et des rares automobilistes qui, comme moi, sillonnent les pistes du Mali.

Durant mon séjour, je rencontrerai plusieurs autres clients de ce modeste camping.

Tout au début, je côtoie un groupe de touristes disparate, composé de deux Allemands, d'un Italien, d'un Français et d'un cycliste anglais préparant un voyage à vélo dans cette partie de l'Afrique. Ils se sont rencontrés sur le bateau assurant la liaison entre Tombouctou et Gao et poursuivent leur visite du Mali ensemble.

Je pars visiter la dune rouge avec eux. Ils ont négocié un prix très bas et c'est un site magnifique sur l'autre rive du Niger.

Nous traversons le fleuve sur une fine pirogue de planches étanchées au goudron. Assis sur d'étroites banquettes, nos pieds reposent sur une litière de paille qui cache l'eau infiltrée dans le fond de l'embarcation. A l'avant, le guide regarde la progression de notre esquif sans intervenir. A l'arrière, notre piroguier pousse l'embarcation à l'aide d'une longue gaffe. Lorsque nous traversons des zones de végétation, nous tirons sur les longues et solides tiges d'herbe touffue pour faciliter la difficile avance du bateau. Le reste du temps, nous regardons défiler lentement les feuilles et les fleurs de nénuphar et les

quelques îles où vivent de rares pêcheurs.

Pendant que le port et les constructions de la ville disparaissent dans les brumes de l'après-midi, monte l'imposante masse de sable de la dune au-dessus de cet univers aquatique. Surplombant les eaux du Niger, elle semble protéger le désert qui s'étend, derrière elle, aride à perte de vue.

Marchant sur la crête ondulante de cette digue de sable, aux formes presque sensuelles, j'ai l'impression de naviguer entre deux mondes. A l'Est un monde d'eau, porteur de vie, de travail, de richesses, zone verte et sombre s'effaçant lentement dans la pénombre du crépuscule. A l'Ouest un espace minéral, immense étendue de terre et de sable où les quelques touffes de végétation semblent s'embraser dans le feu du soleil couchant.

Nous rentrons la nuit tombée, après une pénible discussion sur un complément de tarif provoqué avant de retraverser le fleuve. J'ai la désagréable sensation d'une sorte de chantage. Je payerai finalement, de mauvaise grâce, cette minime somme supplémentaire. Mon seul regret est que le bénéficiaire de cette augmentation n'a pas été le piroguier qui nous a transportés à la force de ses bras, mais le guide dont le travail n'a consisté qu'en discussions et rediscussions du tarif ; finalement, une étonnante caricature du système économique dans lequel nous vivons.

J'ai rencontré beaucoup d'autres étrangers de passage :

1 Deux Français de Médecins sans Frontière. Ils sont arrivés dans un magnifique 4x4 climatisé pour goûter de la cuisine de Awa, réputée dans tout Gao. Ils l'ont dégustée en discutant du choix de leur prochain pays d'affectation, deux ans au Mali étant suffisant pour faire le tour de toutes les curiosités.

2 Un Suisse, aux longs cheveux blonds bouclés, élaborant

des projets démesurés de développement du tourisme à Gao.

3 Un guide de montagne espagnol organisant des courses d'escalade sur le massif de la Main de Fatma. Grand ramasseur de spaghettis pour les autochtones qui ne comprendraient pas que l'on affronte de telles difficultés pour d'autres raisons que la récolte de la nourriture préférée des sportifs.

4 Un Touareg alcoolique se contentant de répondre à toutes questions sur sa vie : "maintenant je bois". Homme sans espoir mais dont le taux d'alcoolémie reste ridicule comparé aux vrais ivrognes européens.

5 Un couple de coopérants sympathiques. Enseignants heureux de leur vie facile, protégés par leur statut, ne craignant que les vents de sable et l'obligation de rentrer en France.

6 Une religieuse joyeuse et rondelette, parcourant inlassablement la région pour porter médicaments et réconfort à ceux qu'elle peut aider.

7 Deux Parisiens travaillant pour une agence de tourisme et qui me proposeront de m'embaucher pour participer à un raid de plusieurs véhicules pour promener des touristes la semaine du Jour de l'An. Proposition que je refuse au souvenir du voyage dans les Ifforas que j'ai fait avec Albert.

8 Et quelques autres ...

7. De l'Adrar des Iforas aux routes du Niger

C'est sur la proposition de Claude, qu'en début de séjour, j'ai accepté de conduire Albert pour une boucle dans le désert nous menant à Anéfis, Kidal, Aguelhoc puis retour par Bourem.

Nous avons commencé notre circuit juste après la crise de paludisme du touriste italien. On a vu monter sa fièvre en quelques minutes. Sa couleur a changé, il a ensuite commencé à transpirer puis à trembler. Claude a offert sa meilleure chambre, moi un peu de nivaquine. Lorsque nous sommes partis, le lendemain matin, sa fièvre avait un peu baissé. Nous apprendrons à notre retour que l'amélioration de son état s'était poursuivie et qu'il avait regagné l'Italie quelque jours plus tard. Nous quittons Gao de bonne heure. Au contrôle de police placé à la sortie de la ville, un militaire nous demande de l'emmener à Anéfis. Fidèle à mon principe, j'accepte sans rechigner, persuadé qu'avec ce guide improvisé, je n'aurai pas à hésiter entre les différentes pistes s'éloignant de l'agglomération. Celle que je choisis est bien tracée, elle s'enfonce dans un reg à la végétation rase en direction Nord-Nord-Est. Au fil des kilomètres, son orientation s'accentue vers l'Est. Cette direction ne correspondant pas à celle que nous devrions suivre, je demande au militaire si c'est la bonne piste. Il me répond évasivement de continuer.

La piste continuant à s'incurver vers l'Est et rencontrant un petit village, je m'arrête vers un passant pour demander où nous sommes. Le village est tout proche de Djébo, sur une piste qui n'est pas du tout la nôtre. Pour rejoindre le bon itinéraire, le passant me montre quelques traces se dirigeant Nord-Ouest. Par acquit de conscience, je demande à mon passager si cette piste est carrossable. Au ton de sa réponse je comprends qu'il ne connaît pas la région. Négligeant la fin de sa réponse, je m'engage sur cette piste imperceptible, priant pour

qu'elle ne se perde pas dans un erg difficile. Bien que peu fréquenté, cet itinéraire est fiable. Il nous mène à un puits dans lequel une tribu touareg puise l'eau nécessaire à sa consommation et à celle de son bétail. Tous entourent la basse margelle du puits surmonté d'un portique supportant plusieurs poulies.

Dans cet univers mort de terre, de sable et de cailloux, ce rassemblement de femmes, d'enfants, d'hommes et d'animaux forme une étoile de vie brune et bleue d'où jaillissent de rapides et bruyants rayons sur toute sa circonférence : chameaux tirant sur les longues cordes qui remontent les outres dégoulinant de cette eau qui est la raison d'être de cet astre mouvant.

Notre arrivée rompt l'harmonie de cette communauté. Mon passager donne quelques pièces pour prendre des photos; les enfants abandonnent les troupeaux de moutons et de chèvres pour demander des cadeaux; je ne peux que m'éloigner de cet univers fascinant pour ne pas m'identifier à un touriste.

Nous reprenons rapidement notre chemin et arrivons au Sud de la vallée du Tilemsi, vaste étendue de sable où de lointains palmiers naviguent sur des mirages qui se déroulent au rythme de notre progression. Après quelques dizaines de kilomètres de navigation au GPS, sur ces étendues sans obstacles, nous rejoignons la piste d'Anéfis peu avant Tabankort. Nous déjeunons très frugalement dans ce minuscule village puis poursuivons notre route jusqu'à Anéfis.

C'est une ville située dans une région à la végétation abondante : des touffes d'herbe, quelques buissons et de rares arbres, acacias et palmiers, bordent la piste qui mène à l'agglomération. Celle-ci est constituée de basses maisons de banco s'alignant de chaque côté de la rue de terre battue.

Nous déposons notre militaire devant la caserne qu'il nous indique. Il signale son arrivée, pose son bagage et vient nous rejoindre pour nous indiquer le magasin-hôtel-restaurant d'Anéfis.

Nous dînons ensemble dans ce petit établissement tout en

discutant de l'évènement prochain le passage du rallye Paris-Dakar dans dix jours, au milieu du village. Personne n'en sait plus. On leur a seulement dit qu'au jour fixé les motos, les voitures, les camions passeraient sur cette piste, à quelques mètres d'où nous sommes attablés et qu'ils ne s'arrêteront pas. Le ravitaillement est prévu plus loin, en plein désert, près d'un reg où les avions peuvent se poser pour apporter carburant, eau et nourriture.

Ici tout le monde se prépare. Les commerçants font le compte des marchandises qu'ils pourront proposer aux "sans grade", à ceux qui ne sont pas trop éloignés de leur niveau de vie, ceux qui peuvent avoir besoin d'une assistance mécanique, de nourriture réconfortante ou simplement d'une boisson rafraîchissante. Les habitants des maisons les plus proches essaient de trouver des solutions pour se protéger de l'énorme nuage de poussière que vont soulever les véhicules lancés à pleine vitesse. Les parents prient pour que leurs enfants, enivrés par le spectacle grandiose de ces monstres mécaniques surgis d'un autre monde, se jouant des obstacles du leur, dans une débauche de puissance et de décibels, ne payent pas de leur vie les rêves engendrés par ces images fortes qui défileront devant leurs yeux émerveillés.

Il y a eu plusieurs accidents mortels au cours des dernières compétitions. En France on interdit les rallyes au premier spectateur blessé. Ici on achète le silence des autorités, on étouffe la peine des familles des défunts sous des sommes d'argent énormes pour ces populations déshéritées, infimes pour les organisateurs de cette course grassement sponsorisée. Tard dans la soirée, nous rentrons nous coucher; le militaire dans sa caserne, Albert dans une chambre qu'il a louée, moi dans mon véhicule aménagé. Avant de le rejoindre, je m'offre une courte promenade à la lisière du village. Je guette les derniers bruits des habitations, observe les ombres du désert, me perds dans les milliers d'étoiles. Je savoure la quiétude de ce lieu, de cette nuit.

Le lendemain, avec Albert, nous reprenons la route de Kidal. L'itinéraire est sans difficulté. A l'approche des contreforts de l'Adrar des Ifforas, la plaine sableuse se meuble d'imposants blocs de pierre polis par le vent, parmi lesquels la piste se faufile aisément. A l'approche de la ville prison, certains rochers sont décorés d'étonnants motifs tracés à la peinture blanche. Ces signaux, pas plus rupestres que routiers, resteront pour moi mystérieux, étranges peintures fraîches sur les flancs d'énormes cailloux posés là depuis des temps immémoriaux.

Kidal est une ville comme les autres. La couleur sombre de sa terre, de ses roches et de ses constructions lui donne juste un air un peu plus triste. Cette impression est renforcée par l'aspect massif d'importantes constructions militaires, un peu inquiétantes, vraisemblablement carcérales.

Sur une grande place se déroule le marché, tout aussi coloré, tout aussi sympathique que dans les autres agglomérations de ce pays. Nous y achetons quelques légumes, oignons, tomates et des dattes ; de l'eau minérale et des souvenirs insignifiants pour mon compagnon.

En flânant dans les ruelles adjacentes, nous rencontrons un guide qui nous parle d'un site rupestre à visiter. Il nous montre qu'il est indiqué sur la carte de Mauritanie, à une cinquantaine de kilomètres de la ville. Albert est intéressé mais je refuse. Ce guide ne m'inspire pas une entière confiance et son assistance nous obligerait à revenir sur nos pas, prolongeant notre voyage d'une journée.

Nous quittons immédiatement Kidal pour nous enfoncer dans cette région montagneuse.

Le chemin est facile. Il se fraie un passage entre les basses collines de roches sombres, empruntant des vallées au sol plan et sableux, encombrées d'une végétation rustique mais relativement abondante pour cette région désertique.

Vers onze heures, nous rencontrons une piste qui part au Sud, en direction du site envisagé avec le guide de Kidal. Pour faire plaisir à mon passager et assouvir ma propre curiosité, je

m'engage dans cette direction.

Nous roulons sur cette piste secondaire sur près de vingt kilomètres. Rapidement les collines de roches noires se resserrent, la végétation s'intensifie. La piste reste bien marquée mais elle prend une direction qui ne correspond à aucune destination indiquée sur les cartes. Ne rencontrant aucune opportunité de changement de direction et soucieux de ne pas rallonger notre voyage, je reviens sur mes traces pour regagner la route d'Aguelhok là où nous l'avions quittée.

La suite de notre parcours est sans histoires. Nous longeons une large vallée de sable, jonchée de quelques blocs de pierre, parsemée d'arbustes épineux, traversée d'oueds desséchés.

Aguelhok est une petite ville du désert. Ses abords sont marqués par un surcroît de végétation, les constructions sont basses et modestes, sa grand-rue large et poussiéreuse. Nous arrivons en fin d'après-midi, les rues sont presque désertes. Nous n'y rencontrons que deux hommes attablés devant une boutique. Albert leur demande la direction du camping "Thierry Sabine", ils nous offrent le thé et l'un d'eux part à la recherche du propriétaire.

A leur retour, ils nous conduisent au camping puis nous montrent le poste de police où nous devons déclarer notre arrivée. Je pars seul faire les formalités, laissant Albert négocier le prix d'une des chambres attenantes au camping.

Le policier qui me reçoit est poli, courtois et intéressé. Il me souhaite la bienvenue, me demande mon passeport, la carte grise de mon véhicule et de payer une amende pour ne pas m'être présenté immédiatement au poste de police à mon arrivée. Je lui montre les courriers que j'ai fait aux ambassades et la réponse de celle du Mali. Excepté à Tombouctou, il n'est fait état d'aucune obligation de déclaration de passage dans les villes.

Il me réclame une taxe touristique. Je lui montre qu'il n'existe aucune redevance de cette nature dans les renseignements qui m'ont été fournis.

Il vérifie alors mon visa puis me demande : Mon assurance, mon permis de conduire, d'où je viens, les papiers de mon passager, ma destination, mon carnet de vaccination ...

C'est après une heure de palabre qu'il constate que tout est en règle et me souhaite un heureux séjour dans sa ville et une bonne chance pour la poursuite de mon voyage.

Depuis, ayant pris connaissance du salaire des policiers maliens, je garde un remords tenace de ne pas lui avoir cédé le moindre « cadeau ».

De retour au camping, je retrouve nos deux hôtes et Albert buvant le thé devant les constructions qui bordent la façade Est de l'enclos. Les autres limites sont de hauts murs de banco qui enserrent une vaste étendue de terre sableuse parsemée d'accueillants bosquets d'arbres et de buissons parmi lesquels j'ai repéré un confortable emplacement pour ma nuit à la belle étoile, à une centaine de mètres de la chambre louée par mon passager.

Le lendemain matin, nous reprenons la piste tant fréquentée par les vendeurs de voitures européens il y a une dizaine d'années. Elle en garde des marques étonnantes : vieilles bornes kilométriques de pierre échappées des routes nationales françaises, nombreuses épaves de voitures qui ont fini leur existence ici, trop vieilles ou conduites par des chauffeurs trop inexpérimentés ; on y trouve même un ou deux panneaux indicateurs. Ils nous disent que, malgré cette présence du néant, les traces ténues ne mènent pas nulle part. Elles peuvent nous mener loin, très loin même.

Après un départ dans la caillasse, nous traversons les terres inondables. A cette époque le chemin est facile, confortable même si on évite les digues défoncées qu'empruntent les voyageurs qui s'aventurent ici à la saison des pluies. Nous arrivons ensuite au Marcouba, longue montée de sable inconsistant parsemée de dures touffes d'herbe. En prenant soin d'éviter la piste principale, où le liant d'une éphémère chaussée s'est transformé en farine blanche et fluide, cet

obstacle est sans soucis pour notre véhicule.

Nous rejoignons la piste Anéfis-Gao à une vingtaine de kilomètres au Nord de Tabankort, en début d'après-midi. Nous la quittons rapidement pour emprunter celle qui prend la direction de Bourem.

Les changements de direction sont toujours délicats sur ces pistes sableuses. Il nous faut une bonne demi-heure avant de trouver des traces franches qui s'orientent durablement dans la bonne direction.

Quelques kilomètres plus loin, j'aperçois, sur la droite, un pick-up équipé d'une mitrailleuse, se rapprocher à vive allure sur une piste perpendiculaire. Bien peu de choses différenciant les militaires des pillards et n'appréciant pas plus les uns que les autres, j'accélère pour passer le croisement avant eux. J'arrive largement en avance à la dune marquant cet emplacement. Occupé à surveiller la progression de l'autre véhicule, je vois au dernier moment quelques civils surgissant à gauche en me faisant signe d'arrêter. Eux sont surpris par ma vitesse et n'ont que le temps de nous voir passer. Fidèle à mon option, je continue d'accélérer, appréciant la sûreté des suspensions, notamment à la réception d'un long saut effectué au passage d'une table de schiste.

Après le franchissement d'un erg de petites dunes espacées, je ralentis légèrement pour observer la piste derrière moi. Plus personne ne me suit.

Pas totalement rassuré, je poursuis à une vive allure jusqu'à ce que j'aperçoive les rives du fleuve Niger. A l'entrée de Bourem, Albert recommence à parler et me demande de le conduire là où il avait dormi lorsque nous arrivions de Tombouctou.

Moi, je retourne dans le désert, à l'emplacement où j'avais passé la nuit en arrivant de Tombouctou.

Je retrouve mes traces et la petite dune de sable doux; je retrouve le buisson d'acacia exhibant ses fleurs de mimosa puissamment protégées par les longues et solides épines; je retrouve le silence, le crépuscule puis les étoiles.

Je ne retrouve pas la petite hachette que j'avais oubliée là. Je découvre les traces d'un troupeau. Un berger doit avoir trouvé un bel outil pour casser le bois nécessaire à son mode de vie. Après notre retour à Gao, Albert passe quelques jours au camping puis poursuit son voyage en direction du Burkina. En attendant Noël, je parcours la ville et ses environs. Mes souvenirs les plus forts, je les dois à Awa.

L'un a été le marché du port.

Comme presque tous les marchés d'Afrique, il est vaste, coloré, bruyant et surpeuplé. On y trouve de tout. Tout se discute, se marchande. Moi qui n'aime ni faire les courses ni discuter les prix, j'observe avec ravissement Awa qui excelle dans ces activités. Je la regarde scruter la qualité de la viande, la regarder, la toucher, la sentir; rejeter un morceau puis en prendre un autre, rabrouer le vendeur, proposer un prix, repartir, puis revenir, recommencer à crier après le marchand pour enfin obtenir le morceau qu'elle a choisi, presque au prix qu'elle avait défini.

Je me suis attardé auprès du marché aux poissons. C'est un vaste espace au sol couvert de nattes de plastique autour duquel s'agglutine une foule de clients attendant les pêcheurs arrivant directement du fleuve. Ceux-ci se fraient difficilement un passage à travers la foule pour venir déverser leur pêche sur les tapis de présentation. Les poissons s'y déversent, de toutes tailles, de toutes espèces, de toutes couleurs. Des énormes capitaines et silures de plus de quarante kilos jusqu'aux petits poissons-chats hérissés d'épines et d'une étrange couleur verdâtre. L'arrivée de chaque cargaison de poisson marque le départ d'une multitude de négociations animées. Tout se vendra, après des palabres interminables ...

L'autre souvenir fut la visite du "vieux Gao".

C'est un site se trouvant à une dizaine de kilomètres du camping, une basse colline émergeant de la végétation rase et des maigres cultures bordant le Nord-Est de l'agglomération. Sur une centaine de mètres de large et plusieurs centaines de

long, le sol est criblé de trous d'un peu plus d'un mètre de diamètre. Quelques-uns sont quasiment comblés mais la plupart s'enfonce profondément dans le sol.

Je reconnais cet endroit. Un reportage télé le montrait, expliquant que des chercheurs de "trésors" creusaient des cheminées de plus de dix mètres de profondeur pour retrouver les vestiges d'une ancienne cité ensevelie par les sables. Cette émission parlait de ce travail extrêmement dangereux, présenté comme souvent rémunérateur.

Sur ce site presque désert, je ne vois que des milliers de fragments de poteries brisées pour la recherche d'objets plus précieux, un groupe de Maures buvant le thé au bord d'un des puits et mes accompagnatrices glanant les perles de verre oubliées parmi les débris. Je ne saurai même pas si ces Maures sont des "chercheurs de trésors", ceux qui vendent leur Histoire à des touristes avides de souvenirs, qui vendent leur vie à des journalistes avides de sujets typiques. Awa et ses amies en restent éloignées.

Malgré le soleil, la douceur de la température et les rires de mes compagnes, ce paysage lunaire me laisse triste et mélancolique. Ce pillage accepté par tous représente bien la situation de ces régions :

Des populations divisées qui ont oublié leur passé pour se tourner vers un avenir impossible, éblouis par les lumières de civilisations industrielles les attirant irrémédiablement ; les détruisant aussi.

Les Indiens d'Amazonie, même si cela ne les protège pas d'un anéantissement possible, ont bénéficié d'une reconnaissance de leur mode de vie sauvage, en adéquation avec la nature qui les entoure. Les habitants du Sahara et du Sahel n'ont jamais eu cette chance.

Le désert était-il trop perméable, trop fascinant pour leur assurer une protection ? Les Africains étaient-ils trop proches, trop semblables à nous pour qu'on leur reconnaisse un droit à la différence ? Le commerce de l'esclavage puis celui des

richesses naturelles de ces pays était-ils trop rémunérateurs, capables de chasser toute humanité de l'esprit des Occidentaux qui ont dominé ce continent ?

N'est-ce que la douceur du climat, la sérénité du paysage, la fragilité des constructions de banco qui fait oublier que le temps passe ?

J'apprécie cette nonchalance qui s'insinue dans toute activité, tant que rien ne vient la troubler.

L'événement qui me fait réagir est la veillée de Noël.

Une petite communauté de Français vivant à Gao a décidé de passer le réveillon au camping Banggu. Chacun amène de quoi se rappeler les soirées du pays. Une bouteille d'apéritif, quelques biscuits, deux bouteilles de vin rouge, des cigarettes ... Je fournis la dernière bouteille de Whisky en vente à Gao cette année, difficilement trouvée dans l'après-midi.

Les tables sont installées dans la cour, quelques feuilles de palmier ornées de rubans colorés servent de sapin de Noël et quatre bougies fichées dans des goulots de bouteilles assurent la lumière.

Malgré la modestie du décor, le repas diététique et les conversations insipides, je garde un merveilleux souvenir de ce réveillon exotique.

Il y avait la merveilleuse douceur des soirées à cette époque, ni trop chaudes, ni trop froides, si peu humides qu'il n'y a même pas de moustiques.

Il y avait le silence qui emplit chaque interruption des conversations, dense, absolu, se mariant harmonieusement avec l'obscurité environnante.

Il y avait le firmament, les étoiles que l'on voit se multiplier à force de les regarder. Dans cet infini, les quelques ensembles que je connais me rassurent, la constellation d'Orion, la Voie lactée, l'amas des Pléiades.

Il y avait la joie des gens de ce continent, leur don pour la fête, même si elle n'est pas de chez eux, leur capacité à transformer

le moindre repas où l'on mange plus qu'à sa faim, n'importe quel morceau de musique diffusé par un poste nasillard, tout rassemblement de gens pacifiques et tranquilles en instants magiques de liesse et de bonne humeur communicative.

Parfois, il faut si peu de choses pour être heureux que je me demande pourquoi ces instants sont si rares et si chers une fois rentré chez soi ?

J'ai décidé de passer le réveillon du Nouvel An ailleurs. Je préfère éviter le risque d'une déception lors d'un deuxième réveillon à Gao et mon prochain but est la traversée du Ténéré qui semble m'appeler avec de plus en plus d'insistance.

Dès le lendemain je commence à préparer mon départ. Claude me donne l'adresse d'un camping à Niamey, celle du restaurant à Ansongo où il a passé la majorité de sa détention et l'infraction pour laquelle on est arrêté au dernier poste de police avant la frontière : l'absence d'un triangle de signalisation.

Ma dernière soirée au camping Banggu est celle de mon anniversaire. Je déguste le dernier repas préparé par Awa et un clafoutis aux oranges, gâteau d'anniversaire préparé par Claude. J'ai besoin de quelques bières pour noyer ma nostalgie de quitter ce petit monde disparate que j'ai beaucoup aimé.

Le lendemain matin, les adieux sont brefs. A neuf heures, je passe la courte route goudronnée qui marque la sortie de Gao; je me retrouve dans les ornières de sable de la piste d'Ansongo.

La fin de la ville est brusque. En quelques décamètres je me retrouve entre sable et fleuve, seul dans ce Sahel de plus en plus boisé mais toujours aride. Le large fleuve est paisible et ses larges zones marécageuses garnies de roseaux serrés. Il se refuse toujours à verdier ses rives, se contentant d'abreuver quelques arbustes, quelques touffes de broussaille ou d'herbe rase poussant sur un sol vierge de toute autre végétation.

Ma première halte se situe à Ansongo. J'avais enregistré ce lieu sur mon GPS. Il tinte peu avant que je n'arrive sur une place bordée sur trois faces par les traditionnelles maisons basses; la

dernière est occupée par une haute et lugubre bâtisse administrative.

Sur la droite, j'aperçois une enseigne de contreplaqué noir sur laquelle est peint "Restaurant". C'est celui où Claude a passé sa captivité. J'entre dans une petite cour ombragée. Je me présente au "patron" et lui donne le bonjour de mes amis de Gao. Il est enchanté d'avoir de leurs nouvelles. Tout au long du repas il vient évoquer les souvenirs de nos amis communs. Nous avons tout le temps de discuter, je suis le seul client.

Avant de quitter Ansongo, je prends le temps de faire les courses à son petit marché. J'y achète du pain, des oignons et les deux seules tomates que je vois sur les étalages.

L'après-midi, je poursuis ma route dans ce Sahel aride. Les dunes deviennent rares sur les rives du fleuve et, même si le Niger reste longtemps un sillon vert et argent coupant brutalement le paysage, le contraste s'adoucit grâce aux touffes de végétation qui, progressivement, se rapprochent les unes des autres.

Je fais une halte au pied d'une minuscule montagne de roches noires. Elle ressemble à un petit morceau d'Adrar venu contempler la fin du désert. Je la gravis et contemple les ultimes dunes curieusement rassemblées le long du fleuve. Il est trop tôt pour bivouaquer; je reprends la route plus de deux heures.

A cinquante kilomètres de la frontière, je trouve un espace pour camper suffisamment éloigné des villages qui se multiplient au rythme de l'accroissement de la végétation.

Bien que protégé par une petite colline et des touffes de buissons épais, je ne retrouve pas l'angoissante tranquillité du désert. Malgré mon éloignement de la piste principale, dès que le soleil s'approche de l'horizon, une étonnante circulation se développe autour de mon campement. De nombreux groupes de piétons bruyants et joyeux sillonnent la brousse, dans tous les sens, sur d'imperceptibles sentiers se perdant dans les faibles ondulations du terrain. Aucun promeneur ne s'approche suffisamment de moi pour me remarquer. Je passe ma soirée

entre l'observation de ce va-et-vient aléatoire et l'admiration des changeants dégradés de couleurs, du ciel et des nuages, accompagnant la disparition du soleil loin derrière la fine trajectoire du fleuve argenté.

La nuit venue, la circulation cesse, les étoiles apparaissent puis peu après, naissent, une à une, une multitude de lumières sur le sol noir de la savane. En contemplant ces feux de village, j'entends d'imaginaires musiques de soirées africaines.

Le matin du 29 décembre, vers huit heures, je prends la piste menant à la frontière nigérienne.

A une vingtaine de kilomètres de celle-ci, le dernier contrôle de police se déroule très exactement comme me l'avait décrit Claude avant que je ne parte du camping:

Le policier me demande mes papiers et mon triangle de signalisation en cas de panne. Il y a des années que cela n'est plus obligatoire en France, je n'en ai pas. Il me menace d'une amende; nous négocions longuement. Excédé par ce marchandage, je pense à la "tourista"; je lui donne une boîte de pilules pour cette affection; il me laisse repartir.

Peu après je me retrouve à la frontière, les formalités sont rapides, aussi bien du côté malien que nigérien. Un peu avant onze heures, je repars d'Ayorou sur la route de Niamey.

Elle est goudronnée et partagée en son milieu par une ligne jaune discontinue. Il y a si longtemps que je n'avais plus rencontré une telle chaussée. Je n'arrive pas à détacher mon regard de ces régulières lignes de peinture qui s'enfuient régulièrement dans mon rétroviseur. Finis la poussière, les secousses, l'aventure ...

8. De Niamey à Agadez

A midi, je m'arrête pour déjeuner sur un petit terre-plein ombragé par quelques acacias. Son sol plan de graviers compacts surplombe la vallée du fleuve Niger et borde la route sur quelques dizaines de mètres.

Je suis surpris de la résurgence de souvenirs que provoque ce pique-nique en bordure de route. Je me retrouve dans mon enfance, lorsque nous partions en famille, dans la première voiture que nous avons eue; une 4L presque aussi surchargée que les voitures d'ici.

C'était une époque où la circulation sur les routes de Provence était suffisamment clairsemée pour ne pas étouffer le bonheur de s'arrêter quand on en avait envie, profitant du moindre espace de nature accueillante et des signes amicaux que faisaient nombre des rares usagers de ces nationales d'antan.

Je retrouve ici le plaisir désuet de ces haltes estivales, probablement grâce aux signes de bienvenue que me font plusieurs passants.

Plus je voyage, plus je trouve les étrangers formidables...

En début d'après-midi, je m'arrête à Tillabéri pour souscrire une assurance couvrant mon séjour au Niger. Je le fais dans des locaux dénudés ; peu de mobilier, une machine à écrire et beaucoup de papiers.

La secrétaire est jolie et efficace. Je repars trop vite pour Niamey où j'arrive peu après 16 heures.

Je n'ai pas beaucoup de difficultés à trouver le camping que m'a indiqué Claude. Il est de l'autre côté du fleuve, proche de l'unique pont. Le parcours que j'ai noté à Gao est assez précis, ce n'est que sur les derniers mètres que je peine à trouver l'entrée du camping. Les passants sont rares; il est difficile d'en trouver un qui connaisse cette adresse et aucune indication ne

marque la présence d'un lieu d'accueil au-dessus du massif portail de fer rouillé.

Je rencontre finalement un voisin qui appelle pour moi le propriétaire du camping. Celui-ci semble surpris de voir un client. C'est seulement après que je me sois recommandé de Claude qu'il m'accueille et me fait visiter les lieux.

En face de l'entrée il y a sa maison; à côté se situe la maison de sa première femme; à droite un atelier est entouré d'anciennes mécaniques, dont la carcasse d'une étonnante jeep Delahaye. Les constructions de gauche sont les chambres de ses fils, dont il me loue la première. Elle est vaste, bien aménagée, il y a même un radio-cassettes stéréo.

Je passe la fin de la journée avec le propriétaire. Il me montre son atelier, sa maison, son jardin. C'est une vaste propriété située à quelques kilomètres du camping. Elle borde le fleuve et englobe deux constructions. La première est un atelier de mécanique où je découvre deux nouvelles jeeps, la deuxième est l'habitation de sa troisième femme. Les deux autres logent aux alentours du camping.

Mon hôte me présente rapidement cette compagne puis me parle longuement de ses jeeps françaises depuis longtemps démodées mais dont il me vante toujours la qualité de leurs suspensions "révolutionnaires" à barres de torsion transversales

...

De retour à sa maison, il m'invite à dîner en me faisant patienter devant la télévision. Il regarde TV5, chaîne internationale diffusant des émissions de toutes les principales chaînes francophones : françaises bien sur, mais aussi belges, québécoises et suisses. C'est un mélange agréable où je m'amuse à détecter les divergences, parfois étonnantes, entre les informations provenant de ces différents pays.

La conversation de mon hôte est sympathique. Il me raconte son arrivée au Niger, la merveilleuse époque où il organisait des safaris dans la savane, à une centaine de kilomètres au Sud de la ville. Les jeeps et les imposants fusils ornant les murs sont

les derniers souvenirs de cet Eden qu'ils ont détruit. Ils étaient nombreux à développer cette activité. Beaucoup sont repartis, lui a monté une petite entreprise de construction dans la capitale. Il n'y a pratiquement plus d'animaux sauvages dans cette région ...

Nos relations se dégradent lorsqu'il me parle de sa vie aujourd'hui. Je fais pourtant tout pour l'éviter, me gardant de toute réflexion, essayant de ne pas le juger, de ne pas le condamner. Finalement, bien que silencieux, je n'arrive pas à cacher la profonde révolte que me provoquent ses propos.

Il m'explique qu'il a pris trois femmes; "les coutumes d'ici le permettent, il n'y a pas de raison de ne pas en profiter".

Il me dit qu'aucun Noir n'a le droit de pénétrer dans son appartement, ni ses femmes, ni ses enfants; les seules exceptions sont les domestiques, le temps de faire leur travail. Lorsqu'il veut profiter de ses compagnes; il va les rencontrer, à tour de rôle, dans les logements qu'il leur a offerts.

Il m'affirme que la seule bonne façon de vivre avec ces gens-là c'est l'apartheid, chacun chez soi, valable aussi bien pour un pays que pour une famille...

Depuis cette soirée nous ne nous sommes plus beaucoup revus. Une fois il m'a proposé d'utiliser son téléphone pour régler mes problèmes de papiers, après, je lui ai offert l'apéritif pour le remercier, enfin, je lui ai réglé ma note de camping avant de partir.

Le surlendemain de mon arrivée j'ai rencontré un de ses fils. C'est un métis triste et agressif. Je sens son hostilité; je vois sa haine pour "le vieux", son père. Je comprends que celui-ci m'a logé dans la chambre de ce fils.

Ce seront les seuls contacts avec cette non-famille. Je me sens plus proche de ces femmes et de ces fils nigériens que du père français, mais eux ne voient pas que je ne suis pas un toubab comme les autres. Je ne peux leur en vouloir de ne pas savoir me situer alors que, moi-même, je ne sais plus vraiment à quelle place je suis.

Je me sens horriblement mal à l'aise dans cet étrange et malsain camping mais deux raisons m'obligent à prolonger mon séjour à Niamey.

La première est l'oubli de mon permis de conduire à l'agence d'assurance de Tillabéri. Gentiment ils me le feront acheminer jusqu'à leur bureau de la capitale mais cela portera sa récupération après le Jour de l'An.

La soirée de la Saint-Sylvestre est, pour moi, solitaire. Dans le camping, chacun s'est replié dans ses appartements, un air de musique s'échappe de la maison de la seconde femme, probablement émis par le radio-cassettes que le fils est venu récupérer dans la chambre que j'occupe à l'occasion d'une de mes absences. Je pars dîner dans le restaurant du quartier, mais là non plus la fête n'est pas présente et personne ne prête attention à cet étrange étranger mangeant seul dans cette banlieue déshéritée. De retour dans ma chambre, après avoir poursuivi la soirée par la lecture des dernières pages de l'ancien testament, je fêterai le début de l'année 1997 en buvant un verre de whisky, contemplant la fin de la combustion de la spirale anti-moustique au son de la musique, toujours présente, de la maison d'à côté.

La seconde raison du prolongement de mon séjour à Niamey est mon désir de me rendre à l'ambassade de Libye afin de négocier une possibilité de remonter dans ce pays depuis le Ténéré. A Paris, le consulat m'avait affirmé que les seuls postes frontières ouverts étaient ceux situés sur la côte méditerranéenne, côté Tunisie ou côté Egypte. La remontée du Soudan étant aussi interdite, la seule autre solution pour rejoindre le Moyen-Orient est le passage par l'Algérie, pays si beau mais pratiquement en guerre civile, que je préfère éviter.

Pour obtenir l'autorisation d'entrer en Libye par le poste de Gatrun, je me présente à l'ambassade comme écrivain parcourant le Nord de l'Afrique afin de faire mieux connaître la vie des populations de ces pays, notamment celle de Libye au régime politique original et peu connu en France.

Le résultat de cette approche dépasse mes espérances. Je suis reçu par l'Ambassadeur en personne. C'est un Arabe d'une cinquantaine d'années, il m'invite à boire le thé dans un vaste bureau au mobilier sobre et élégant. Après une discussion sur mon voyage puis sur la République Islamique de Libye, il m'offre une imposante collection de livres sur les théories du président Kadhafi, m'assure qu'il n'y aura aucune difficulté à la frontière. Il donne des ordres à son secrétaire puis me dit que je pourrai venir chercher tous les papiers nécessaires dès le lendemain matin.

Cette bonne surprise m'aide à patienter en attendant l'arrivée de mon permis de conduire. Je profite de ce délai pour parcourir cette capitale et effectuer quelques achats.

Niamey est une ville plus "occidentale" que Bamako. Il y a plus d'immeubles récents, plus de routes goudronnées. A la périphérie, de larges avenues se terminent sur des ronds-points verdoyants ornés d'imposants panneaux où, remplaçant les sempiternelles affiches publicitaires, sont inscrites en lettres de couleurs de sentencieuses devises incitant la population au travail, à la solidarité ou vantant d'autres principes moraux plus ou moins patriotiques.

Au centre-ville, de larges rues mènent à des bâtiments officiels ou administratifs entourés de parcs à la végétation bien entretenue. Je trouve la poste près de l'un d'eux et profite de l'ombre d'un acacia pour rédiger mon courrier.

Comme dans toute ville de l'Afrique de l'Ouest, un grand marché permanent occupe une bonne partie des rues des quartiers périphériques. Il est ici plus espacé qu'à Bamako, plus étendu, moins dense, mieux "rangé". La circulation est plus facile, en voiture mais surtout à pied. C'est ce dernier moyen de locomotion que j'utilise le plus. Je gare mon 4x4 à la périphérie des secteurs qui m'intéressent : celui des denrées alimentaires, fruits, légumes, viandes et poissons qui entoure le supermarché de la capitale; celui de l'artisanat local, regorgeant de bijoux d'argent, proche des restaurants, du quartier touristique; ceux

de la quincaillerie, de la mécanique, plus excentrés mais tout aussi fréquentés.

Je profite de mes longues marches pour me réapprovisionner en marchandises diverses. En prévision de mon prochain départ, je refais le plein de produits frais, tomates, oignons, melons ... Pour agrémenter mes repas et mes soirées solitaires, j'achète un peu d'alcool au supermarché.

J'ai aussi besoin d'une bouteille de butane pour mon réchaud. Il y a plusieurs étalages exhibant de nombreuses bonbonnes de toutes dimensions mais, à ma grande surprise, elles sont toutes vides.

La débrouillardise et la gentillesse des marchands africains viennent à bout de toutes les désillusions. Le vendeur de bouteilles vides demande à un passant; celui-ci part à la recherche d'un ami. Une dizaine de minutes plus tard l'ami arrive et me propose de me conduire chez un vendeur de gaz.

Je l'emmène jusqu'à mon Land Rover ; il me guide jusqu'à la sortie de la ville. Je suis surpris de constater que l'on quitte les quartiers commerçants de la ville. Juste avant que je commence à être inquiet, mon passager me dit de me garer le long d'un long mur surmonté de fils de fer barbelés. Je m'arrête à l'ombre d'un palmier, juste avant la barrière occupant l'entrée de l'usine. Mon guide prend ma petite bouteille de gaz vide et part en trotinant vers une immense bâtisse industrielle où il disparaît.

Je mets en route la radio de mon véhicule et patiente en surveillant la porte par où il a pénétré dans l'atelier. Un quart d'heure plus tard, je le vois surgir d'un autre côté, portant toujours ma bouteille sous le bras. Elle sent encore l'acre parfum que l'on incorpore au butane pour son utilisation commerciale, elle est lourde et on entend, quand on la secoue, le floc-floc que produit le mouvement du gaz liquéfié.

Je ramène mon acheteur de gaz à notre point de départ, je le remercie et lui paye ce qu'il me demande. Je n'ai pas de facture, je ne saurai jamais combien a coûté le gaz ni combien a coûté le

service mais le prix de cette recharge est vraiment très raisonnable.

Le 2 janvier, immédiatement après avoir récupéré mon permis de conduire, je quitte Niamey.

Pressé de quitter l'ambiance malsaine du camping, je m'éloigne rapidement de la capitale en direction de Fillingué. La route est agréable et j'arrive dans cette ville avant midi. Les voyageurs de passage y sont rares, je suis donc accueilli par quelques commerçants intéressés par mes pièces de rechange. J'en profite pour vendre mon vieux radiateur quelques dizaines de Francs. Profitant de ce petit bénéfice, je déjeune dans un petit restaurant situé à la sortie de la ville. Le propriétaire est surpris de voir un client et me demande de patienter quelques minutes afin de se procurer des œufs et quelques légumes pour me préparer mon repas.

L'après-midi je tente de trouver une piste qui rejoint par le Nord la route d'Agadez. Elle se perd rapidement dans des champs de mil. Obligé de faire demi-tour, je rejoins la route principale à Dogondoutchi par une piste beaucoup plus marquée. J'arrive dans cette ville une heure avant la tombée de la nuit mais ne m'arrête pas. Une dizaine de kilomètres après la sortie de l'agglomération, je cherche un emplacement tranquille pour passer la nuit. Dans cette région où la végétation devient abondante mais où persistent de fréquents espaces arides, je n'ai pas de difficultés à trouver, à quelques centaines de mètres de la route, une petite clairière soigneusement protégée par des bosquets touffus.

J'ai un réel plaisir à retrouver mes soirées dans la nature. Ici, moins tranquille que dans le désert, je m'abstiens de tout feu et de toute lumière. La clarté des soirées africaines est extraordinaire. Même lorsque il n'y a plus que la lune et les étoiles pour m'éclairer, j'ai assez de lumière pour mes occupations de la soirée : préparer le thé sur mon réchaud à gaz, nettoyer mes ustensiles de cuisine, préparer ma couche entre mon 4x4 et la haie de végétation; enfin, allongé dans mon

duvet, compter les étoiles, me remémorer ma journée, mon voyage, me souvenir de tous les amis que j'ai rencontrés, de ma famille, ... m'interroger sur l'étrange existence que l'on vit, là-bas, en Europe ...

A quelques kilomètres de la frontière du Nigeria, pays à la réputation sanglante, dans une région où les grands animaux ne sont plus rares, je passe une nuit étonnamment sereine. J'ai l'étrange et agréable sensation d'avoir retrouvé la nature, de faire, ici, vraiment partie d'elle, de l'écouter, de la sentir, de la comprendre. Même mon Land Rover fatigué semble être intégré au paysage d'ombres changeantes que fait naître le crépuscule. Ici je n'entends pas de sonnette d'alarme, tout est harmonie dans cette nuit à la température douce et à l'atmosphère limpide. A la fois soumis et protégé par mon environnement, je vois que la discrétion qu'il m'a imposée est largement suffisante pour assurer ma sécurité.

A l'aube, de plus en plus impatient de voir le Ténéré, je reprends mon chemin dès le lever du soleil. Ce matin, la route est belle et tranquille. J'apprécie de plus en plus son ombrage fréquent au fur et à mesure que le soleil s'élève dans le ciel.

De Dogon-Tabki à Birnin-Konni les bas-côtés s'animent à l'approche de chaque construction. Des dizaines de marchands improvisés agitent bidons et jerricans de carburant "discrètement importé" du Nigeria voisin. Je n'ose pas profiter de ce fuel de contrebande et poursuis ma route qui bifurque bientôt vers le Nord.

Rapidement, la végétation luxuriante laisse place aux maigres champs de mil sahéliens. Les habitations redeviennent des cases rondes, ici accompagnées de ventrues amphores de terre rouge retournées, pointe dirigée vers le ciel. Ces greniers de la taille des habitations abritent et protègent les précieuses récoltes.

A la sortie de Tahoua, en milieu d'après-midi, je suis arrêté par un barrage de police. Après les contrôles habituels, un policier me dissuade de poursuivre ma route ce soir : elle est peu sûre,

des attaques de véhicules se sont produites il n'y a pas si longtemps ... Il me conseille de partir avec les autres véhicules, le lendemain matin.

Suivant partiellement leur conseil, je bivouaque à quelques kilomètres d'où ils sont postés, à l'ombre d'un acacia, suffisamment à l'écart de la route. Je passe la fin d'après-midi en compagnie de deux corneilles venant, comme les choucas des montagnes de Savoie, étudier la possibilité de chaparder quelques reliefs de mon futur repas.

Après une nuit paisible, je surveille la route en prenant mon petit déjeuner. Très tôt je vois un camion puis deux voitures prendre la route d'Agadez.

Mon repas terminé, mes bagages rangés, je patiente quelques minutes pour voir si d'autres voitures empruntent cette route. Celle-ci restant déserte sous le soleil qui s'élève rapidement au-dessus de l'horizon, je pars seul, me fiant à l'aspect fatigué de mon Land pour dissuader tout pillard de vouloir se l'approprier. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré d'autres voyageurs sur cette route. Les pillards devaient être occupés dans d'autres régions car ma minutieuse observation ne me fait constater que la lente disparition de la végétation.

Le parcours se termine, après la traversée d'un grand reg monotone, avec l'apparition d'arbres parsemés dans une multitude de constructions de terre. En s'approchant, on distingue un minaret sobre et rustique, hérissé de poutres de bois, qui domine les terrasses des maisons d'Agadez. Je suis arrivé à la porte du Ténéré, plus grand erg de tous les déserts du monde.

Mon premier objectif est de trouver l'agence Point-Afrique dont m'ont parlé les amis de Gao. Pour se renseigner à l'arrivée dans une ville, le plus sûr moyen est de s'arrêter au marché. Toutes les rues des villes d'Afrique y conduisent; je me retrouve rapidement flânant entre les étalages hétérogènes occupant la place et les rues centrales d'Agadez.

Je n'ai même pas besoin de poser des questions, il me suffit de

répondre aux passants qui viennent me souhaiter la bienvenue, de refuser les propositions d'hébergement, d'activités touristiques qui me sont proposées, puis parler de mon souhait de trouver cette agence pour lui transmettre un message de Gao.

Kader, commerçant de bijoux et souvenirs en tous genres me propose de me conduire, puis de me montrer le grand camping de la ville.

Le siège de l'agence se situe dans un bâtiment carré à la périphérie de la ville. Je pénètre dans une grande salle grouillante de monde. Un des angles de la pièce est occupé par un vaste bureau derrière lequel travaille une secrétaire indifférente au brouhaha des occupants.

Lorsque je m'approche, elle se rend compte que je suis le seul Européen de l'assemblée et me demande ce que je désire. Je me présente et lui parle de ses collègues de Gao.

Quelques minutes plus tard, je suis conduit dans un petit bureau voisin de cette grande salle. Je suis à la fois heureux de ne pas avoir à subir des heures d'attente et gêné de ce privilège qui m'est accordé. Ma rencontre avec le gérant Français de cette succursale ne dissipe pas ce léger malaise. L'accueil est sympathique mais l'ambiance inquiétante. Un touriste Italien vient d'être blessé à la fesse par une balle de kalachnikov et tout le monde se pose la question de l'avenir d'une agence de tourisme dans une région toujours agitée. L'arrivée du rallye Paris-Dakar dans quatre jours ne fait qu'accroître la tension régnant dans cette petite communauté.

Je donne des nouvelles de Gao; il me donne quelques renseignements sur Agadez. Son camping est une bonne adresse; il a eu ses heures de gloire, aujourd'hui il est tranquille, très peu fréquenté. Je n'apprends pas grand-chose sur le convoi qui part pour Dirkou, les dates de départ sont irrégulières, il faut faire une demande au poste militaire pour faire le trajet avec eux ...

A la sortie de l'immeuble, Kader m'attend pour me conduire au

camping. J'ai la sensation que ses conseils sont plus dignes de confiance que ceux de mon compatriote que je viens de quitter. Lui aussi est dans le commerce mais ses ambitions sont plus modestes, son comportement plus humain. Son attitude n'est pas désintéressée mais il prend le temps de me rendre service, de discuter, de me présenter des amis ...

Le camping d'Agadez est une vaste propriété entourée de hauts murs de pisé, généreusement ombragée par de nombreux acacias. A l'entrée, une bâtisse sert de bar, de restaurant et d'hôtel avec quelques chambres à louer; au centre un autre bâtiment offre de nombreuses douches et toilettes dont seules quelques-unes sont utilisables.

Il y a de quoi accueillir des centaines de tentes et de véhicules. Je suis le seul client.

Je m'installe dans le quart Sud-Est, partie bien entretenue de ce vaste espace. Il est visible que tout le Nord de l'enclos n'a pas servi depuis longtemps. Les emplacements de camping sont envahis de buissons épars. Ici la végétation n'est pas luxuriante; les longues années d'inactivité n'ont pas effacé la multitude d'emplacements soigneusement alignés. Il est toujours facile d'imaginer la centaine de véhicules arrivant chaque jour dans ce refuge ombragé après l'éprouvante traversée de l'Aïr.

Après l'installation de mon campement, je rejoins Kader et ses amis qui travaillent au camping. Nous parlons de la vie ici, ils regrettent le temps où le parking était plein, ils ne parlent pas de la révolte Touareg qui a mis fin à cette période d'échanges plutôt illégaux mais néanmoins bénéfiques pour tous les commerçants de la région.

En fin d'après-midi, mon ami me conduit chez un notable Touareg qui nous invite sur la terrasse de sa maison. Confortablement installés dans de luxueux fauteuils de velours rouge, nous buvons le thé en regardant la mosaïque des toits ocres d'Agadez dominés par le minaret pyramidal, hérissé de poutres innombrables, de la grande mosquée.

Cet hôte est charmant, il me présente les principaux centres

d'intérêt de sa ville; puis nous emmène contempler le coucher de soleil en bordure d'oasis, là où les derniers palmiers semblent veiller sur les fragiles jardins, les protégeant du vent, du sable et des immensités de roche désolées.

Ces discussions m'apportent quelques informations sur la situation de la région. Une paix a été signée entre le gouvernement du Niger et les principaux responsables de la révolte Touareg des années 90. Ce traité est loin d'avoir résolu tous les problèmes liés à la vie nomade dans cette région empiétant sur plusieurs pays. Aujourd'hui, le mouvement Touareg est divisé en plusieurs factions dont certaines refusent de déposer les armes interdisant tout tourisme classique ou "sportif" dans le Nord de l'Aïr et du Ténéré.

La solution la plus sûre pour poursuivre mon voyage est de m'inscrire pour le prochain convoi pour Dirkou.

J'opte pour cette solution et vais m'inscrire le lendemain matin à la caserne d'Agadez. Je suis reçu dans la première bâtisse du vaste camp situé à la périphérie de la ville. Un adjudant note ma demande, m'affirme qu'aucune date n'est retenue, le dernier est parti il y a trois semaines, les départs ne sont pas réguliers, il peut se passer deux mois entre chaque ... il me dit que je serai prévenu le moment venu.

Me fiant à la parole de ces militaires peu orthodoxes, je m'occupe du deuxième objectif urgent : la réparation d'une fuite d'huile sur la boîte de transfert qui nécessite le démontage de tout l'ensemble de transmission. Kader m'a donné l'adresse d'un garage qui connaît bien les Land Rover. C'est une vaste bâtisse que rien ne distingue des constructions voisines. Un large portail s'ouvre sur une cour qui, au premier abord paraît vide. En entrant, je distingue sur la gauche une fosse bétonnée dans la terre sableuse, en face quelques pièces d'occasion alignées le long d'un mur.

Un mécanicien sort d'un atelier pour venir m'accueillir. Après quelques mots, je constate qu'il connaît parfaitement la mécanique de mon véhicule et ses points faibles. Il a en stock le

joint fragile qu'il faut changer sur la transmission et me dit que je pourrai récupérer mon véhicule le surlendemain matin... Le prix qu'il me propose pour la réparation est très inférieur à celui qui me serait demandé en France; je ne marchand pas.

Le lendemain, contraint à la marche à pied, je flâne aux alentours du camping, sur un marché aux bestiaux où se côtoient chameaux, chèvres et moutons, sur la route d'Arlitt que je regrette de ne pouvoir emprunter suite à tous les mauvais renseignements que j'ai écoutés.

Je passe aussi un peu de temps à discuter avec les employés du camping. Beaucoup de monde s'agite aux alentours des bâtiments car une grande fête folklorique se prépare pour l'arrivée du rallye Paris-Dakar. Dans les participants aux préparatifs, je rencontre le frère de Kader. Il ne m'est pas aussi sympathique, moins ouvert, plus intéressé...

Sous les arbres du camping, le coucher du soleil m'apporte une désagréable information : les moustiques sont présents dans le désert, dès qu'il y a de l'eau, dès qu'il y a de la vie.

Après une nuit tranquille sous ma moustiquaire, je pars tranquillement récupérer mon Land Rover chez le garagiste. A pied, la route est longue. Je la parcours lentement, appréciant la douceur du matin, goûtant l'humidité imperceptible qui rend les touffes d'herbes et les feuilles d'arbres plus vertes, la douce lumière de l'aube qui efface rapidement les dernières taches d'ombre laissées par la nuit.

Lorsque j'arrive au garage, mon Land est toujours au-dessus de la fosse. La réparation vient d'être terminée, le mécanicien me montre ce qu'il a fait puis nous discutons de Land Rover, du Ténéré ...

Subitement, un voisin pénètre dans le garage. Il vient me prévenir : le convoi part cet après-midi, il faut que je me présente à midi au poste militaire.

Je n'ai pas le temps de me demander si je regrette de rater l'arrivée du rallye et la confrontation de deux mondes tellement différents ou si je suis heureux de fuir cette cohue de riches

Européens en mal d'aventure déferlant sur cette oasis. Je règle la réparation puis pars directement au camping. Le frère de Kader m'y attend. Tout en chargeant mon 4x4, je lui demande s'il connaît des vendeurs de carburant. Dès que j'ai fini mon chargement, il me conduit dans les ruelles étroites d'une minuscule banlieue d'Agadez. Tous attendent l'arrivée de la course, je ne peux acheter que deux jerricanes de 20 litres de gasoil à un prix quasiment identique à celui du carburant officiel. Je laisse le frère de Kader avec ses amis peu sympathiques et pars voir si, contrairement à leurs affirmations, il reste du carburant. Je complète le plein de mes deux réservoirs sans aucun souci puis rejoins directement le camp militaire pour m'inscrire dans le convoi. Je suis au rendez-vous à l'heure pile, eux sont un peu en retard.

9. Ténéré

Il y a des fois, en Afrique, ou "un peu de retard" peut signifier de longues heures d'attente. Ici ce n'est pas le cas, après quelques dizaines de minutes le camp commence à s'agiter.

Un pick-up Toyota dont le plateau est équipé d'une mitrailleuse lourde vient se placer face à la sortie. Il est suivi par un antique camion militaire composé par une longue plate-forme ayant été bâchée, haut perchée sur de larges roues équipées de pneus "désert", devancée par une petite cabine et un large et anguleux compartiment moteur. L'arrière est équipé d'une sorte de blindage protégeant une bonne dizaine de militaires partageant le faible espace avec trois fûts de carburant.

Un gradé vient me dire de placer mon véhicule prêt à les suivre. Il voit l'espace disponible dans mon véhicule. Pour ces régions, voyager presque à vide est un gaspillage, il me demande si j'accepte de prendre deux passagers. Je ne peux qu'accepter. En voyant descendre du camion militaire deux troupions, je me retiens de dire que l'arrière n'est pas confortable. Ils ne peuvent qu'être mieux dans mon 4x4 ; d'ailleurs, la joie de me rejoindre se lit sur leurs visages.

Je ne connais rien aux uniformes. Le métier de militaire, dont le principal but est de tuer ses semblables, est beaucoup trop néfaste pour que je m'y intéresse. Je suis pourtant sûr que c'est le plus gradé qui monte à côté de moi. Il cale son fusil d'assaut entre la porte et son siège et pose deux chargeurs dans mon vide-poche. C'est un Noir athlétique, jovial et décontracté. Il ne parle pas beaucoup mais répondra toujours de bonne grâce à mes questions. Il est ici pour plusieurs années et attend patiemment le temps où il pourra retourner dans sa région, au Sud de Niamey. Il se prénomme Hadja.

Nous partons rapidement pour le lieu de rendez-vous à la sortie

de la ville. C'est un grand reg brunâtre dont la seule limite, derrière nous, est formée par les maisons basses d'Agadez. Partout ailleurs l'horizon est libre, se cachant dans les tourbillons de chaleur de ce début d'après-midi.

Une dizaine de camions sont déjà présents. Ce sont tous d'imposants 6x6 d'une couleur verte, brûlée par le soleil. La rondeur de leurs capots et de leurs ailes avant les fait ressembler à d'énormes coléoptères. Ils respirent la puissance, leurs énormes pneus "désert" semblent pouvoir les emmener n'importe où, sur n'importe quel terrain.

Une foule s'agite autour de leurs plateaux arrière équipés de hautes ridelles. Sur la cargaison préalablement chargée, on entasse des ballots, des caisses, des sacs, du bois à brûler. Une fois les camions surchargés, au-dessus de tous les bagages, s'installeront les passagers.

Au fil des heures d'attente, d'autres passagers arrivent, d'autres camions, d'autres passagers, un autre 4x4, c'est un Toyota flambant neuf. Ce 4x4 ultramoderne se démarque de l'ensemble du convoi ; les militaires le placent juste derrière mon véhicule. Mon Land est de la génération des camions, du pick-up militaire. Je me demande ce que ce véhicule luxueux, arborant fièrement une plaque indiquant : « 6 cylindres, 24 soupapes », vient faire dans cette caravane.

J'obtiens la réponse de Hadja : sur les 17 camions qui se joignent au convoi, 10 sont chargés de cigarettes de contrebande partant pour la Libye ; le 4x4 est celui des contrebandiers surveillant leur marchandise.

Dès son arrivée, je vois les militaires s'agiter. L'un d'eux, râblé, le pistolet à la ceinture et un chapeau de cow-boy rivé sur la tête leur explique la formation du convoi. C'est le commandant.

Vers 15 heures 30, les moteurs démarrent, les véhicules s'alignent puis s'élancent sur la piste qui part plein Est sur le grand reg de graviers sombres. Le pick-up armé de la mitrailleuse ouvre la marche ; je suis placé en seconde position,

immédiatement suivi du 4x4 des contrebandiers ; les 17 camions de transport suivent ; le petit camion militaire ferme la marche.

La première partie du voyage se déroule sur un terrain dur qui devient, petit à petit, légèrement montagneux.

Après avoir longé une longue falaise bordant une petite mer de sable clair, nous roulons plus d'une heure sur un plateau rocheux. Peu avant la disparition du soleil, le convoi s'immobilise aux abords d'un hameau de cases de pierre. Le long de la piste, de petits tas de bois attendent la venue des passagers des camions qui en font provision pour la préparation des thés et des repas de la traversée.

Je m'installe un peu à l'écart des différents bivouacs qui se forment aux alentours des véhicules. Je prépare mon petit coin de sable tranquille en regardant se coucher le soleil derrière un maigre buisson d'acacia.

En fin de préparatifs, je suis surpris d'entendre une voix française vitupérant contre des accompagnateurs, leur affirmant que là où elle va, ils ne lui seront d'aucune utilité, bien au contraire !

Levant la tête, j'aperçois une femme blonde d'une quarantaine d'années s'enfuyant pour disparaître derrière les ondulations du terrain. A son retour, elle se rend compte de ma présence, aussi surprise de me voir que je l'ai été de l'entendre.

Après les présentations, Monique m'explique qu'à la suite de problèmes en France, elle a décidé de venir vivre à Agadez où elle résidait depuis 6 mois. Pour rejoindre un ami touareg à Bilma, elle a loué une place dans la cabine d'un des camions qui traverse le Ténéré.

Nous nous rencontrerons à toutes les haltes. Son principal souci du voyage étant l'isolement en cas de besoins naturels, elle me demande de la conduire à l'écart de la foule à ces occasions.

Le lendemain nous poursuivons notre route sur un terrain mixte, une alternance de reg caillouteux, de traversées d'oueds poussiéreux et d'étendues de sable plan de plus en plus larges, de plus en plus nombreuses. Dans la matinée, mon passager me montre une antilope s'enfuyant à quelques mètres du pick-up Toyota. Il me fait signe de la suivre et empoigne son fusil. Je n'aime pas la chasse et ne veux pas risquer d'abîmer mon 4x4 à la poursuite d'une bête à qui je ne veux aucun mal. Très vite, les contrebandiers partent en chasse. Mon passager proteste : c'était à nous d'y aller, nous sommes à la deuxième place du convoi, la mitrailleuse de tête n'a pas le droit ... Tout en laissant parler Hadja, j'espère que la chasse sera infructueuse. Ce n'est pas le cas. Au bout de quelques minutes on entend deux détonations, un peu plus tard le 4x4 revient orné de l'antilope pendue à son pare-chocs.

Ce soir-là, nous campons en bordure d'un petit escarpement surplombant de quelques mètres un erg plat qui s'étend à perte de vue. Le commandant vient me prévenir : "A partir d'ici le sable commence. Il faut dégonfler les pneus, 1 kilo à l'avant, 1,5 à l'arrière." Pourquoi gonfler plus ? Il n'y a plus rien de solide sur près de 500 km.

A l'aube, nous nous élançons sur cet espace bicolore : bleu du ciel et ocre du sable. Les premières heures, on aperçoit les silhouettes de lointaines montagnes; ensuite l'horizon devient une droite, une droite s'étendant sur 360 degrés, étonnante perception de l'infini ...

Le bleu du ciel s'étale en un dégradé régulier. L'ocre du sable varie en d'imperceptibles nuances correspondant, chacune, à une consistance. Certaines étendues sont dures; les pneus des véhicules entament faiblement les régulières ondulations gravées par le vent. D'autres sont fluides; les roues s'enfoncent, les moteurs peinent ; dans l'effort, les camions crachent une épaisse fumée qui forme d'obscènes nappes de brume noire

dans cet univers de pureté.

Sur le coup de midi, des formes solides surgissent de cet espace inconsistant : trois puits de ciment, deux arbustes rabougris, un cadavre de chameau et une étrange sculpture qui tend ses branches de métal plusieurs mètres au-dessus du sol. Nous sommes sur le site de "l'arbre du Ténéré". L'arbre d'origine est dans un musée de Niamey, déraciné par une marche arrière malencontreuse d'un camion libyen.

Seuls les puits sont dignes d'intérêt. Une foule compacte se presse autour de chacun pour faire le plein d'eau. Elle est à une profondeur de plus de 40 mètres. Tout sert à faire descendre les outres et les seaux : cordes, chèches, ceintures ... Pour ma part, j'ai, heureusement, une réserve suffisante pour arriver à Dirkou; l'eau puisée a une odeur fétide.

Au départ, nous bifurquons plein Nord pour traverser un massif de dunes arrondies jusqu'à retrouver un sol plan et de nombreuses traces de passage de camions et 4x4. Nous circulons tout l'après-midi sur ce plan de sable. Le sol est presque toujours mou, m'obligeant à rouler tout le temps en 3ème, moteur à pleine puissance.

Nous stoppons devant de longs cordons de dunes entre lesquelles s'enfoncent deux profondes ornières. Les militaires nomment cet endroit "dune 400" situé à un peu plus de la moitié du trajet.

La journée a été difficile, les camions sont loin. En les attendant, je monte au sommet du premier cordon de dune accompagné de tous les militaires. Je discute avec quelques-uns, nous nous prenons mutuellement en photo ...

Un peu plus loin, je vois un homme de troupe arriver avec un lance-roquettes et ses munitions. Il ouvre l'enveloppe de protection de la roquette, place celle-ci dans le lanceur et se met en position de tir. A-t-il vu des terroristes, des pillards ou

veut-il se débarrasser du camion le plus lent ?

Ce n'est que pour se faire prendre en photo par son collègue. Une fois la séance terminée, il démonte son arme, replie la roquette dans son plastique déchiré et retourne ranger son matériel.

Les derniers camions arrivent peu après et s'alignent pour le bivouac. A la nuit tombante, j'observe les feux qui s'allument un à un. Je constate que ce soir, une certaine agitation règne parmi les passagers, tous scrutent le ciel puis, peu après, quelques-uns montrent un point à l'Ouest, juste au-dessus des dernières lueurs du soleil couchant.

Je regarde et vois un mince croissant de lune naissante apparaître. Le mois de Ramadan vient de commencer.

Le lendemain matin, je suis réveillé par mes passagers. Ils me préviennent que le départ est imminent. Le commandant m'avait informé que le départ serait matinal mais je ne pensais pas que ce serait à quatre heures du matin. Les véhicules entament leur lente progression entre les montagnes de sable dans la nuit noire.

De la traversée de ce champ de dunes, je ne verrai que les feux rouges du pick-up militaire et les profondes ornières dans lesquelles nous progressons. J'ai l'impression de rouler entre deux murs de sable qui montent, descendent, serpentent à plaisir jusqu'à faire perdre toute notion d'orientation. Aux premières lueurs de l'aube nous sommes sortis de ce labyrinthe. Nous stoppons sur une plaine sablonneuse, le mur des dunes dont nous venons de sortir est à peine visible.

En attendant les camions, pour se réchauffer, des troufions font les cent pas. L'un bute dans la seule chose dure de ce sol uniforme. C'est un magnifique moulin préhistorique, pierre plate creusée et polie pour le broyage de graines. Cet objet de collection est prestement chargé dans la voiture de tête.

Du début de matinée jusqu'en fin d'après-midi, le Ténéré

retrouve sa platitude.

Peu après la pause de midi, nous faisons une nouvelle halte. Le commandant scrute l'horizon puis montre un point noir à peine visible. Ne pouvant l'identifier, il se tourne vers moi et me demande : " Vous n'avez pas des jumelles ?". Surpris par cette demande mais en possédant, je les lui prête.

Il observe puis déclare : "Ce n'est qu'un camion ensablé. Vous voulez voir ?" me demande-t-il en me rendant mes lunettes d'approche. Ce n'est en effet qu'une épave ensablée depuis longtemps ...

Le soir venu, nous nous arrêtons à côté d'affleurements rocheux, premiers éléments solides rencontrés depuis trois jours.

A l'aube du cinquième jour, nous partons sur un terrain où le sable domine toujours. Après une cinquantaine de kilomètres, alors que l'on aperçoit à l'horizon une barre rocheuse, un bref arrêt des véhicules de tête me montre une agitation inhabituelle des militaires. Le serveur de la mitrailleuse déverrouille son arme, engage une bande de cartouches puis se place en position de tir, jambes écartées, bien calé derrière son dangereux engin. Mon passager, parti chercher les ordres, revient me dire que l'on approche du puits d'Achegour et qu'il peut y avoir des bandits.

Tout en engageant un chargeur dans son fusil, il me dit qu'il faut que je suive bien l'automitrailleuse. Dès que je démarre, il passe le canon de son arme par la vitre de la portière. Sans aucune inquiétude, j'obéis aux ordres et me place à une cinquantaine de mètres derrière le pick-up.

Au bout de quelques kilomètres Hadja me dit : "Pas si près, pas si près ..."

Domage ! à rouler comme ça, je commençais à m'imaginer dans un film de guerre des années soixante, guettant l'Africa-Korps , suivant Lino Ventura ...

Arrivé au puits, il y a quelques acacias, deux bidons rouillés et de nombreux détritiques, mais pas de terroristes. Après un rapide approvisionnement en eau pour ceux qui en ont besoin, nous partons à l'assaut de la falaise. Le franchissement se fait par une longue montée de sable où mon véhicule peine dans les profondes ornières. A l'approche du sommet, le sol devient plus consistant jusqu'à l'arrivée sur un plateau de graviers bruns où viennent mourir de longs cordons de dunes.

En attendant les camions qui peinent encore beaucoup plus que les 4x4 dans cette difficile montée, je découvre un magnifique poignard toubou à lame triangulaire. Je me garde bien d'en parler aux militaires et, comme eux l'avaient fait pour la meule, range discrètement ce cadeau du désert dans ma voiture.

Les dernières heures de la traversée se déroulent sur une légère côte, dans un sable trop mou pour qu'il soit intéressant de quitter les profondes ornières creusées par les camions. Quand celles-ci deviennent trop profondes, le meilleur compromis est de rouler avec deux roues dans une ornière et les deux autres à l'extérieur. La forte inclinaison est très inconfortable pour les passagers, mais cette position assure une progression régulière.

Au sommet de la dernière dune, la vue de l'oasis est comme une délivrance. Les habitations, l'herbe, les palmiers et même la longue montagne plane surplombant Dirkou me semblent accueillants. Dès l'entrée de l'oasis, nous sommes délivrés du sable, le convoi se disloque, les camions disparaissent, mes passagers militaires me disent adieu ...

A Dirkou, je suis à la moitié de mon parcours. Si la remontée sur la Libye est moins mythique que la traversée du Ténéré, il reste tout de même près de 800 kilomètres de désert avec juste trois postes militaires sur le parcours, deux nigériens et un libyen. Il y a bien Seguedine à 150 kilomètres du départ, mais les risques de se faire détrousser étant toujours présents, je décide de l'éviter afin que le moins de monde possible soit au

courant de mon itinéraire.

Dans le convoi, j'ai déjà discuté de mes projets. Un Toubou m'a conseillé un détour. Je n'ai pas confiance; je ne l'emprunterai pas. Ma méfiance me pousse aussi à dire à tous que je vais passer plusieurs jours à visiter la région de Dirkou.

Cette affirmation n'est pas totalement fausse. Le lendemain, je pars pour Bilma dire au revoir à Monique qui a disparu avec les dix-sept camions.

Les nombreuses traces qui marquent la courte piste qui relie les deux agglomérations montrent qu'elle est assez fréquentée mais je n'y rencontre pas âme qui vive. J'ai tout le loisir d'admirer cette étroite bande de vie qui marque la séparation entre un désert de sable et une bande de roches émergeant au milieu de cet erg immense.

Sous le bleu omniprésent du ciel, les couleurs se mélangent comme sur une toile de peintre impressionniste : les doux ocres des grandes dunes, les taches vertes des touffes de palmiers ou d'acacias, le noir des falaises de grès attaquées par des lames de sable, le rouge et le blanc d'étonnantes zones révélées par les traces entrecroisées des véhicules cherchant le meilleur tracé...

J'arrive à Bilma bien avant midi. J'ai le temps de trouver le bureau de poste et de téléphoner en France pour donner de mes nouvelles. Je pars ensuite à la recherche de ma compatriote.

Je retrouve facilement Monique chez l'ami qu'elle m'avait indiqué avant notre arrivée à Dirkou. Elle est surprise et contente de me revoir. Après le thé, nous partons à la recherche d'un restaurant mais ici, pendant le mois de ramadan, tout est fermé. Nous décidons de sortir de l'oasis pour un pique-nique à l'ombre d'un des bosquets nés au pied des falaises de grès.

Confortablement installés sur le sable, à l'ombre de palmiers, Monique me parle de sa vie à Agadez, de sa rencontre avec son

ami, de l'opposition de la famille à toute idée d'union. Elle me parle des croyances touareg, des sorts jetés, du pouvoir des forgerons, des étranges phénomènes qu'elle a observés ... Elle m'explique comment elle espère renouer cette relation ici, loin d'Agadez.

Après avoir bu le thé, je propose à Monique une promenade vers les collines qui surplombent notre bosquet. Elle préfère profiter de l'ombre des arbres. Je pars seul gravir les pentes de roches calcinées.

Il est aisé de trouver un passage évitant les trop fortes pentes de sable et les énormes plaques de grès qui ont basculé dans la pente. En quelques dizaines de minutes j'ai rejoint le bord du plateau et m'assieds sur d'énormes cailloux pour me gaver de la vision du Ténéré. Après la fine bande de végétation s'étale une zone de terre sombre sillonnée par les traces de circulation, puis ensuite vient le sable, plat ou ondulé, illimité. L'horizon n'existe plus, le sol de l'erg se perd dans une nuée qui unit le doré des dunes au bleu laiteux du ciel surchauffé en un dégradé aux nuances infinies.

Je descends ensuite en courant droit dans une longue pente de sable. Mes pieds nus se freinent en s'enfonçant dans ces grains idéalement réchauffés, décuplant le plaisir de cette descente me rappelant celles réalisées sur de fins pierriers des Préalpes ou sur les névés ramollis par la douceur des après-midi de printemps.

En fin de journée je reconduis Monique à Bilma et l'abandonne à sa quête d'un amour impossible.

Je flâne paisiblement sur la piste du retour. Je m'arrête souvent pour prendre des photos, jouer avec la lumière, les ombres, les formes lascives de ces énormes tas de sable qui marquent la fin du grand erg.

Je suis de retour à Dirkou vers 18 heures et me rends directement au camping où j'ai passé la nuit précédente. Ce

n'est pas réellement un camping; c'est une petite place où un commerçant algérien loge les rares 4x4 de passage à l'ombre d'un acacia.

Surprenant au premier abord, cet emplacement se révèle extrêmement tranquille, même agréable grâce à l'accueil de ce marchand volubile et serviable. Je passe beaucoup de temps à discuter avec Ahmed durant les deux jours que je passe à Dirkou. Il est fier d'avoir son nom dans le Guide Bleu, il est aussi fier d'avoir vendu de l'essence 700 francs CFA à des concurrents du Paris-Dakar. Pour ce dernier point, sa fierté est justifiée ; en quelque sorte, c'est un précurseur de l'économie de marché, fixer les prix en fonction de la seule demande n'est-il pas le principe sacré de notre économie ? Depuis plusieurs années le rallye n'ose plus passer par ici; de toute façon, ils sont maintenant autonomes, la manne publicitaire est réservée aux entreprises occidentales, elle ne profite plus aux marchands arabes perdus au milieu du désert...

Le goût d'Ahmed pour le "business" ne lui a pas fait oublier ses traditions d'hospitalité, les soirs, il m'invite à manger, après le coucher du soleil bien sûr ; c'est le mois de ramadan.

Ma deuxième fin d'après-midi est animée par l'arrivée de deux 4x4 italiens venant de Libye et désirant se rendre à Agadez par la piste de Fashi afin de voir les carcasses de dinosaures. Ils demandent à Ahmed de leur trouver un guide et de l'électricité pour ressouder une galerie qui n'a pas résisté aux pistes sahariennes.

Ces quatre Méditerranéens s'activent, se renseignent, travaillent, pestent contre le manque d'ampérage de la ligne de notre hôte pour alimenter leur poste à souder, préparent leur soirée puis m'invitent à partager leur repas. Au menu : spaghettis "al dente" sauce bolognaise ; un régal ! Deux d'entre eux parlent un peu français; nous discutons de nos voyages, échangeons quelques points GPS.

Peu après la nuit tombée, Ahmed vient nous inviter à partager

son repas. Les voyageurs italiens refusent poliment. Pour ma part, la politesse d'ici m'interdit de rejeter cette offre; de plus, la conversation avec Ahmed est plus facile grâce à sa parfaite maîtrise de la langue française. Deux repas consécutifs ne sont pas de trop dans ces pays on l'on mange si peu, même si, ce soir, les pâtes africaines m'apparaissent beaucoup trop cuites.

Que les conseils des nutritionnistes paraissent ici dérisoires ! Dans ces pays, les problèmes d'alimentation sont inexistantes pour tous ceux qui mangent à leur faim.

Le lendemain matin, je fais le tour du marché pour préparer mon départ et dépenser mes derniers Francs CFA. J'achète les quelques tomates que je trouve, du pain, du café et une brique de vin d'Espagne que je découvre, étonné, dans l'ombre d'une petite boutique. Ce n'est pas un achat indispensable ... mais, lorsque l'on n'est pas musulman, notre esprit a besoin d'un peu de boisson, d'un peu de poison pour tuer l'oppression des haltes solitaires, caché dans l'immensité du désert.

A la suite de ces rapides courses, je reviens chez Ahmed, lui paie le camping, lui offre mon vieux Guide Bleu, charge mon Land Rover et quitte Dirkou.

10. De Dirkou à Gatrun

Mon premier arrêt se situe à la sortie de l'oasis, au poste de douane nigérien, 600 km avant la frontière. Ce ne sont pas les dernières formalités, il m'est recommandé de faire viser mon passeport à Dao Timi et Madama, camps militaires isolés sur la piste de la Libye.

Après cette longue période de vie dans les oasis ou en convois, la redécouverte de la solitude dans un désert immaculé me procure une étrange sensation, un mélange d'inquiétude et de libération, de danger et de liberté.

Les premières heures se déroulent dans un univers grandiose. Je longe tout d'abord le grand erg à quelques centaines de mètres de la ligne des montagnes du Kaouar, regardant disparaître lentement la végétation et les campements occupant l'espace qui sépare ces deux mondes. Après une centaine de kilomètres, les hautes parois rocheuses se déchirent et les traces fraîches de mes amis italiens me conduisent sur les langues de sable qui s'infiltrant entre les roches des montagnes dispersées.

Cette piste n'est peut-être pas la plus facile pour se rendre à Seguedine mais elle est certainement la plus belle. Je circule dans de larges vallées de sable, passe un petit col entre des roches claires, déchiquetées pour finir sur un large erg qui, entre deux pitons triangulaires, surplombe les maisons et la palmeraie de l'oasis.

Sur la gauche, j'aperçois la piste de Dao Timi qui escalade une paroi de calcaire puis disparaît en direction du Nord-Est.

Toujours soucieux de ne pas signaler mon passage, je ne me rends pas à Seguedine et rejoins directement la piste à

quelques kilomètres de la ville. Peu avant d'arriver à cet itinéraire, j'aperçois une signalisation. Toujours friand d'informations, je m'approche de ce panneau métallique ; il y est indiqué "mission Berliet 1960" ; souvenir d'un temps où les voyages dans le désert étaient des aventures, d'un temps où la technologie de l'Occident apprenait à dominer tous les mondes.

Une fois monté sur le plateau, la route se poursuit sur un terrain tourmenté où alternent des tas de rochers, plus ou moins gros, plus ou moins hauts, des cuvettes de sable et des étendues de gravier.

Peu après midi je m'arrête à l'écart de la piste, caché dans ce paysage où la visibilité est limitée. Après le repas, je laisse passer les heures les plus chaudes à l'ombre d'un rocher en guettant la circulation. Elle est inexistante ! Personne ne traverse cette région désolée. La piste est pourtant bien marquée, parfois nivelée dans la roche, marquée dans la terre et régulièrement indiquée par un jalon de pierre, un pneu dressé ou une carcasse de chameau desséchée. Elle me conduit rapidement à Dao Timi, premier poste militaire dont je ne vois que quelques constructions bordées d'arbustes, une antenne de radio et une barrière de fils de fer barbelés.

Dès que je suis arrêté à proximité, un militaire vient me demander mon passeport, l'emmène à l'intérieur du fort puis me le rend un quart d'heure plus tard orné d'un coup de tampon illisible.

Jusqu'à Madama, dernier poste nigérien, je traverse une alternance de régions montagneuses et de grands regs ondulés semblant sans limites. A l'horizon de ceux-ci, les quelques signaux, les rares arbustes semblent être des cavaliers ondulants, se déplaçant, portés par les mirages. Au rythme lent de mon véhicule ils se rapprochent, se figent et redeviennent objets inanimés, toujours rassurants par le signe de présence d'une vie, l'indication d'une bonne direction ou la simple

disparition de fantômes éphémères.

Je passe la nuit entre ces deux postes militaires, dans les replis d'un de ces grands regs. Ne désirant produire aucune lumière, je mange tôt et prépare mon véhicule pour la nuit à la lueur des étoiles.

Demain je passerai la frontière ; c'est ma dernière nuit dans cette région réputée dangereuse. Les Touaregs, les Toubous ont la réputation d'abriter des hordes de pillards détroussant les touristes, volant les véhicules, se jouant des frontières. Le regard perdu dans les constellations, je songe à ceux que j'ai rencontrés. Il y en a que j'ai appréciés, qui ont toujours répondu à la confiance que je leur ai accordée; d'autres dont je me suis méfié. Comme tous peuples, toutes ethnies, leur principale caractéristique est la diversité.

Il est incontestable que l'histoire de ces peuples est marquée par la sauvagerie des razzias, des pillages à l'encontre des étrangers côtoyant ou traversant le désert. Quelques-uns ont gardé ces détestables coutumes et s'attaquent aujourd'hui aux touristes fortunés en mal d'aventure. Malgré ces violences, je n'arrive pas à les condamner, à les considérer comme des malfaiteurs.

Ces pillards qui laissent à leurs victimes un véhicule, du carburant et de l'eau me font irrémédiablement penser à la plainte de Mandrin, bandit des grands chemins du Dauphiné qui s'est construit une légende d'homme droit et généreux malgré ses nombreux méfaits. Même si le vol est presque toujours une injustice, si les victimes ne sont pas toujours des riches qui ne pâtissent pas de ce qu'on leur prend, un voleur qui respecte la vie me semble moins dangereux, plus humain qu'un militaire capable de donner la mort uniquement pour exécuter un ordre, pour obéir, sans réfléchir, à un supérieur.

Si j'ai appris quelque chose au cours de ce voyage, c'est que l'on peut aimer même les gens que l'on craint.

Ceci ne fait pas de ce périple un voyage initiatique. Voyage initiatique, c'est du bavardage de journaliste en mal d'inspiration. On peut apprendre tout autant en discutant avec un voisin, un voyageur, un Gitan de passage, à deux pas de chez vous ...

Evidement, ici c'est plus facile, on n'est pas chez soi. Ici tout est beaucoup plus grand, beaucoup plus fort.

Excepté les militaires de Dao Timi et Madama, je n'ai rencontré personne depuis mon départ de Dirkou. Ce n'est qu'à l'approche de la frontière libyenne, en fin de matinée que j'aperçois une autre voiture qui roule dans la même direction que moi, à un peu moins d'un kilomètre à l'Est de ma route. En l'observant avec mes jumelles, je vois un vieux Land 109 remontant tranquillement vers le Nord. Je le dépasse discrètement en longeant les collines qui bordent l'Ouest de mon chemin.

En milieu de matinée je me trouve dans le secteur où le Toubou rencontré dans le convoi m'avait conseillé un chemin contournant les collines à l'Est de la piste la plus directe. Je prends l'option opposée; une piste dont les traces fraîches gravissent les pentes abruptes des montagnes surplombant le côté gauche de la vallée que je suis. Mon Land Rover gravit lentement les éboulis irréguliers qui mènent à un petit col. Le chemin est lent et difficile; au sommet les traces se divisent. Les plus nombreuses partent vers l'Est. Mon GPS indique le poste de Tumu beaucoup plus au Nord.

Me souvenant de la disparition des camions de cigarettes, je suppose que ces traces sont celles de contrebandiers utilisant des itinéraires très spécifiques. Je cherche une voie plus classique et rapidement découvre quelques traces plus anciennes s'enfonçant dans une vallée de sable suivant un cap conforme à ma destination.

Cette option est la bonne. Après quelques kilomètres, la vallée s'élargit et j'aperçois une petite construction dans la direction

et à la distance qu'indique mon GPS pour le poste libyen de Tumu. En m'approchant, je vois une station service entourée de fils de fer barbelés. A mon arrivée un militaire surgit. Il me demande mon passeport et ma carte verte. Il les consulte et me fait signe de poursuivre mon chemin.

Je suis arrivé en Libye.

Le désert est le même. Le ciel, le soleil, les vents sont les mêmes. Tumu n'est même pas un poste frontière, pourtant, ici je me sens plus en sécurité. Il n'y a jamais eu de pillage de touriste sur le territoire libyen.

La piste continue à se frayer son chemin vers le Nord entre des montagnes de plus en plus espacées. Elle suit tout d'abord une large vallée où, à l'horizon, de hauts pitons rocheux flottent et se mirent dans de vastes mirages couleur ciel. A midi, elle m'a conduit sur un vaste plateau minéral. De courtes arêtes de roches brunes surplombent d'immenses étendues de graviers crème. Je stoppe au pied d'une de ces arêtes pour une longue pause afin de profiter pleinement de la tranquillité retrouvée et de la douceur idéale de la température.

Après mon repas, je gravis les rochers qui surplombent mon bivouac. Du haut, je contemple cet immense plateau qui se perd à tous les horizons, sans la moindre végétation, sans une seule trace de vie.

Avant de repartir je prends le temps de vérifier les niveaux de mon véhicule; pas de souci pour l'eau et l'huile, en ce qui concerne le carburant il me reste une marge de quelques litres pour parcourir les 200 kilomètres qui me séparent de Tajarhi.

Mon trajet de l'après-midi me fait traverser des paysages changeants. Le grand plateau laisse la place à une plaine sableuse. Elle me conduit à une immense cassure que je gravis par une passe escarpée. Je me retrouve ensuite dans une vallée de sable doré bordée de falaise carmin. Petit à petit, cette vallée

se resserre et je me retrouve dans un cirque entouré de parois d'une centaine de mètres de hauteur. Les traces m'amènent à un étroit sentier s'élevant à flanc de rochers.

En haut de ce passage, je stoppe pour faire quelques photos de ce paysage grandiose. Observant tout d'abord la suite de la piste, j'aperçois deux tentes à quelques centaines de mètres. Ce ne sont pas des nomades, ici il n'y a pas plus d'animaux que de végétation. Avec des tentes kaki ce ne peut être que des militaires. Je range prudemment mon matériel photo et reprends tranquillement la piste. A mon approche deux hommes en uniforme, armés de pistolets mitrailleurs me font signe de m'arrêter; je leur montre mon passeport et ma carte verte; ils me font signe de poursuivre ma route.

Après ce contrôle la piste continue, toujours bien tracée, jusqu'à une longue descente de faible déclivité où le reg se creuse de nombreuses cuvettes de sable dur séparées par des vagues de roches entrecroisées. Sur ce terrain les traces se dispersent à la recherche de l'itinéraire le plus confortable.

Je m'installe pour la nuit dans une des cuvettes de sable, à l'écart des traces. La tranquillité retrouvée, je suis content de pouvoir, de nouveau, savourer une nuit à la belle étoile. La soirée est fraîche; je me couche tôt. Emmitouflé dans mon duvet, je ne tarde pas à m'endormir sur le sable encore tiède en regardant passer un satellite. Je suis réveillé par le froid. Au milieu de la nuit tout est glacial, le sol, le vent et toutes les couvertures, les bâches que j'empile sur mon duvet ne suffisent pas à me réchauffer. En fin de compte, je suis obligé de réintégrer l'intérieur de mon 4x4, de dormir sans un plafond d'étoiles, dans l'air emprisonné de l'enceinte de mon véhicule que je tempère lentement.

Le lendemain matin je retrouve de nombreuses traces poursuivant leur chemin direction Est-Nord-Est.

Plus j'avance, plus ce cap s'éloigne de la direction que m'indique mon GPS. En bas de la descente, je vois toujours la

majorité des traces se poursuivre dans la même direction sur un vaste erg plat.

Les satellites m'indiquent Tajarri à 30 kilomètres au Nord, ma jauge de carburant se rapproche dangereusement de la réserve. J'hésite quelques instants puis décide de couper au plus court, confiant dans mon véhicule pour surmonter les obstacles pouvant se rencontrer sur ces quelques dizaines de kilomètres restants.

Peu après, j'aperçois un long cordon de dunes à l'horizon. Plus j'approche, plus ces dunes m'apparaissent hautes. Elles sont magnifiques; je ne prends pas le temps de les admirer, je cherche un passage. Je le trouve légèrement à l'Est de mon cap. Une paire de traces m'aide à me faufiler entre les hautes crêtes de sable.

Passé cet obstacle, je retrouve un terrain vallonné, mi-sable, mi-roches sombres. Par souci d'économie, je roule lentement, suivant la ligne droite virtuelle que m'indique mon GPS. Les kilomètres s'égrènent, à chaque crête j'espère apercevoir une construction, un arbre, quelques touffes d'herbe indiquant la proximité d'un îlot de vie. De plus en plus inquiet, de plus en plus lentement, je poursuis mon chemin jusqu'à la sonnerie de mon GPS m'indiquant l'arrivée au point enregistré.

Là où cet appareil voit une oasis, moi je ne vois qu'une terre morte s'étendant à perte de vue. Dans chaque passage de terrain meuble, des traces sont visibles. Par leur ancienneté et la diversité infinie de leurs orientations elles perdent tout aspect rassurant.

Il n'y a aucun doute, je suis perdu ...

En bas de mon tableau de bord, le voyant indiquant que je n'ai plus que quelques litres de carburant brille et allume dans mon cerveau des dizaines de feux de détresse.

Mon premier souci est de les éteindre, de retrouver mon calme,

prendre le temps de réfléchir. Je coupe mon moteur. Immédiatement le silence me submerge; on dirait qu'il s'allie à l'immensité, à la solitude du désert pour m'engloutir... Il me faut plusieurs longues minutes pour "faire surface". Je sors mes cartes, vérifie ma position. Il n'y a aucun doute; ces cartes son fausses.

Je sors la "953 Michelin"; la précision est nulle mais les tracés des routes donnent des indications en général fiables. Très au Nord, l'une d'elles traverse le désert d'Est en Ouest, à ma gauche, une autre descend plein Sud en longeant l'Id han Murzuq de Tajarhi à Sebha. Rien ne correspond vraiment aux paysages que j'ai traversés mais une seule direction s'impose : le cap Nord-Nord-Ouest, là où mon GPS indique l'oasis de Gatrun, là où se trouve la plus grande concentration de points de vie.

Je reprends lentement mon chemin. Au bout d'une demi-douzaine de kilomètres je distingue les traces fraîches de trois véhicules qui s'orientent dans la direction que je me suis fixée. Je les suis.

Après vingt autres lents kilomètres, j'aperçois un point noir se détachant sur l'horizon de sable. En m'approchant, j'en distingue d'autres qui s'alignent de part et d'autre du premier. Ce sont de vieux bidons de fer qui balisent une large piste visiblement beaucoup fréquentée.

A cette vue, je retrouve la joie qui me submerge à chaque victoire. Joie d'autant plus intense que cette victoire n'est acquise au détriment d'aucune autre personne ; c'est une victoire sur mes angoisses, sur mon désordre, ma timidité, mes peurs. Pas une victoire sur le désert, il est beaucoup trop grand, beaucoup trop fort pour moi. Pour traverser seul le Sahara comme je viens de le faire, il ne faut surtout pas vouloir l'affronter, vouloir le dominer ; il est préférable d'essayer de le comprendre, de réussir à l'aimer ...

Je fais encore une soixantaine de kilomètres avant d'apercevoir

quelques arbustes bordant un carrefour d'où part une belle route goudronnée. Je tombe en panne sèche à dix mètres de cette intersection. La présence de goudron m'ôte toute angoisse. Le début de l'asphalte c'est la fin du désert, l'assurance d'une circulation régulière, canalisée.

Le temps de sortir mes jerricanes pour voir s'il ne reste pas quelques gouttes de gasoil, j'aperçois un vieux Land 109 qui s'approche du carrefour. Je lui fais signe en agitant l'un des bidons. C'est un conducteur libyen, il ne parle qu'arabe mais je n'ai aucune difficulté à lui faire comprendre que je suis en panne sèche. Il emporte l'un de mes jerricanes et me le ramène, une demie heure plus tard, plein de carburant. Je transvase le contenu dans mon réservoir et lui offre le contenant. Il me remercie et me laisse à mon travail de réamorçage de la pompe d'injection.

J'apprendrai plus tard que ce libyen a la réputation d'un homme âpre en affaires, roublard, profiteur... Il semble qu'ici, même ces gens-là ont le respect des voyageurs en difficulté...

11. *Promenade en Libye*

Moins d'une heure plus tard, j'entre dans l'oasis de Gatrun par une belle route goudronnée bordée d'arbres puis, plus loin, de maisons basses dont beaucoup semblent toujours en construction, surmontées de fer à béton, en attente de niveaux supérieurs.

Au premier homme en uniforme que je rencontre, je montre mon passeport et ma carte verte. Il les regarde d'un air dubitatif puis me conduit à un bâtiment administratif qui ressemble à un commissariat. Une sentinelle regarde mes papiers puis va chercher un autre policier. Après quelques mots d'arabe que je ne comprends pas, il me rend mes papiers et me fait des signes comme s'il voulait que je fasse demi-tour. Constatant que je ne comprends pas, il me fait signe d'attendre et entre dans le bâtiment.

Plus personne ne s'occupant de moi, je retourne à mon véhicule. Après une demi-heure d'attente, je m'installe à l'arrière pour déjeuner. A la mine réprobatrice de la sentinelle, je me souviens que nous sommes en plein mois de ramadan. Je ne m'en soucie pas; ils ne me laissent pas d'alternative plus discrète et de toute façon je suis en voyage; même si j'étais musulman j'aurais le droit de ne pas respecter le jeûne ...

Quelques heures plus tard je vois arriver un civil qui sort du poste de police. Il porte un chèche et parle un français hésitant. Il se présente comme agent touristique. Il m'explique que je n'avais pas le droit de pénétrer en Libye par cette frontière. Pour poursuivre mon voyage, il faut que je téléphone à l'ambassade de France afin qu'elle intervienne auprès des autorités libyennes qui me donneront une autorisation

exceptionnelle. Lorsque je lui dis que je n'ai pas d'argent libyen, il me répond qu'il n'y a pas de banque dans l'oasis mais qu'il peut me changer de l'argent liquide à un taux douze fois inférieur au cour officiel. Mes amis italiens m'avaient parlé d'une différence de un à quinze. Dans ma situation je ne marchande pas ; j'accepte cette offre avec soulagement. Pour faire cette transaction, il me demande de le conduire à sa maison qui se trouve au Nord de la ville.

C'est une vaste demeure entourée d'un terrain ombragé par de hauts acacias et quelques palmiers. Tout en préparant le change, il m'offre le thé et me parle de Gatrun. C'est une oasis isolée mais où passent souvent des touristes; peu de Français mais beaucoup d'Allemand et d'Italiens. Il y a un mois, deux d'entre eux ont eu le même problème que moi et sont restés bloqués deux jours en attendant l'autorisation.

Notre échange de monnaie terminé, il me conduit à la poste qui se trouve à quelques décamètres du commissariat. C'est une construction basse où s'ouvre un petit portail métallique surmonté d'une inscription en arabe. Cette entrée débouche dans une petite cour où trois personnes patientent autour d'un minuscule guichet creusé dans le mur d'en face.

Dès que j'ai dit bonjour, le dernier de la file d'attente engage la conversation. Il me demande qui je suis, d'où je viens. Lui s'appelle Samad, il est algérien et travaille comme médecin au dispensaire de l'oasis. Il m'explique comment avoir accès au seul téléphone civil de l'oasis :

Si l'on ne parle pas arabe, il faut écrire le numéro sur un morceau de papier, le tendre à l'intérieur du guichet et attendre. Au bout d'un temps variable, une main porteuse d'un combiné surgit de l'orifice; il suffit de s'en saisir et d'entamer la conversation.

Mes tentatives pour communiquer avec l'ambassade de France à Tripoli sont infructueuses. Il faut que je rappelle le lendemain. Par précaution, je téléphone à ma famille en France pour leur annoncer mon arrivée en Libye, leur expliquer ma situation et

demander qu'ils interviennent depuis la métropole pour faire accélérer les choses.

Une fois ces précautions prises, je demande à Samad s'il connaît le camping dont m'a parlé l'agent touristique libyen. Samad me dissuade de rechercher ce lieu et m'invite à venir m'installer près du dispensaire où les emplacements tranquilles ne manquent pas.

Confiant, j'accepte cette offre et me laisse conduire à l'hôpital de l'oasis.

Ils sont quatre médecins à m'accueillir, deux Algériens, un Egyptien, un Soudanais, tous également sympathiques, m'offrant une hospitalité sans faille.

Après m'avoir montré un endroit tranquille où je peux installer mon véhicule, ils me font visiter leur dispensaire. Il est assez grand, impeccablement propre et très peu équipé. Les immuables lits métalliques des quelques chambres, une servante où sont soigneusement rangés les instruments de soins et de chirurgie, une petite armoire à pharmacie sont le seul mobilier que j'aperçois. Mes nouveaux amis me disent que cet équipement est, la plupart du temps, suffisant. Il y a peu de maladies dans l'oasis, peu d'accidents aussi.

Les quatre médecins logent dans un petit appartement à l'arrière de l'hôpital. Devant celui-ci, un minuscule jardin les sépare du désert.

Je me suis installé auprès d'un bosquet d'acacias, de l'autre côté d'une large étendue de sable, juste en face de ce jardin. A l'Est s'éparpillent les basses maisons blanches de Gatrun, au Sud l'enclos d'un chameau solitaire masque la vue d'une palmeraie lointaine, à l'Ouest il n'y a rien ; c'est l'erg Mursuk, ici mer de sable clair, sans îles, sans vagues, plat à perte de vue.

Après le coucher du soleil, Samad vient m'inviter à partager leur repas. Ils rompent le jeûne dans leur salle de séjour. Elle est meublée d'un petit canapé, d'une table basse, de deux

chaises et d'un téléviseur. Tout en discutant, ils apportent du lait, des dattes puis le thé.

Je discute beaucoup avec les médecins algériens, ils parlent un français impeccable ; les deux autres viennent de pays plus anglophones. Je parle un peu de mon voyage, eux me parlent de leur exil.

Tout deux sont originaires de la région de Constantinople. Ils n'ont pas pu résister longtemps au soulèvement islamiste ; en quelques mois la violence a submergé leur région. Médecins, ils se sont retrouvés sollicités par les deux camps, la nuit par les rebelles pour soigner leurs blessés, le jour par la police pour dénoncer les malades qu'ils avaient soignés la nuit. Menacés par les deux partis, ils se sont retrouvés comme étrangers dans leur pays : les islamistes ne représentaient plus leur religion, l'armée et la police ne représentaient plus leur patrie. La fuite restait la seule solution.

Ils sont, aujourd'hui, exilés au pays de Kadhafi, dans cette oasis perdue, loin de tout, semblant bien payés lorsqu'on arrive des pays du Sahel, avec un revenu de misère si on le compare à celui de leurs homologues européens. Samad veut venir travailler en France ou en Suisse. Il parviendra à son but quelques années plus tard.

A mon grand regret, je perdrai sa trace peu après son arrivée en Normandie.

Durant tout mon séjour à Gatrún, mes amis m'inviteront à rompre le jeûne à tous les couchers du soleil puis, les soirs, à se joindre à eux pour le repas, chez eux et chez des amis algériens, égyptiens ou soudanais.

C'est grâce à eux que je réussirai à obtenir l'autorisation de poursuivre mon voyage, après dix jours d'attente.

Le deuxième jour, je retourne à la poste pour téléphoner à l'Ambassade de France. Cette fois, j'arrive à obtenir une secrétaire. Je lui expose ma situation, elle me dit de rappeler le lendemain après-midi et de demander le consul. Le lendemain

je peux enfin lui parler. Je lui expose mon problème ; il me sermonne et m'explique que, pour lui, la difficulté n'est pas de vivre dans le désert mais de passer les frontières, j'aurais dû me renseigner, que la Libye est un pays difficile, où tout est hostile

...

En fin de discours, il me dit qu'il a été contacté depuis la métropole à mon sujet et qu'il effectuera une démarche auprès des autorités libyennes dès réception d'un fax de mon passeport.

Envoyer un FAX !

Depuis une oasis où même un simple téléphone est difficilement accessible !

Impossible de faire cela coïncé dans ce village perdu au milieu des sables, à plus de 170 km de la première ville, sans carburant et sans autorisation de circuler.

Aucun argument ne fléchira la décision de ce haut fonctionnaire : il ne peut rien faire sans fax de mon passeport !

Lorsque je raconte cette conversation à mes amis, ils se retrouvent hésitant entre hilarité et compassion. Ils choisiront finalement l'entraide. Samad se chargera de trouver une photocopieuse dans l'oasis afin de réaliser une copie des premières pages de mon passeport qu'ils pourront ensuite faxer à l'occasion de leur ravitaillement bimensuel en médicaments qui doit avoir lieu le surlendemain.

Je n'ai plus qu'à attendre patiemment le résultat de ces démarches. Les deux premiers jours sont les plus pénibles, le temps est gris, froid et pluvieux. Les habitants sont, eux, plutôt heureux, il y avait deux ans qu'il n'avait pas plu.

Ensuite, le temps redevient conforme à la région en cette saison : disparition de tout nuage, de toute humidité, température fraîche la nuit et agréable la journée.

Je passe le temps en visitant l'oasis, ses environs, ses jardins. Je rencontre quelques groupes de touristes explorant la Libye, soit en moto, soit en 4x4. Un seul est francophone, c'est un groupe de médecins corses sillonnant le désert dans toutes les directions, fuyant routes et pistes, ne fréquentant les villes que pour se ravitailler en eau, en carburant et en nourriture.

Après leur départ, le guide libyen viendra me demander : « Où sont partis vos amis français ? Aucun poste de police ne les a vus passer. Ne sont-ils pas partis pour le Tchad ? C'est un itinéraire interdit et dangereux. »

Je lui ai dit la vérité. Les médecins ont peu de vacances, ils doivent donc remonter au Nord pour rejoindre au plus vite la frontière tunisienne. Ils ont dû couper droit par le désert, pour visiter...

Je ne lui révèle pas que deux groupes d'Allemands m'ont dit qu'ils partaient pour le Tchad.

Ils ne me l'avaient pas demandé...

C'est au neuvième jour qu'arrive l'autorisation de poursuivre ma route. Par chance, la station de carburant vient d'être ravitaillée en gasoil il y a deux jours ; plus rien ne s'oppose à mon départ. Le lendemain matin, je me présente à la douane pour les dernières formalités. Elles sont minutieuses mais rapides : fouille du véhicule, contrôle des papiers et vérification de tous les moyens de paiement à ma disposition. Les douaniers passent tout en revue ; chèques, carte bancaire, travellers, argent liquide ... Tout est noté minutieusement mais sans zèle excessif. Ils ne me demandent même pas d'où proviennent les Dinars libyens que je possède dans cette oasis sans l'ombre d'une banque.

Les formalités accomplies, je retourne dire au revoir à mes amis médecins. Ils me souhaitent bon voyage, je leur souhaite bonne chance. Nous échangeons nos adresses, ils m'offrent un numéro spécial de la revue "Littérature" sur Descartes et le recueil de

poèmes "Méditations" de Victor Hugo. En souvenir, je leur laisse "Pensées" de Jacques Prévert.

Nous nous remercions mutuellement puis, quelques minutes plus tard, je me retrouve seul, avec le bruit de mon moteur diesel, sur une route rectiligne filant plein Nord. Elle longe une ligne électrique haute tension qui traverse une immense plaine sableuse, monotone. Au hasard de forages autour desquels tournent de longues rampes d'arrosage, d'immenses ronds d'herbe verte rompent cette monotonie.

Les descriptions de touristes que j'ai croisés m'ont conduit sur la route du Waw el Namus, île volcanique isolée dans une grande mer de sable.

Après avoir traversé Zuwaylah, plus grande ville du Sud libyen, la route goudronnée me mène à Timsah d'où part la piste pour le volcan. Malgré mon ignorance de la langue arabe qui m'ôte toute possibilité de demander mon chemin, je trouve aisément le départ de la piste grâce aux points GPS que m'a laissés le médecin corse.

Elle commence par de larges traces marquées dans une terre beige en bordure d'une petite palmeraie. Au bout de quelques kilomètres, elle devient sillons rectilignes partageant une plaine infinie de sable étal.

Je me laisse guider par ces sillons blanchâtres. En cette fin d'après-midi, le sol est chaud. Le sable brassé par les pneus désert est fluide et les ornières profondes. Après quelques centaines de mètres, mon véhicule s'enfonce dans ce sol meuble. Je suis ensablé. Cela ne m'était plus arrivé depuis la Mauritanie. C'est avec peine que je sors pelle et plaques de désensablement. Après une heure de travail je repars péniblement.

La progression est difficile. Dans ces traces entrecroisées les roues s'enfoncent dans le sol. La piste se défend, s'oppose à toute progression rapide. J'essaie de sortir des traces et

m'ensable à nouveau.

J'en ai marre, je suis fatigué, je n'ai plus confiance. Je me rends compte que j'ai oublié de dégonfler les pneus. Je le fais, ressors les plaques, la pelle... Je réussis à m'éloigner de quelques dizaines de mètres de la piste et m'arrête là.

Me souvenant des conseils de mon ami mauritanien, je me prépare le thé. Après l'avoir bu, je décide de passer la nuit sur place. Je me couche tôt et me lève aux premières lueurs de l'aube. Je n'ai plus envie de voir le Wave Al Namus. La beauté décrite de ces paysages ne m'attire plus. Je fais demi-tour.

Dans la fraîcheur du matin, sur le sable durci par l'humidité de la nuit, je roule comme sur une piste damée. La demi-journée de "galère" de la veille se transforme, ce matin, en une heure de trajet agréable. Etonné par cette facilité, j'ai presque l'envie de repartir vers le volcan. Je ne change pourtant pas d'option. Je n'ai jamais su revenir sur mes décisions.

Le goudron rejoint, les pneus regonflés, je me dirige vers le départ de la piste des lacs des Daoudas. C'est un site qui m'a été décrit comme paradisiaque par les voyageurs italiens. Ils m'ont donné tous les points GPS. Il n'y a pas de souci...

Dans le Sud, les routes libyennes sont droites, plates et monotones. Seuls les immenses cercles d'herbe verte rompent la monotonie des plaines blondes. J'arrive rapidement à la route Shebba Ghat qui suit une longue ligne d'oasis traversant la Libye d'Est en Ouest, de la grande mer de sable jusqu'à la frontière algérienne. Grâce aux indications des Italiens rencontrés à Dirkou, en milieu d'après-midi, je repère facilement le départ de la piste des lacs.

Après un court chemin tracé le long de basses collines de pierre, j'arrive au grand pylône électrique posé sur le sable qui marque le départ de la piste à travers les dunes. Ici, l'orientation n'est pas un problème. Les traces sont nombreuses et récentes. Il n'y a aucune possibilité de se tromper de chemin.

La difficulté vient de la hauteur des cordons de dunes à franchir. Le sable brassé porte peu et la pente est impressionnante. Au premier passage, je tente timidement de le franchir en vitesses courtes. Rien à faire ! Il faut beaucoup plus d'élan. La bonne solution est en seconde longue, à plein régime. A près de 40 km/h, pneus dégonflés, on peut vraiment passer partout. Seul problème : en haut, le temps pour ralentir est très court et la descente aussi abrupte que la montée. Le premier passage est angoissant. Après, sur ce sol fluide, l'exercice devient plutôt plaisant.

J'arrive rapidement sur un large plateau de sable où je peux m'arrêter, repérer la suite de la piste, profiter de ce paysage grandiose et faire quelques photos.

Les traces ne suivent pas exactement les points GPS en ma possession, elles passent à quelques dizaines de mètres. Par endroits, on aperçoit quelques sillons partiellement comblés, qui montrent qu'il y a peu, le tracé de la piste correspondait bien à ces repères.

Aujourd'hui, après la partie plane, elle traverse une vallée de sable, profonde d'une trentaine de mètres et aux flancs aussi pentus que les dunes escaladées. Cette nouvelle difficulté me fait peur. Ici, si je rate la première tentative, je ne pourrai jamais ressortir seul de ce trou. Il n'y a aucun autre passage possible. Je décide de passer la nuit là et, demain matin, de faire demi-tour. Je n'ai vraiment plus aucune confiance ni en moi ni en mon véhicule.

Après avoir placé mon Land à l'écart des traces, je passe ma soirée à parcourir les dunes et à regarder le soleil se perdre à l'horizon de cet océan de sable tourmenté.

Le lendemain matin, pendant mes tranquilles préparatifs de départ, je vois passer deux 4x4 libyens. Cette circulation éloigne les idées de danger, mais comme pour le Namus, je ne change pas d'idée et remonte à l'assaut des dunes pour

rejoindre la route.

Je ne quitterai plus le goudron jusqu'à mon retour en France, excepté pour quelques kilomètres, à la recherche d'un bivouac tranquille ou de quelques photos de sites magnifiques.

Je passe Shebba sans m'arrêter puis remonte vers le Nord en traversant les immenses plateaux rocheux qui occupent le centre de la Libye. La route est de bonne qualité mais longue et monotone. Lors de mes haltes, je m'éloigne du goudron de quelques centaines de mètres pour le déjeuner et de quelques kilomètres pour la nuit. La Libye est un immense coin tranquille.

En traversant les rares villes, je vais au marché. Je n'ai pas besoin de savoir l'arabe, il suffit que je montre les tomates, les oignons, les oranges... Les prix sont ridicules.

Ayant renoncé au détour par le Tchad à cause du déficit budgétaire causé par la panne de radiateur et, aussi, à cause des informations concernant la présence de mines antipersonnel à la frontière, j'ai tout mon temps.

Je fais de courtes étapes mais, malgré cela, je suis à Ghadamès en moins de trois jours. Les routes sont faciles, longues et monotones, exceptée la dernière partie où un erg doré rompt la dureté des sombres espaces rocheux. Cette ville est à la frontière de trois pays mais elles sont toutes fermées. A quelques kilomètres il y a Deb-Deb en Algérie. J'y suis passé il y a quatre ans. C'est comme si c'était un autre monde. Même le paysage y est différent. A la pointe Sud de la Tunisie, il n'y a rien de connu par aucun touriste.

Ghadamès est une grande ville. Les constructions sont importantes et bien finies, les rues larges et peu encombrées. Quelques squares ornent les carrefours importants d'une verdure accueillante.

Je n'ai aucune difficulté pour trouver un hôtel. Il y a de la place,

les seuls autres clients sont des motards allemands se reposant avant leur prochaine aventure. Piètre aventure, une simple traversée d'un morceau de désert, facile avec leurs moyens disproportionnés...

Le soir, je me promène en ville puis pars à la recherche d'un restaurant. J'en trouve un avec, en prime, la possibilité de discuter avec le serveur. C'est un Algérien d'Illisi, il a un frère qui travaille à Cluse, près de chez moi. Je n'aime pas cette ville. Beaucoup de patrons y ont gardé la même mentalité que celle d'il y a un siècle, si bien décrite par Aragon dans « Les cloches de Bâle ». Aujourd'hui, ils ne font plus tirer sur les ouvriers en grève. Ils embauchent des travailleurs immigrés et arment des milices d'extrême droite pour pouvoir les chasser... le jour où ils n'en ont plus besoin.

Avant de nous quitter, il me dit de transmettre le bonjour à son frère. Je ne pourrai malheureusement pas le retrouver.

N'ayant rien à faire dans cette ville peu animée, je reprends ma remontée vers le Nord dès le lendemain matin. Ma prochaine étape identifiée est Sabrata, un site gallo-romain, à l'Ouest de Tripoli, sur les rives de la Méditerranée.

J'en prends le chemin tranquillement, m'arrêtant à la vue du moindre paysage agréable ou insolite, prenant le temps de choisir des haltes tranquilles et agréables. La dernière se situe à 200 km de la mer, dans un paysage rocailleux où la végétation commence à être présente.

Le lendemain matin, j'ai la surprise de voir de fines nappes de brume recouvrir les buissons d'épineux éparpillés sur le reg. Elles se dissipent aux premiers rayons de soleil et je retrouve cette atmosphère limpide à laquelle je me suis habitué au cours de ces mois dans le désert.

J'arrive rapidement à Nalut, belle ville ancienne, perchée en haut de la falaise séparant le plateau central libyen du littoral méditerranéen. La route franchit cet obstacle en serpentant le

long d'une étroite vallée au fond verdoyant.

Je ne profite pas longtemps du paysage. Après quelques kilomètres, j'entre dans un épais brouillard qui ne se dissipera qu'à l'approche de la mer. Par moments, j'aperçois juste les talus de sable qui bordent la route et donnent une teinte orangée à la brume. Pour la première fois depuis très longtemps, je déjeune dans la voiture en observant quelques dromadaires surgir des embruns, vision étrange, presque surnaturelle...

Je rejoins la côte à quelques kilomètres de Sabrata et retrouve le bleu intense de la Méditerranée que n'arrivent pas à ternir de gros nuages d'orage.

Le site gallo-romain est facile à trouver ; il occupe le bord de mer sur plus de deux kilomètres et on voit de loin l'impressionnant théâtre. Excepté le gardien, l'entrée est déserte. Une affiche indique le prix de la visite et informe que les caméras sont interdites. Ne possédant que deux appareils photo, je rentre sans problème.

Après la visite de ce site immense où je n'ai rencontré que deux ou trois autres visiteurs, je me dirige vers Tripoli.

Arrivé dans la capitale, mon premier souci est de trouver un logement. On m'avait indiqué une auberge de jeunesse en bord de mer. Je n'ai pas trop de problème pour la trouver. C'est une grande bâtisse de béton. J'y retrouve l'inscription en arabe que m'avait copiée un voyageur français croisé à Gao.

Les gros nuages ont envahi le ciel. Le temps est gris et froid ; l'auberge aussi. Construite sur les roches du rivage, protégée des vagues par d'énormes tétraèdres de béton, le bâtiment est vaste et pratiquement désert. Je n'y rencontrerai qu'un Libyen qui m'enregistrera et me fera payer et une femme de ménage algérienne récurant inlassablement les longs couloirs des dortoirs. Les grandes salles communes sont désertes. Pour les

repas il faut que je me débrouille. Le petit déjeuner, je me le prépare dans le Land, comme en brousse. Pour les autres repas, je n'ai pas de difficulté à trouver des restaurants à la nourriture peu recherchée mais vraiment pas chère.

J'étais surtout venu à Tripoli pour remercier l'ambassadeur de son intervention, malgré son manque de compréhension. Tôt le lendemain matin, je pars à la recherche de l'ambassade. Circuler dans cette capitale en 4x4 tout en cherchant une adresse tient du cauchemar. La circulation y est éprouvante. Au volant, les Libyens sont pressés et ne respectent rien, ni les feux, ni les priorités, ni les lignes blanches. Il faut se méfier de tout. La police est peu présente et se désintéresse des questions de circulation. Je ne partirai d'ailleurs pas de Tripoli sans accrochage. Une Libyenne vient coller son capot de voiture derrière mon 4x4 pendant que je suis en train de faire une manœuvre et je l'accroche, froissant bien sa carrosserie. La seule conséquence de cet accident sera une violente tirade que je ne comprends heureusement pas, puis un départ rageur de cette automobiliste.

Ma rencontre avec l'ambassadeur ne restera pas un grand souvenir. Il écoute mes remerciements d'un air ennuyé puis me fait la morale. Il m'explique qu'il faut écouter les conseils du ministère des Affaires Etrangères et qu'ici, en Libye, on ne peut pas faire un pas dans le désert sans être épié, surveillé.

En me souvenant des médecins corses sillonnant les ergs dans tous les sens, je me demande si ce haut fonctionnaire me récite une page de propagande ou s'il a fini par croire à tous les discours officiels, si éloignés de la réalité.

Je n'ai même pas la satisfaction d'obtenir de l'aide pour acquérir un visa égyptien, j'ai seulement droit à un guide qui me conduit à l'endroit où je pourrai le demander. Ce renseignement ne me sera d'aucune utilité, nous sommes à quelques jours de la fête de l'Aid El Kebir et l'ambassade est pleine à craquer.

Une recommandation me servira tout de même : ne pas prendre de photos sur le littoral. Je le ferai quand même mais avec de grandes précautions. Au bout d'à peine dix minutes de promenade sur les rochers de la côte, un policier en civil viendra m'interroger et me demandera d'ouvrir mon sac. Heureusement, j'avais caché mon appareil photo sous une pile de bouquins.

Décidant de prendre le visa pour l'Egypte à la frontière, je quitte le lendemain matin cette capitale où l'on peut griller des feux rouges, refuser les priorités et même cabosser des autos mais où l'on ne peut pas faire de photos de la mer Méditerranée.

Je prends la route qui suit la côte en direction de Sirté. Cette route côtière n'est pas très belle. Le seul agrément est interdit : tous les accès à la Méditerranée sont gardés et les plages soigneusement barricadées. Pas de doute, elles sont "zones militaires".

Je longe la mer toute la journée sans pratiquement jamais la voir. Le soir arrivé, bloqué entre les clôtures de la côte et les grillages d'immenses plantations, je ne trouve qu'un petit bosquet d'arbres, en bordure de route, pour passer la nuit. J'y suis malgré tout tranquille. Il y a peu de circulation et les Libyens ne s'intéressent pas aux voyageurs bivouaquant ailleurs qu'en bord de mer.

Le lendemain matin, en sortant de ma voiture, je m'aperçois que je ne suis pas le seul voyageur solitaire à avoir choisi ce bosquet pour passer la nuit. Au pied d'un arbre, roulé en boule, dort un petit caniche blanc, tout frisé et dégoulinant de rosée. Le bruit que j'ai fait l'a réveillé. Il ne bouge pas, se contente de m'observer avec un regard inquiet. Je ne sais trop quoi faire. Je choisis de le laisser tranquille. Pendant que je déjeune, il adopte la même attitude et se contente d'observer mes mouvements,

toujours roulé au pied de son arbre. Avant de partir, dans une vieille boîte de conserve vide, je lui prépare un peu de lait que je laisse, avec quelques morceaux de pain à deux mètres de lui. Je reprends ensuite ma route avec le souvenir du regard triste de ce petit chien mouillé et transi de froid.

Le temps restant maussade et les plages interdites, je ne continue pas à suivre la côte mais prends la route qui coupe droit à travers le désert de Cirté pour rejoindre Tobrouk, dernière ville avant la frontière égyptienne.

Je dors dans un hôtel pas très cher et pas bien propre. L'après-midi, j'ai le temps de faire les pleins complets de carburant. Pour ne pas risquer de problèmes, je fais ces pleins en trois fois. Dans la première station je fais remplir les jerricanes, dans la seconde le réservoir additionnel et enfin le réservoir d'origine. Pour ce dernier, un chauffeur de poids lourd, attendant à une pompe voisine, me regarde patienter. Au bout d'un moment il fait signe au pompiste de me servir rapidement et me paye le carburant. Compte tenu de ce cadeau étonnant, je ferai plus de 3000 km avec moins de 60 francs de gasoil.

12. *Au pays des Pharaons*

Le lendemain matin, je me lève tôt pour passer plus facilement la frontière. C'est peine perdue. Arrivé au poste libyen, les douaniers me disent qu'il faut d'abord passer au poste de police qui est à Tobrouk. C'est facile à trouver, il se trouve juste à côté de l'hôtel où j'ai passé la nuit, à 100 km de là.

Après cet aller-retour je passe le poste frontière libyen à 11 heures, rapidement ; trop rapidement même.

Comme je le craignais, à cette heure, le poste égyptien est surchargé. Une longue file de voitures bouchonne avant la première barrière et il me faut près d'une heure pour l'atteindre. Arrivé là, tout s'accélère, les policiers me font passer et, en quelques minutes, je suis au dernier poste de contrôle.

Une sentinelle s'approche et me demande un papier.

Personne ne m'a rien donné !

Etonné, le militaire fait le tour de ma voiture et observe les plaques d'immatriculation avec insistance. Je descends le rejoindre et comprends immédiatement le problème. Les douaniers libyens ont oublié de récupérer leurs plaques en caractères arabes et les Egyptiens les ont confondus avec les leurs...

Tout est à recommencer !

A partir de cet instant les formalités sont beaucoup plus pénibles et plus chères. On me promène de bureau en bureau, de formulaire à remplir en coups de tampon à obtenir. Un policier me fait particulièrement attendre, faisant passer beaucoup d'autres personnes avant moi. Il attendait vraisemblablement un bakchich ; je suis très patient, il n'en aura pas.

Malgré cela, entre le visa et les taxes, j'épuise toute la réserve d'argent liquide en ma possession. Je termine les formalités à dix heures du soir dans le bureau d'un gradé qui me réclame une nouvelle taxe. Il parle un peu français. Face à mon impossibilité de payer, il me dit d'appeler mon ambassade. Je refuse en invoquant l'heure tardive puis reste silencieux, buté, en attendant face à lui. Au bout de longues minutes, lassé, il me laisse enfin partir.

Mes premiers kilomètres en Egypte se déroulent de nuit, jusqu'au premier chemin creux que j'aperçois dans le faible faisceau de mes phares. A quelques dizaines de mètres de la route, je découvre une minuscule esplanade sableuse où je peux me garer derrière deux maigres palmiers. Il est presque minuit, je grignote quelques dattes puis me couche à l'intérieur de mon 4x4. Il y a bien longtemps que la dureté des quelques millimètres de tapis de sol m'isolant des planches de mon couchage ne me dérange plus. Fatigué par cette journée de formalités douanières, je m'endors immédiatement.

Bien que je n'aie pas pris la peine de cacher aucune des vitres qui entoure mon véhicule, la clarté de l'aurore ne me réveille pas très tôt ; un épais brouillard isole mon bivouac improvisé du reste du monde. Je profite de cette tranquillité pour déjeuner paisiblement : café, pain, confiture, comme la plupart du temps. Je rejoins ensuite le goudron et prends la direction d'Alexandrie.

La chaleur fait disparaître le brouillard comme par enchantement et la vision du paysage se partage entre le bleu immaculé du ciel et le désert gris parsemé de rares et maigres boules de broussaille. Si la côte n'est plus zone militaire, le tracé de la route ne permet pas d'admirer la Méditerranée. Ce n'est qu'à Mersa que je peux m'arrêter le long d'une promenade bordant une belle plage. J'y retrouve un décor de Côte d'Azur : mer, plage de sable, large avenue bordée de palmiers et hauts

bâtiments blancs. Seule différence : à cette époque, ici, tout est désert.

A l'approche d'Alexandrie, la route reste proche de la côte mais le paysage est toujours aussi décevant. Tout le littoral est occupé par des villages de vacances en activité ou en construction. Ce sont de longues rangées de bungalows identiques, serrés les uns contre les autres, alignement ininterrompu de cages à lapins aurait dit ma grand-mère...

A l'approche de la ville, la route devient autoroute. La circulation devient dense ... très dense, trop difficile. Je ne suis plus habitué, ce trafic me fait peur, au premier échangeur je renonce à la visite d'Alexandrie et prends la direction du Caire. L'autoroute est monotone, le paysage est sans intérêt, je progresse de panneaux indicateurs de site historique en panneaux indicateurs de site historique.

A une cinquantaine de kilomètres de la ville du Caire, le soleil flirtant avec l'horizon, je m'arrête sur un parking pour voir si je peux y passer la nuit. Ce parking est une simple esplanade de goudron séparée des terrains vagues qui bordent l'autoroute par un haut grillage. A pied, je fais le tour de cet emplacement. Je suis le seul véhicule arrêté à cet endroit. De l'autre côté des voies de circulation il y a le même parking. Une voiture s'y arrête. Deux hommes descendent, me regardent. Ce ne sont vraisemblablement que des voyageurs en pause mais je n'ai pas confiance. Je décide de passer la nuit à l'hôtel.

J'en trouve un quelques kilomètres plus loin. Il est simple, ressemble à tous les hôtels d'autoroute et les prix sont raisonnables...

Le lendemain matin, je prends la route des pyramides de Guizeh. Elles ne sont pas visibles de loin mais on ne peut pas les manquer. Aux portes du Caire c'est la principale direction, indiquée tout aussi abondamment que le centre-ville.

Après avoir traversé un quartier composé d'hôtels, restaurants et magasins de souvenirs, je me retrouve au pied d'une colline

sur laquelle les constructions disparaissent brusquement. A mi-hauteur je commence à apercevoir le sommet des immenses triangles de pierre puis les petits bâtiments de l'entrée du site et le vaste parking.

A cette époque, les touristes sont rares. Après m'être débarrassé d'un guide un peu trop pressant, je peux me promener tranquillement sur ce vaste plateau dominé par la présence imposante des quatre pyramides.

Ces immenses volumes géométriques, construits de blocs pierre taillés dont chacun est plus haut que moi, sont posés entre deux mondes. A l'Est, en bas de la colline, s'étendent les constructions de la ville du Caire, à perte de vue, vue obscurcie par les brumes de la pollution. De l'autre côté s'étend un monde clair, un monde vide, succession de basses collines vierges de toute végétation dont les dernières se fondent dans le bleu immaculé du ciel.

Au pied de ces monuments construits par une multitude d'hommes réalisant des prodiges sous l'autorité d'un pouvoir grandiose, je choisis la pureté du désert, la liberté de la solitude.

Après quelques cartes postales, un repas dans un restaurant à touristes presque désert, je me retrouve sur la route des oasis, à l'écart de l'opulente vallée du Nil.

Les premières heures passées sur cette route sont monotones. Le paysage, infinie plaine de terre aride est sans intérêt. La monotonie est rompue, mais la vue pas embellie, par quelques derricks et un train de minerai crachant sa poussière toxique à pleins wagons. Ce train paraît minuscule comparé à celui des mines de fer de Mauritanie mais le panache de brumes ocre qui le surplombe et le suit le rend beaucoup plus inquiétant. Plus insolite, une gare, vide, perdue au milieu du désert.

A midi, je déjeune au pied d'une colline, cône tronqué d'une centaine de mètres de haut. Je la gravis, l'après-midi, pour

observer la région. D'où je viens, au Nord, la plaine s'étend à perte de vue, vaste plan traversé par la voie ferrée qui s'enfuit à l'Est en s'écartant de la route qui passe à mes pieds. Au Sud, celle-ci s'enfonce dans des reliefs variés, montagnes du type de celle depuis laquelle je les observe ou mamelons ronds et serrés, définissant un labyrinthe de vallées se glissant entre ces protubérances.

Vers 15 heures je reprends la route qui s'oriente plein Sud. Le paysage est toujours aussi aride mais plus varié. Quelques heures plus tard, j'aperçois une piste qui s'éloigne de la route en direction de l'Est. Je la suis sur une dizaine de kilomètres. Par des passes escarpées, elle gagne un plateau où je vois de nombreuses traces de véhicules s'éparpiller puis se perdre sur un infini erg plat. Je me demande où elles vont. Les cartes ONC en ma possession sont peu précises, peu représentatives du relief et n'indiquent aucune piste à cet endroit. Je vais me garer pour la nuit entre deux monticules de terre ocre. De ce site légèrement surélevé, je peux regarder le soleil se coucher sur ces destinations inconnues...

Le lendemain, je traverse Bawîti, première grande oasis. Il est encore tôt, les commerces sont fermés, les rues presque désertes ; je ne m'arrête pas.

Ma route se poursuit dans le même type de paysage vallonné où les collines de pierre noire font place à de courts monts de craie plus blancs que l'ivoire. En milieu d'après-midi, à quelques centaines de mètres de la route, j'aperçois une étonnante arche de pierre blanche marquant le début d'un massif de montagnes de craie escarpées surgissant d'une mer de sable bond.

Une piste conduit à ce massif. Je l'emprunte et pénètre dans le Désert Blanc.

Après une petite halte près de l'arche, je rejoins les traces de 4x4 qui se glissent entre les énormes blocs de roches claires. Je me retrouve dans un labyrinthe merveilleux où d'étroites routes

de sable s'insinuent entre une multitude de colonnes aux parois d'une blancheur éclatante quand elles restent verticales et qui se parent d'une poussière ocre sur leurs pentes plus douces. Ces couloirs aboutissent parfois à de larges places étales, surfaces de roches blanches et noires ou étendues de sable entourant un majestueux monument de craie.

Je flâne dans ce dédale jusqu'à la tombée du jour, admirant les couleurs variées au rythme de la descente du soleil.

Je m'installe pour la nuit au pied de deux hautes tours blanchâtres, monts à jamais inviolés, inviolables par la friabilité de leur roche. La nuit venue, ces géants blancs deviennent d'angoissants colosses d'ombre, écrasant mon campement de leur présence, ne me laissant qu'un petit bout de ciel libre pour me rassurer en observant les nuées d'étoiles.

Le lendemain matin, je reprends la route qui poursuit la traversée de cette région magnifique. Après les reliefs imposants que je viens de quitter, le sable devient dominant. Petit à petit, les monuments de craie deviennent sculptures étonnantes ; énormes champignons surplombant mon 4x4, tête d'animal mythique surgissant du sable, petite colonne blanche montrant le ciel ... A perte de vue les blocs de craie sculptés par le vent jonchent le sable et invitent à quitter ce monotone ruban de goudron qui m'emmène vers le Sud. Je me permets deux courtes excursions dans cet univers étonnant puis quitte cette région féerique.

Je suis la route des oasis jusqu'à Dakla, traversant le désert égyptien ses regs blonds et ses montagnes escarpées. J'ai l'intention d'emprunter une piste qui conduit directement à Louxor pour éviter le centre de la vallée du Nil, réputé peu sûr. Ce chemin est indiqué sur la carte routière mais pas sur les cartes topographiques. Dans ces conditions, le GPS est de peu d'utilité et la ville de Dakla est beaucoup trop vaste pour envisager un départ "au cap", comme cela est possible en plein désert. Je me résous donc à suivre la route qui remonte au Nord

jusqu'à Asyut.

Je quitte le désert par un plateau caillouteux. Une centaine de mètres en contrebas de cet espace dénudé de toute végétation s'étend, à perte de vue, un immense jardin. Forêts luxuriantes où dominent les palmiers, champs de blé vert, plantations de légumes, d'arbres fruitiers et le fleuve, large, scintillant, où se côtoient barques de pêcheurs et hauts bateaux de touristes.

Par la route zigzagant le long de la paroi abrupte je rejoins ce paradis végétal. Dès la première végétation, un barrage de police contrôle mes papiers. Tout est en ordre, mais ils me font signe d'attendre quelques dizaines de mètres après le barrage. Quelques minutes plus tard, deux pick-up viennent me rejoindre. Leurs plateaux sont équipés d'un fort blindage d'acier percé de deux meurtrières de chaque côté par où quatre militaires, armés de fusils automatiques, surveillent les bords de route. L'un d'eux se place derrière mon 4x4, l'autre à ma hauteur. Un des militaires me demande si je vais à Louxor puis m'ordonne de le suivre en m'expliquant, dans un anglais aussi sommaire que celui que je parle, qu'ils assurent ma protection. Quelques kilomètres plus loin, à l'entrée de la ville d'Asyut, cette surveillance me pèse déjà. Ne suivant pas le premier véhicule militaire, je prends la direction du centre-ville. Je n'ai que quelques secondes de liberté. Le pick-up qui me suivait me double et me fait signe de m'arrêter. Pas besoin de comprendre son jargon anglophone pour savoir que le gradé me demande pourquoi je n'ai pas suivi la patrouille. Je lui fais signe que je veux manger. Après consultation avec les militaires de l'autre véhicule ils me conduisent, toujours sous bonne escorte, dans un restaurant cossu à la périphérie de la ville. La salle dans laquelle nous entrons est vide. Un militaire va chercher un serveur, deux autres se placent de chaque côté de la porte pour garder l'entrée.

Les prix sont élevés et cette ambiance glaciale me coupe

l'appétit. Je grignote une entrée en songeant à cette situation.

Je savais déjà que, le long de la vallée du Nil, les problèmes de terrorisme de groupes islamistes étaient antérieurs aux événements tragiques d'Algérie. Ce que je ne pouvais imaginer, c'était l'ampleur de ces luttes qui justifient de tels moyens de police pour un simple touriste voyageant dans un vieux Land gris. Les autres touristes, l'immense majorité, vont soit directement en avion à Louxor soit empruntent un des bateaux que j'ai vus sur le Nil. Est-ce pour ne pas déranger la florissante industrie du tourisme que les médias occidentaux ne parlent presque jamais de ces affrontements ? Ce silence garde l'Egypte au temps de Pharaons, immense et magnifique site archéologique. Pays que l'on peut parcourir de temples majestueux en paysages magnifiques sans jamais rencontrer la population, si ce n'est quelques commerçants, quelques aides touristes. Au temps où les moyens de communication donnent des possibilités fabuleuses, les hommes de cultures différentes ne se comprennent, ne se tolèrent toujours pas. Ces ignorances me font froid dans le dos.

Peu avant la dernière guerre mondiale, au cours d'un séjour au Mexique, Antonin Arthaud écrivait : " L'humanité a besoin d'un bain de jouvence ..." Quelques années plus tard, elle s'est offert un bain de sang.

Evidement, cette thérapie n'a amené aucun progrès, dans une guerre, ce sont toujours les plus forts qui gagnent, jamais les plus intelligents. Si, à la fin de celle-ci, les deux parties se sont retrouvées temporairement dans le même camp, en fin de compte, la culture des marchands de canons a balayé tous les idéaux imaginés par les philosophes et les poètes, remplacée par un seul modèle : les bénéfices ; pouvoir tout acheter, tout vendre, tout corrompre pour gagner de l'argent, pour gagner le pouvoir.

L'idéal de liberté est devenu liberté d'entreprendre, d'exploiter les hommes, les femmes, les enfants dans les pays où la

législation le permet.

L'idéal d'égalité a disparu. La fraternité, lorsqu'elle survit, se limite aux gens de même classe, de même couleur, de même confession.

J'ai bien peur que l'histoire ne se répète.

Je paie mon rapide casse-croûte et reprends la route, toujours sous bonne escorte.

A la sortie d'Asyut nous sommes arrêtés à un nouveau barrage. Un policier en civil vient me dire qu'il faut attendre un peu. Pour me faire patienter, il m'offre le thé. Ce n'est plus le thé vert du désert, c'est le thé plus doux que l'on boit au Moyen-Orient, jusqu'en Turquie, peut-être plus loin, mais plus loin je ne connais pas.

Après une heure d'attente, un car vient se garer derrière mon 4x4. Il est occupé par des écoliers hongrois qui visitent les sites archéologiques et par un touriste italien que les policiers n'ont pas voulu laisser utiliser les transports en commun des Egyptiens. Dans un français approximatif, le commissaire vient me demander si j'accepte de poursuivre mon chemin avec eux. Ils vont aussi à Louxor mais doivent s'arrêter pour visiter le temple d'Abydos. Ce programme me convient mais, de toute façon, je ne suis pas très sûr d'avoir le choix.

Je ne regretterai pas cette visite, ce temple est magnifique. Tout est impressionnant dans les constructions de l'Egypte ancienne :

le nombre, la grosseur, la hauteur des colonnes,
la taille, la beauté, la peinture des fresques,
la finesse, la perfection, le poli des bas-reliefs...

Les dimensions de l'ensemble laissent aussi songeur. Il est possible de créer de grandes choses, de bien belles œuvres sans moyens techniques modernes... ce n'est pas la seule civilisation à nous l'avoir enseigné.

Après la visite, j'assiste patiemment à un cours sur la civilisation égyptienne pour les écoliers hongrois. Cet enseignement perd beaucoup d'intérêt dans une langue que l'on ne comprend pas... par bonheur, il y a les pierres.

Quand nous arrivons à Louxor, la nuit est déjà tombée. Nous allons directement à l'hôtel réservé par les écoliers hongrois. Je n'en cherche pas un autre, le prix est raisonnable et le confort très supérieur à celui de mes nuits dans le Land Rover.

Après m'être installé, sitôt ressorti de ma chambre, un Egyptien m'aborde et essaie de lier conversation en anglais. Dans une langue que l'on ne maîtrise pas mieux l'un que l'autre, le dialogue n'est pas très facile mais, pour les choses simples, on arrive toujours à se comprendre. Sa curiosité n'était pas désintéressée mais, contrairement à ce que je m'attendais, il n'était pas question de me vendre des souvenirs, de me proposer des excursions ou toutes autres activités ou produits moins licites.

Ce qui l'intéressait c'était mon passeport. Un passeport étranger pour les "free shop". A l'aide des quelques mots d'anglais que nous comprenons tous les deux, de gestes et d'exemples comme une bouteille de whisky canadien, il m'a fait comprendre que pour eux il est difficile de trouver de bons alcools à des prix raisonnables mais que pour les touristes existent des boutiques où l'on peut acheter des produits de qualité à des prix beaucoup plus raisonnables. En sortant quelques billets il me fait comprendre qu'il payera tout. Comme je ne veux pas prendre mon 4x4 de nuit en ville il me propose de m'y conduire.

Quelques minutes plus tard, je me retrouve assis sur le porte-bagages d'une mobylette, circulant dans des rues désertes et peu éclairées des quartiers populaires de la ville de Louxor. Le trajet n'est pas long et nous arrivons rapidement à une rue illuminée des secteurs pour touristes où scintille la boutique

recherchée. Muni de mon passeport et de l'argent que m'a donné mon compagnon, je vais acheter les bouteilles qu'il m'a indiquées. Nous rentrons par le même chemin, moi moins rassuré, les bras chargés de cette marchandise fragile qui semble tant appréciée par mon chauffeur.

De retour à l'hôtel, pour me remercier, il m'invite à la petite fête organisée dans une salle de réunion de l'hôtel pour fêter l'arrivée des voyageurs. Je suis le seul Européen invité à cette réunion d'amis venus déguster le whisky que nous venons d'acheter. Un seul autre "étranger" est présent, c'est le chauffeur du car, il est égyptien, mais lui n'a droit qu'à l'alcool canadien.

A mesure que descend le niveau des bouteilles de whisky les discussions s'animent. Comme on regrette la malédiction de la tour de Babel dans une soirée comme celle-là, comme il est frustrant de ne pas pouvoir partager leurs préoccupations, leurs intérêts, de ne pas pouvoir comprendre leurs vies...

Je ne reste que deux jours à Louxor. Même avec un prix modeste, le niveau de mes économies ne me permet pas de rester dans une ville où je suis obligé de dormir à l'hôtel. Je passe ces journées en longues promenades à pied dans la ville, arpentant les quartiers touristiques, les autres, les rives du Nil... Louxor est une belle ville où abondent les vestiges de l'Egypte antique. Je ne profite pas des sites les plus beaux. Ils sont réservés aux touristes en voyages organisés, beaucoup trop onéreux pour un voyageur dans ma situation. Je n'en suis pas frustré. Malgré la beauté, la majesté, des monuments laissés par cette civilisation éteinte depuis plus de 3000 ans, je ne peux pas me passionner pour ces souvenirs après toutes les expériences que je viens de vivre.

J'ai beau me dire qu'il doit être captivant d'étudier cette civilisation, de tenter de comprendre comment de telles puissances se sont éteintes, comme beaucoup d'autres, dans une décadence inexorable les mettant à la merci de peuples

technologiquement beaucoup moins avancés... Je me dis que cette étude pourrait être bien utile pour envisager l'avenir de notre civilisation occidentale dont il n'est pas certain que l'apogée soit devant nous mais je n'arrive pas à m'y intéresser vraiment. J'ai vu trop de choses, trop de gens, trop de coutumes, trop de modes de vie en trop peu de temps. Mosaïque de mondes qui se côtoient, se confrontent, s'imbriquent mais jamais, ou presque, ne se comprennent. Pays, ville, ethnie, famille, quartier, classe sociale, tribu... Je comprends aujourd'hui pourquoi on dit que le loup est un animal social parce qu'il se rassemble en meutes pour mieux se nourrir, se défendre. Je ne comprends toujours pas pourquoi la plupart des hommes sont si fermés, si agressifs vis-à-vis de leurs semblables qui n'appartiennent pas à la même communauté.

Que veut dire civilisé ?

13. *Autour de la mer Rouge*

A l'aube du troisième jour je prends la route qui, du Sud de Louxor, part plein Est vers les rives de la mer Rouge. A quelques kilomètres du Nil les champs luxuriants font place à des regs puis à des collines désolées.

Je roule en début de matinée dans ces paysages monotones. Ma première halte est provoquée par un minuscule temple blotti au pied d'une courte paroi de calcaire. C'est un petit édifice d'une dizaine de mètres de long et d'à peine trois de profondeur. Quatre colonnes aident à supporter la toiture formée de larges et lourdes dalles. Les murs sont ornés de grandes fresques gravées et peintes. C'est un joli petit monument gardé par les seules ruines d'une petite construction contemporaine.

Un peu plus loin, j'aperçois, au Sud, un mont de forme et de couleur très différentes du paysage alentour qui se détache à l'horizon. Je regarde la carte ; c'est la mine de Hafafit. La couleur et la forme originales sont le résultat des engins de chantier qui rongent patiemment la montagne.

Plus je m'éloigne de la vallée du Nil sur cette route quasiment déserte, plus les horizons se rapprochent. Sur toute la seconde partie de cet itinéraire je circule dans de longues vallées qui s'insinuent entre de basses collines arides. Par endroits, de hautes vagues de sable submergent des vallées affluentes pour venir mourir en bordure de ce long couloir. Dans les mêmes régions on peut découvrir quelques flaques dont l'eau réveille de flamboyantes touffes vertes qui semblent la protéger des larges plaques de terre craquelée qui les entourent.

En début d'après-midi, je suis à une dizaine de kilomètres de Marsa Alam. Le fond de vallée s'est revêtu d'un tapis jaune-vert, végétation intermédiaire entre herbe et lichen formée de plantes rases aux tiges garnies de petites feuilles épaisses ne

décollant pas du sol. Brutalement cette vallée disparaît et je me retrouve circulant entre de petites maisons espacées. Sur tout l'horizon, juste en dessous du ciel, j'aperçois un long ruban bleu, d'un bleu sombre, intense, violent... c'est la mer Rouge.

Je continue jusqu'à la côte. Elle est bordée d'une plage de sable grossier ; ensuite vient une large étendue d'eau verte, translucide ; cette lagune s'étend jusqu'à la ligne blanche que forment les courtes vagues se brisant sur la barrière de corail. Au-delà règne le bleu profond du large.

La ville semble vide. Je remonte au Nord par la route qui longe la mer Rouge jusqu'à une station d'essence. Je m'arrête et demande le plein, le pompiste demande un bakchich. Je repars sans demander où je peux camper et acheter de la nourriture. Un peu plus loin j'aperçois une longue file de tentes en bord de plage. Cela ressemble à un camping mais, comme la ville, il semble innocupé. Après m'être garé près de la première tente, je pars à la recherche d'un gardien.

Je rencontre un Egyptien au milieu du camp, il ne parle ni français ni anglais mais arrive à comprendre que je cherche à camper. Il m'indique une maison où aller me renseigner. J'y trouve les renseignements que je cherchais. A cette époque le camping est fermé mais je peux m'installer où je veux ; la seule interdiction est de ne pas se placer à moins de trois mètres de la mer. Il y a une épicerie au carrefour par lequel je suis arrivé qui va bientôt ouvrir.

Après avoir repéré un endroit tranquille où je pourrai passer la nuit, je prends la direction de ce commerce. C'est une petite boutique aux murs tapissés de produits divers : conserves, instruments de cuisine, paquets de thé, savons, sacs de riz, outils à main, biscuits, sachets de dattes. Un comptoir occupe le fond de la pièce ; devant sont disséminées quelques tables où quatre hommes boivent le thé.

A mon entrée, l'un d'eux se lève et se dirige vers le comptoir. En lui montrant les produits dont j'ai besoin, j'achète de quoi

manger pour ce soir et le lendemain. Sur une table, j'aperçois une pile de ces pains ronds formés d'une mince croûte n'enfermant qu'une grosse bulle d'air. Je les montre au marchand. Il me fait signe que ce n'est pas à vendre. Il me montre un tout jeune militaire qui, du coup, s'approche. C'est un très jeune homme dans un uniforme beige. Il comprend très vite ce que je cherche et se propose pour me guider jusqu'à la boulangerie.

Nous montons tout les deux dans mon véhicule. Il m'indique la direction d'un quartier à l'Est de la ville. Mon compagnon s'appelle Saïd, je lui demande s'il parle français ou anglais. De la tête il m'indique que non ensuite, comme en s'excusant, il me dit : pas étude... military... et par signes me fait comprendre : pour l'argent, pour manger ... Nous continuons notre route silencieusement.

Le temps d'arriver à destination, la nuit est tombée. Nous stoppons devant une imposante bâtisse sombre. Tout est éteint, tout est fermé. Saïd descend et part faire le tour de la maison, en vain, nous sommes arrivés trop tard. Nous retournons à l'épicerie.

Dès que nous arrivons devant la boutique, Saïd descend et me demande de l'attendre. Il entre dans l'épicerie puis ressort rapidement avec trois de ses galettes de pain à la main. Il revient vers moi et me les offre. C'est une agréable surprise, je prends mon porte-monnaie pour les lui payer. Il m'arrête d'un geste vif, me pose les pains dans les mains et s'éloigne avec ses amis. Je n'ai même pas le temps de le remercier.

Le lendemain matin, je reprends la route en direction de Suez. Elle longe le littoral sans interruption. Je ne suis pas pressé, je prends le temps de me baigner dans une petite crique à l'eau limpide et claire. Ce minuscule lagon est peu profond. Le sable qui tapisse le fond prend des couleurs émeraude à travers la surface scintillante. En nageant vers le large, à l'approche de la barrière entre le vert clair de l'eau du rivage et le bleu profond

de celle du large, on aperçoit les taches multicolores des buissons de corail. Je fais peu de chemin dans cette journée. En fin d'après-midi, je m'arrête tôt, un peu après Quseir.

Le jour suivant, je poursuis ma lente remontée vers le Nord. Après une cinquantaine de kilomètres, je rejoins une route principale. Je retrouve le goudron lisse et les lignes peintes mais la circulation est toujours aussi rare.

En fin de matinée j'aperçois des plates-formes pétrolières souillant l'horizon de la mer de leurs épais panaches de fumée noire, crachées par les gueules enflammées des torchères. Un peu plus loin je quitte les rives de la mer Rouge pour celles du golfe de Suez. Après le bleu des vagues, on aperçoit les rives ocre du Sinaï.

A midi, j'ai déjeuné dans un petit restaurant d'une des villes touristiques qui bordent la mer. C'est un restaurant pour les Egyptiens, tous les établissements touristiques sont fermés. Cela ne me dérange pas, bien au contraire, la nourriture locale est très bonne et les prix bien moins onéreux. Le restaurateur est très content d'avoir un client français. Pour me faire plaisir, il fait chercher du pain industriel comme l'on en trouve chez nous. Ne parlant pas sa langue, je ne peux pas lui dire que je préfère celui de son pays.

Le soir, j'arrive à quelques dizaines de kilomètres de la ville de Suez. Il ne m'est pas facile de trouver un endroit tranquille pour passer la nuit. Juste avant le crépuscule, j'emprunte une piste qui m'éloigne du littoral trop fréquenté. Rapidement je m'aperçois qu'elle conduit à un village ; je décide donc de m'arrêter au pied d'une colline qui m'isolera des plus proches habitations, je suis toujours visible de la route mais, au moins, j'ai vue sur la mer...

Prudent, je passe la soirée sans lumière visible de la route et dors dans mon 4x4.

Je traverse la ville de Suez en début de matinée. C'est une grande ville, moderne. Mon Land Rover n'est pas très à l'aise dans ces larges avenues bordées de hauts immeubles, moi non plus. Je ne suis pas très attentif aux directions, je me dis qu'en roulant en direction de l'Est, j'arriverai forcément au canal. La circulation en ville n'est pas si simple ! J'arrive bien au canal, mais beaucoup trop au Nord, dans les quartiers périphériques où les avenues ont fait place à des rues étroites bordées de maisons lépreuses. Il est trop tard pour faire demi-tour et, de toute façon, suivre le canal de Suez sur quelques kilomètres ne me déplaît pas.

La route est longue après la sortie de la ville avant que je ne trouve un bac pour rejoindre le Sinaï. Il me faut d'abord traverser une zone touristique où se succèdent les camps de touristes retranchés derrière de hauts murs qui ne laissent voir que le sommet des palmiers et celui des luxueuses bâtisses. J'ai même la surprise de voir flotter un drapeau allemand au vent du désert égyptien.

Le bac est au bout de cette route qui, au-delà de ces constructions, retrouve un coin de désert. En attendant de pouvoir traverser j'ai la satisfaction de voir défiler paquebots, pétroliers et porte-containers dans cet étroit couloir d'eau qui se glisse, rectiligne, entre les dunes. Dès que le long convoi maritime se termine, les véhicules se placent sur cette barge qui peut accueillir une vingtaine de voitures.

Sur l'autre rive, je reprends la direction du Sud. Contrairement à celle d'en face, cette côte est déserte. Après une vingtaine de kilomètres, je rejoins la route principale qui arrive directement de Suez par le tunnel que je n'ai pas emprunté. En milieu d'après-midi je m'arrête à Abu Rudeis et recherche un garage pour faire exécuter graissages et vidange sur mon 4x4. Je n'ai aucun souci pour en trouver un qui me fait ce travail dans la demi-journée. Il est proche d'un hôtel modeste et désert où je passe la nuit.

Le lendemain ma route quitte le littoral pour s'enfoncer dans la montagne par une vallée aride ponctuée de petites oasis verdoyantes nichées dans des creux de montagne. Je suis sur le chemin de la Terre promise, à quelque distance se trouve le mont Moïse, là où la Bible situe le buisson ardent, là où elle dit que fût gravé le décalogue. En bas de cette montagne est situé le monastère Sainte-Catherine, haut lieu mystique et touristique d'où partent de nombreuses excursions. J'arrive à ce lieu en début d'après-midi, paie le parking et pars me renseigner.

En m'approchant des bâtiments, je rencontre un couple de Français qui revient du mont Moïse. Ils sont allés voir le lever du soleil au sommet de cette montagne dans le cadre d'un voyage organisé. Ils repartent immédiatement pour les rives de la mer Rouge, prochaine étape de leur programme minuté. Ils ont juste le temps de me montrer le sommet, de m'indiquer le départ du sentier, un peu au-delà du monastère et de m'expliquer que la petite construction qui domine le fond de vallée, juchée sur une colline de roches verdâtres, n'est qu'une petite chapelle construite récemment.

Je n'ai besoin de rien d'autre. Je retourne chercher mon appareil photo, une bouteille d'eau, un morceau de pain, quelques dates et pars à la découverte de ce lieu mythique.

Le chemin n'est pas difficile à trouver. Il est bien marqué et s'élève à flanc de montagne, à droite de la vallée. Dans les passages les plus escarpés, de lourdes dalles sont taillées pour former un escalier praticable par tous les marcheurs peu expérimentés. A cette heure la montagne est déserte... ou presque. A mi-hauteur j'aperçois, entre deux pierres, une souris qui me regarde passer. Elle a l'air étonné, d'habitude à midi elle est tranquille, l'heure des touristes c'est beaucoup plus tôt, pour le lever du soleil. Un peu plus haut c'est moi qui suis surpris. Trois bouquetins s'enfuient le long d'une falaise, rebondissant sur d'infimes aspérités de rocher. Quelques

secondes, je crois être de retour dans les montages d'où je suis parti. Se sont les mêmes animaux que ceux que l'on rencontre là-bas mais ici, l'absence totale de végétation rend encore plus impressionnantes leurs prouesses d'équilibristes.

C'est peu après que j'atteins le sommet tourmenté de cette montagne. C'est un amas d'énormes roches entreposées qui forment un labyrinthe dans lequel mon chemin s'insinue jusqu'à un massif portique de pierre. Au-delà de cette porte, en contrebas, s'étend un large espace plan de terre battue. En son centre se situe une bâtisse jouxtant un enclos d'où surgissent des cyprès qui, comme de vertes flammes ardentes, s'élancent à l'assaut du ciel. Cet espace est encerclé de ces innombrables amas de roches sculptés par le vent. Face à moi, un assemblage de blocs de granit semble me renvoyer l'image d'une face à l'apparence humaine qui semble observer éternellement ce lieu sacré.

Le sentier me conduit aux constructions. Dès que je m'approche, je vois que ce lieu n'a rien d'un sanctuaire. Le bâtiment est une échoppe où les touristes peuvent se désaltérer en achetant limonades ou coca dont les bouteilles et les boîtes s'entassent un peu plus loin jusqu'à former une avalanche de détritiques dans un des couloirs qui percent la montagne.

Cette vision me fait fuir. Je me dirige vers une butte qui ne me semble pas souillée, la gravis, franchis une profonde et étroite faille pour me retrouver sur une large dalle plane qui surplombe le paysage. Je m'y installe pour déguster avec ravissement mon frugal casse-croûte en admirant les sommets tourmentés qui se répètent à perte de vue.

Dieu a-t-il créé ces paysages magnifiques ou les hommes ont-ils créé Dieu face à ces immensités désertiques, pour se rassurer ? Quelle importance ? Les croyances sont si nécessaires à la vie en communauté. Dans chaque religion on retrouve des idées de charité, d'amour, de justice. Dans les idéologies athées, le

socialisme, le marxisme on retrouve des idées de solidarité, de camaraderie, d'égalité.

Assis sur mon rocher je me souviens de cette phrase de Théodore Monod :

"Chrétiens, bouddhistes, musulmans, athées, quel que soit le chemin qu'on emprunte pour s'élever, nous gravissons tous la même montagne."

Il est vrai, aussi, que toutes ces "philosophies" ont eu leurs côtés noirs. Aujourd'hui on parle beaucoup de l'intégrisme pour les musulmans, du totalitarisme pour les pays socialistes. Mais qui a oublié pour le christianisme l'Inquisition, le génocide des Incas, les pogroms, le franquisme et le rôle de l'église dans les drames de la colonisation. Toute idéologie a eu ses théoriciens de l'absolutisme. Toutes ont eu leurs guerres exterminatrices contre les idées concurrentes, toutes ont commis la même erreur : se croire parfaite et supérieure à toutes les autres. Au contraire, ouverture et tolérance sont indispensables pour progresser.

Ce n'est pas la reconnaissance de ses erreurs, ce n'est pas la reconnaissance des qualités des autres qui peuvent faire abandonner son propre chemin.

A mes pieds je vois se dérouler le sentier qui retourne au monastère Sainte Catherine par le fond de la vallée. Je quitte mon rocher puis rejoins ce chemin en empruntant un des couloirs pas trop sali par les détritrus. Je descends un pierrier grossier et assez pentu très lentement ; je n'ai pas de chaussures de montagne.

Après avoir rejoint le sentier touristique, j'avance beaucoup plus vite. Je passe devant le monastère ; ses hautes murailles sont déjà dans l'ombre du mont Moïse. J'arrive peu après à mon véhicule, pose un dernier regard sur cette vallée magnifique et reprends la route en direction d'Israël.

En s'éloignant vers l'Est, les massifs montagneux s'abaissent et s'écartent. Dans ces régions désertiques, dès que les reliefs s'adoucissent, le sable réapparaît.

En fin d'après-midi, je quitte la route pour m'engager dans une étroite vallée. Elle s'insinue entre des parois ciselées par le vent. Je n'ai pas beaucoup de chemin à faire pour me retrouver sur une place protégée de tous côtés par des parois ornées d'innombrables gravures naturelles : grottes de toutes formes et de toutes tailles perforant le calcaire, alignements superposés de minuscules colonnes protégeant de longues failles horizontales ou fresques de roches rouges et blanches ornant le bas d'une falaise ocre... c'est un endroit idéal pour un bivouac. Après une promenade dans les vallons escarpés qui partent de ce petit cirque, je retrouve le confort du sable fin pour une nuit à la belle étoile.

Le lendemain matin, j'arrive rapidement en vue du golfe d'Aqaba. En sortie du désert, la route surplombe la ville de Nevi'ot. Je vois distinctement le Ferry-boat qui attend ses passagers pour les emmener en Jordanie sans passer par Israël. Je continue ma route en direction de Elat. La frontière est à moins de 70 kilomètres et mon budget est vraiment limite pour poursuivre le tour de la Méditerranée par la Syrie, la Turquie puis la Grèce.

J'arrive à la frontière en milieu de matinée. Comme cela se fait, les douaniers insèrent une feuille libre dans mon passeport pour qu'il n'y ait pas de trace de mon passage en Israël, absence indispensable pour obtenir un visa Syrien. Le dernier policier tamponne ce papier mais aussi mon passeport ; il devait vouloir un bakchich. Face à ce militaire corrompu je repense aux pains que m'a donnés l'enfant soldat...

Dès mon entrée en Israël je me retrouve dans un autre univers. Un grand hôtel international se situe à proximité du poste frontière. J'en profite pour me débarrasser de mes Livres égyptiennes que je change en Dollars. Les employés me

regardent discrètement. Il est vrai qu'ici tout est net, moderne, luxueux. J'en ai perdu l'habitude et cela se voit.

Entre les deux postes frontières la route longe la plage. J'en profite pour me baigner une dernière fois dans la mer Rouge. Sur cette plage de galets gris, l'eau est toujours aussi limpide mais beaucoup plus froide, je ne m'attarde pas. Après être sorti de ce bain, je me dirige vers un des restaurants qui bordent le littoral. Ici les prix sont affichés ; ils sont exorbitants, presque plus élevés qu'en Europe.

Je ne m'arrête plus avant le poste frontière qui sépare Elat d'Aqaba, première ville en territoire jordanien.

14. *Entre Jordanie et Israël*

L'entrée en Israël avait été assez pénible : contrôle minutieux des papiers, fouille, questionnaire en anglais, paiement d'une assurance, de taxes ... La sortie est beaucoup plus rapide, le petit poste de douane jordanien est presque désert et il m'est facile d'accomplir les formalités d'entrée dans ce nouveau pays. Ensuite, je monte au-dessus d'Aqaba et déjeune en regardant une dernière fois la mer Rouge.

Avant de me rendre à Amman pour solliciter un visa syrien, j'ai prévu de visiter trois sites réputés.

Le premier est le Wadi Rum. C'est un petit bout de désert se situant à l'Est de la route de la capitale, à moins de cinquante kilomètres d'Aqaba. C'est une jolie région mais il ne faut pas la visiter après une traversée du Sahara. Les canyons sont larges, ils font penser à un décor de western, les roches et les collines sont de formes variées mais j'ai vu trop de paysages grandioses... Il manque ici, en plus, la difficulté pour y accéder. En m'écartant des nombreuses traces de passage des convois de touristes, je trouve facilement un emplacement de bivouac pour la nuit.

Renonçant à visiter plus complètement cette région, dès l'aube je prends la route pour Pétra. Les monuments gravés dans la roche de cette ville troglodyte ont fasciné tous ceux qui les ont vus, au cinéma, en photo ou en ont seulement entendu parler.

Je retraverse la route Aqaba-Amman et commence à gravir les montagnes qui occupent le Sud-Ouest de la Jordanie. Une route secondaire, bien goudronnée, me conduit rapidement à plus de mille cinq cents mètres d'altitude dans ces montagnes de séculaires roches tourmentées. Le paysage est aérien. Mon

chemin suit les crêtes arrondies par l'érosion d'où plongent de vertigineuses vallées où survit une maigre végétation. La succession de ces monts arides n'est jamais monotone, chacun semble être modelé dans une terre différente. A chaque franchissement de col se découvrent des horizons de formes, de couleurs différentes.

A l'approche de Pétra la montagne semble avoir encore vieilli. Les parois sont ridées, les sommets boursoufflés de protubérances arrondies, la végétation pelée. Le flanc de montagne par lequel je descends vers la ville, comme le fond de vallée, est beaucoup moins aride. A mesure que je m'approche, je commence à apercevoir des gravures monumentales dans le dédale de rochers qui gravit les premières pentes du versant opposé.

Je traverse la ville contemporaine et me dirige directement vers les vestiges de la civilisation nabatéenne. Je n'ai pas le choix de l'itinéraire, une seule route se dirige vers ce pan de montagne sculpté. Elle aboutit à un vaste parking qui jouxte un long bâtiment moderne. Deux cars et quelques voitures sont garés près du large porche d'entrée de cette construction.

J'arrête mon 4x4 un peu à l'écart et me dirige vers l'entrée. Les portes vitrées s'ouvrent sur un vaste hall d'exposition où sont présentées photos, objets archéologiques et brochures touristiques. Plus loin, au-dessus sont affichés les prix du droit d'entrée sur le site, des transports, des guides.

Tout cela est trop cher pour moi. En cette fin de voyage, le budget d'une telle visite n'est pas dans mes moyens. Il faudrait, en plus, que je reste une nuit dans cette ville, que je cherche un hôtel, cela ne me semble pas possible. Je me contente donc de déjeuner, un peu plus haut, face à ce site étonnant, en bordure d'une petite route de montagne.

Je reprends ensuite mon chemin en direction de la mer Morte. La route s'élève encore jusqu'à un haut plateau où quelques

bosquets de résineux, sur quelques hectomètres, me rappellent mes montagnes. Au plus haut de cette route, j'aperçois de petites taches blanches qui parsèment les talus qui tournent le dos au soleil. Ce sont bien des restes d'une récente averse de neige. Ils semblent surnaturels sous ce ciel immaculé et sur ce sol calciné.

J'entame ensuite une interminable descente qui représente plus de 2 000 mètres de dénivélé.

A mon grand étonnement, la première partie me conduit au pied d'un château fort. C'est une immense bâtisse de pierres taillées, fichée au sommet d'un promontoire. Tout un pan de la colline qui la porte a été pavé de massives dalles formant un immense plan incliné à plus de 45 degrés, lisse, plongeant du pied des remparts verticaux jusqu'au fond de la vallée, une centaine de mètres en contrebas.

En m'approchant de ce monument, je rencontre un gardien qui me propose de le visiter. Le prix est très modeste ; je laisse donc mon véhicule pour suivre ce guide dans les dédales de cette construction de pierres de taille. C'est la forteresse croisée d' Al-Shawbak construite au début du XII^e siècle par le roi Baudouin, premier roi franc de Jérusalem après la mort de Godefroi de Bouillon.

Il est troublant de retrouver l'histoire de France si loin de ses frontières. En parcourant ces ruines, je songe à ceux qui ont construit ces bâtiments. Non pas au roi ou aux chevaliers qui ont décidé ou dirigé sa construction mais à ceux qui portaient les pierres, les assemblaient, les taillaient, les gravaient. Bien sûr, ces vestiges sont moins impressionnants que ceux de Pétra mais, là-bas, les ouvriers travaillaient pour leur civilisation. Même si leurs conditions n'étaient pas meilleures que celles des ouvriers qui ont bâti ce château, ils ne travaillaient pas pour des gens venus d'un autre monde, venus pour asservir, pensant qu'ils étaient les plus civilisés alors qu'ils n'étaient que les plus forts...

La construction des châteaux croisés a-t-elle été à l'origine du premier esclavage ? C'est peu probable... et quelle importance ? L'inhumanisme n'a pas de religion, pas d'idéologie et la philosophie ne s'intéresse que bien rarement à ceux qui ne l'étudient pas.

Une vision me rassure. Ici comme en France les constructeurs ont laissé une trace de leur talent. Dans les cathédrales occidentales ce sont des bas-reliefs, gargouilles et autres sculptures ésotériques. Ici ce sont des écritures qui ornent les murs. La langue arabe s'écrit mais peut aussi se dessiner. Les ouvriers ont su en profiter...

La visite est brève. Je suis le seul touriste, le guide ne parle pas français et je n'ai pas envie de m'éterniser. Je reprends sans tarder l'interminable descente vers la mer Morte. A Kérak je passe au pied d'une autre forteresse. Je ne m'arrête pas.

Peu après, la pente de la route s'accroît. Suivant les étroits lacets creusés dans la roche des montagnes, je plonge vers la mer. A mi-hauteur, une plaque indique l'altitude zéro, le niveau de la mer, le niveau moyen des océans devrait-on dire ; ici la mer est plus de 400 mètres plus bas.

En arrivant par cette route, on rejoint cette petite mer, prise entre deux massifs pas très loin de son extrémité Sud. De l'autre côté, les rives israéliennes sont beaucoup moins élevées. Sur cette rive, la montagne semble se précipiter directement dans l'eau saumâtre. Ici une étendue marécageuse me sépare de la côte ; plus au Nord la petite route nationale a juste la place pour se glisser entre les hautes parois rocheuses et les étroites plages de galets blanchis par le sel.

Je n'ai pas fait deux kilomètres le long de la côte avant d'être stoppé par un barrage militaire. Une baraque de pierre, quelques sacs de sable et deux jeunes militaires en treillis kaki, tête nue et souriants qui me font signe d'arrêter. Je leur présente mon passeport. Le plus gradé me demande où je vais ?

Je vais à Aman ; je veux ensuite poursuivre mon voyage par la Syrie et il faut que je demande un visa à l'ambassade.

Il observe les tampons présents sur les pages de mon passeport et me regarde d'un air sceptique. Il me demande ensuite d'où je viens ?

De France, par le Maroc, la Mauritanie, le Mali, le Niger, la Libye, l'Egypte.

Le plus jeune semble émerveillé. Il me demande si c'est la première fois que je viens dans son pays. Son français est sommaire mais bien meilleur que mon anglais et il semble si heureux de le parler... Avec quelques paroles peu assurées, il insiste pour que je vienne avec lui jusqu'à la mer. Il semble tellement fier de sa région, de son pays, que je ne peux refuser son invitation. Je gare mon 4x4, le laisse à la garde de son collègue et pars à sa suite en direction de la plage.

Nous nous rapprochons rapidement de la zone sombre qui nous sépare du rivage. C'est une mosaïque marécageuse de blocs de terre noirâtre semblant flotter sur une boue épaisse. Le jeune militaire me montre comment progresser en posant les pieds au centre de ces dalles humides. Plus nous approchons de la mer, plus le terrain devient spongieux, les zones praticables étroites. Aux deux tiers de notre chemin, une de mes espadrilles glisse sur un de ces monticules pâteux ; j'enfonce ma jambe jusqu'au genou dans la boue visqueuse. Je la ressors dans un bruit de succion, maculée d'une gangue épaisse mais sans chaussure. Ma sandale est restée collée au fond de la faille dans laquelle mon pied s'est enfoncé.

Je crie à mon compagnon que je ne vais pas plus loin et m'apprête à rebrousser chemin, pieds nus. Dès que le jeune militaire comprend la situation, il me rejoint en quelques bonds, me fait signe de patienter puis plonge le bras là où mon pied s'est enfoncé, à la recherche de ma chaussure. J'ai beau lui dire que cela n'a pas d'importance, que ce sont de vieilles sandales, que j'en ai d'autres, il poursuit minutieusement sa prospection. Au fil des minutes, son treillis devient tenue de camouflage,

prenant couleur, aspect et consistance de la boue environnante. Maculé de vase mais triomphant, il ressort bientôt une masse gluante. Il l'essuie du mieux qu'il peut : c'est ma chaussure. Il me la rend et s'apprête à reprendre la direction de la mer.

Il n'est pas dans mes intentions de poursuivre cette escapade sur ce terrain trop spongieux pour moi. Nous reprenons le chemin du poste militaire d'où il me conduit à une petite construction en contrebas, cabine de douche qui me permet de me débarrasser de la boue collante qui me recouvre.

De retour dans mon 4x4 une odeur tenace de vase m'imprègne toujours. Pour égayer un peu ma route, je me dis que c'est de ma faute, à suivre un militaire on ne peut que finir dans la merde... même un militaire aussi sympathique que celui que je viens de quitter...

Beaucoup plus au Nord, je trouve un chemin qui part en direction d'une longue plage de galets. A cet endroit, la route surplombe la côte d'une vingtaine de mètres. Le soleil commence à baisser. Je profite de ce dénivelé pour trouver un emplacement à l'abri des regards pour y passer la nuit.

En attendant la soirée, je me promène le long de la grève, ici formée de roches stables et solides. Plus le crépuscule se rapproche, plus la beauté des rives de la mer Morte se révèle. Dès que la luminosité commence à baisser, les roches sombres se cuivrent, les plus claires se dorent, le bleu de la mer devient plus intense ; seule la mince lisière entre les deux reste blanche, immaculée. Ensuite, quand les derniers rayons du soleil rasent la surface de l'eau, la mer s'illumine un bref instant d'une légère lueur verdâtre, les cristaux de sel se transforment alors en une gangue d'émeraudes qui enrobent tout ce qui est proche de l'eau. Un bref instant, même les détritiques, boîtes de conserve, bouteilles de plastique, deviennent des joyaux.

Le lendemain matin, j'arrive à Amman en milieu de matinée. C'est une petite capitale où la circulation en Land Rover est

moins pénible que dans Tripoli ou Le Caire. Avec l'aide de quelques policiers à qui je demande ma route, j'arrive facilement dans le secteur où se trouve l'ambassade de Syrie. C'est un quartier résidentiel où sont disséminés quelques bâtiments administratifs, quelques hôtels. Devant l'un d'eux j'aperçois un couple de cyclistes qui me fait signe ; je me gare un peu plus loin. Ce sont des baroudeurs qui font le tour de la Méditerranée à vélo. Ils sont originaires de la région grenobloise ; ils ont reconnu ma plaque d'immatriculation française, on est presque voisins. Ils vont, comme moi, à l'ambassade de Syrie mais eux pour récupérer leurs passeports qu'ils ont déposés hier. C'est tout près d'ici, je laisse donc mon véhicule à sa place et nous partons ensemble. En chemin ils m'expliquent qu'ils étaient facteurs mais là-bas ils s'ennuyaient trop, leur vie était trop monotone, trop triste... Alors tous deux ont démissionné, ont pris leurs vélos, leurs grosses sacoches, leurs passeports et sont partis, il y a déjà plusieurs mois. Que feront-ils après ? Ils ne s'en soucient pas, la route est encore longue... Ils auront le temps d'y penser...

Arrivés à l'ambassade nous nous séparons. Eux vont dans une autre salle récupérer leurs passeports, moi je me place dans la file d'attente pour présenter le mien. Juste avant que je n'arrive au guichet je vois ressortir mes amis. Ils viennent me souhaiter bonne chance. Pour eux c'est bon, ils peuvent poursuivre leur chemin.

Derrière le bureau c'est une femme qui contrôle les papiers ; elle est belle malgré son uniforme strict. Je lui tends mon passeport, elle le feuillette rapidement, s'arrête sur une page, l'observe puis me montre le petit tampon égyptien marquant mon passage au poste frontière de Elat. Elle n'a pas besoin de parler français pour me faire comprendre que je n'ai aucune chance d'obtenir un visa d'entrée dans son pays.

Je ne traverserai pas la Syrie, je ne visiterai pas la Turquie, je ne verrai pas ce qu'est devenue la Bulgarie, ce si beau pays que j'ai connu il y a quelques années, au temps de la "perestroïka",

dans un temps où elle appartenait à un monde qui n'existe plus. Je n'ai plus le choix, il faut que j'écourte mon voyage. J'avais envisagé cette possibilité ; il y a une ligne maritime qui relie Israël à la Grèce, mes dernières économies devraient me payer cette traversée. Cette solution a un avantage : je vais pouvoir visiter Jérusalem. J'en prends immédiatement la direction, je pense voir cette cité en début d'après-midi, il n'y a guère plus de cinquante kilomètres entre Amman et Jérusalem.

Quelle erreur ! Si la distance est insignifiante, la route est loin d'être rapide. Ce parcours inclut la traversée du Jourdain et la vallée du Jourdain est un territoire palestinien occupé. La frontière n'est pas fermée, elle n'est pas franchement ouverte non plus. Dès que je me rapproche d'elle, la circulation devient très difficile. Je suis obligé de me garer à plus d'un kilomètre du poste frontière. Après quelques dizaines de minutes d'attente, voyant que rien ne bouge, je pars à pied à la recherche de renseignements.

Ici il n'y a pas de militaires sympathiques, pas de policiers serviables, tous sont tendus, même les civils semblent inquiets... A toutes mes questions je n'obtiens qu'une réponse : Il faut attendre !

Je le fais quelques instants mais, devant l'immobilité désespérante de la situation, je retourne à mon véhicule et fais demi-tour. Je vais contourner la mer Morte, retourner à Elat. Le trajet est beaucoup plus long mais, dans ce cas, je peux aller me réfugier pour la nuit dans le désert, après l'extrémité Sud de cette mer minuscule.

Rapidement je me retrouve sur la route côtière que j'ai parcourue la veille en sens inverse. A mi-chemin je croise un camion militaire. A l'arrière de celui-ci un des occupants me fait de grands signes. Je reconnais mon compagnon de la promenade marécageuse d'hier. J'espère que cette escapade ne lui a pas causé de problème. C'est tellement sympathique un soldat qui désobéit pour une amitié éphémère...

Comme prévu, je passe la nuit dans un petit coin de désert à une cinquantaine de kilomètres d'Aqaba. Il n'y a pas beaucoup de place entre les montagnes de Jordanie et les grillages de la frontière israélienne mais une petite plaine sablonneuse a suffisamment d'ondulations pour offrir un emplacement convenablement isolé des proches habitations. Ce sera la dernière nuit où je dormirai en appréciant le confort du sable et m'endormirai en cherchant la planète du petit prince, perdue quelque part au milieu de ces milliers d'étoiles.

Le lendemain matin, j'arrive très tôt au poste frontière d'Aqaba. Je suis content de le trouver complètement désert, cela laisse présager des formalités rapides. Je pars confiant présenter mes papiers au bureau de police. Un militaire prend mon passeport le parcourt longuement puis me fait signe de le suivre et sort observer mon véhicule. C'est après qu'il ait fait le tour de mon Land Rover que l'interrogatoire commence :

Do you speak english ?

Non, français.

French ?

Oui, français.

Name ?

...

Cet interrogatoire se poursuit de longues minutes, dates d'entrée, de sortie, de Jordanie, d'Israël, travail, raison du voyage, adresses, où je me suis arrêté, etc. Chaque question est répétée, lorsque je ne réponds pas, il fait l'effort de dire quelques mots de français, visiblement contrarié de parler cette langue. Notre conversation difficile et tendue se termine quand, à la question "Avez vous transporté des passagers ?" je réponds : "Juste un militaire."

Tout de suite, j'ai l'impression d'avoir dit une insanité, d'avoir commis une hérésie envers Jéhovah, d'avoir insulté ce militaire, pire, de l'avoir menacé.

Après s'être exclamé : "Military !", il part vers les bureaux,

revient avec deux de ses collègues et me dit qu'il faut entièrement vider la voiture et l'emmener dans le garage qui est un peu plus loin. J'ai bien envie de me révolter mais je n'ai pas le choix. Interdit de séjour en Syrie, je ne peux me permettre de l'être en Israël, je n'ai pas d'autre chemin pour rentrer en France. J'ouvre donc toutes les portes et commence à sortir les paquets, les sacs, les boîtes, les caisses, les habits, les conserves, les outils ... Les militaires les entreposent à l'entrée d'une petite construction jouxtant le garage. Ils me demandent ensuite de conduire mon Land dans le garage et de le placer sur un pont élévateur. Je coupe le moteur, descends de mon véhicule et me dirige vers un angle de la pièce pour observer le travail de fouille. Les militaires ne l'entendent pas de cette oreille. Ils me font comprendre qu'il est interdit de rester là et me conduisent fermement vers la sortie. Résigné, je retourne surveiller mes bagages.

Deux troufions les amènent un par un sur un large tapis roulant qui les entraîne lentement à l'intérieur d'un tunnel de plusieurs mètres de long. Un à un, chaque sac, chaque caisse, chaque objet disparaît dans cette machine. Je pars de l'autre côté pour les récupérer.

A cette extrémité, un technicien de l'armée est installé devant un ordinateur où il observe, minutieusement, défiler les spectres de mes bagages. Les rayons de cet appareil traversent tous les objets en décomposant chaque matière présente. Chacune est représentée par une couleur spécifique qui permet de l'identifier. Lorsque l'observateur a un doute, il fait varier les contrastes, la transparence, l'intensité de chaque composant pour faire ressortir l'enveloppe ou isoler le cœur de chaque objet. Sur l'un d'eux, le technicien militaire utilise toutes les possibilités de son robot espion pour essayer de l'identifier. Moi, je reconnais parfaitement ma bombe de crème à raser.

Contrairement aux mousses, le gel n'est pas mélangé à un gaz liquéfié dans le corps d'aluminium mais il est contenu dans une poche souple qui l'isole du gaz propulseur qui ne fait que la

compresser pour éjecter le produit lorsque l'on en a besoin. Cette technologie n'a pas l'air d'être connue en Israël. Je constate que mon distributeur de gel est aux trois quarts vide, la poche n'est plus qu'une mince forme ovale qui intrigue beaucoup l'observateur. Très consciencieux, dès que cet étrange objet ressort du tunnel, il s'en empare, ôte le capuchon et appuie sur la valve pour voir ce qui se cache à l'intérieur. Immédiatement, une longue traînée de gel bleuté gicle sur son clavier. Il l'essuie d'un geste vif qui transforme instantanément cette pâte translucide en une mousse dense qui s'insinue entre les touches du clavier.

Mon éclatant sourire donne un air très contrarié à ce militaire technicien.

Il abandonne son nettoyage et appelle le gradé qui surveille la fouille de ma voiture. Celui-ci ressort du garage avec, dans les mains, un moulage de plastique qui m'intrigue. La conversation qu'ils ont entre eux est pour moi de l'hébreu. La seule chose qu'ils prennent la peine de me faire comprendre, c'est qu'il faut que j'aille m'installer un peu plus loin en attendant qu'ils aient fini leur travail.

C'est après de longues heures que j'ai enfin l'autorisation de récupérer mon véhicule et mes bagages. Les militaires se gardent bien de me donner un coup de main pour tout recharger ; il faut même que j'insiste pour qu'ils m'indiquent où je peux me laver les mains après ce travail.

Il est presque deux heures de l'après-midi lorsque je prends la route qui conduit aux rives israéliennes de la mer Morte. Je ne suis pas pressé et j'ai faim, je m'engage donc dans le premier chemin que je rencontre pour m'isoler un peu de la route. Je ne vais pas bien loin, ce sentier est du côté de la frontière jordanienne et un haut grillage limite ma progression à une centaine de mètres de la route. Quelques minutes après mon arrêt j'ai la surprise de voir une autruche venir m'observer à

travers le treillis métallique. Ce ne serait donc pas une zone militaire, juste un garde-manger, peut-être les deux ?

Après un rapide repas, je décide d'aller voir les mines de Salomon. Ce site est proche et son accès bien indiqué. Il me faut peu de temps pour atteindre son entrée. Une route secondaire me conduit jusqu'à une barrière fermée. Sur ma droite un petit parking fait face à un bâtiment d'accueil. Tout est désert et aussi clos que la barrière qui coupe la chaussée. Celle-ci se prolonge jusqu'en fin de plaine, s'insinue dans une étroite vallée pour se perdre entre de hautes collines.

J'observe cet horizon puis retourne vers le bâtiment d'accueil. Des horaires et des prix sont affichés. Les visites sont trop tardives et elles sont trop chers, je n'ai plus d'argent, je n'ai plus de patience. Je reprends la route pour la côte Ouest de la mer Morte, je préfère avoir le temps de trouver un lieu de bivouac tranquille. Ici, je suis dans un pays évolué ; ici il y a une police, une armée sérieuse, omniprésente ; ici même le désert n'est plus un refuge.

Lorsque je rejoins le rivage, j'ai la surprise de me retrouver en train de circuler au bord d'un parfait miroir. Aucun souffle de vent ne ride la surface. Cette parfaite immobilité donne l'impression que l'eau s'est gélifiée, qu'elle a perdu toute vie, gardant seul un éclat de pierre précieuse qui reflète le ciel, les roches et la végétation avec une précision surnaturelle.

Je longe la côte lentement, sans me lasser de ce spectacle minéral. Je traverse une station thermale où hôtels et immeubles luxueux bordent une large promenade ombragée par des palmiers alignés. Plus au Nord, je retrouve une région désertique où, comme sur la côte jordanienne, la route se fraie un passage entre collines et rivage.

Je progresse de plus en plus lentement. Je ne veux pas trop me rapprocher de Jéricho ni de la route de Jérusalem où j'aurais peu de chances de trouver un endroit tranquille pour passer la

nuit. Ici aussi les possibilités sont restreintes, les collines sont escarpées et il n'est pas possible de s'éloigner de la route. Après quelques tentatives infructueuses, je découvre un petit vallon où je réussis à trouver un emplacement correct. Je ne suis qu'à une dizaine de mètres de la route mais une végétation suffisamment dense m'isole de celle-ci tout en me laissant une large vision de la côte jordanienne de la mer Morte. Je passe ma soirée à la regarder. Elle et son reflet parfait disparaissent dans la nuit en une succession de couleurs chaudes et pastels, totalement différentes mais toutes aussi captivantes que celles observées, deux jours auparavant, sur la rive opposée.

Dès les premières lueurs de l'aube je me prépare pour prendre la route de Jérusalem. Un rapide petit déjeuner, une brève toilette, le rangement de mon véhicule et je reprends la route peu après huit heures. Ayant tout mon temps, j'avais prévu de visiter Jéricho. J'arrive dans ses faubourgs une heure plus tard. Trop tôt peut-être ? Tout est fermé, les rues sont désertes, la ville semble morte. Pas la moindre trompette pour rompre cette torpeur, les derniers remparts de cette cité doivent être tombés depuis trop longtemps...

Je ne m'attarde pas et quitte ce minuscule territoire palestinien peu de temps après y être entré. Dès ses limites franchies, un poste de police israélien m'arrête. Un policier contrôle mes papiers puis me reproche avec virulence de ne pas rouler avec les phares allumés. Le soleil est déjà haut, la clarté éblouissante, je ne comprends pas son agressivité. Tout d'un coup, je me sens très proche de l'OLP.

Après cette rencontre, j'ai envie de passer quelques heures dans des territoires inhabités. Au Sud-Est de Jérusalem se trouve le désert du Néguev dans lequel s'enfonce une petite route qui s'insinue entre des collines étrangement abruptes et arrondies. Leurs faces nord sont recouvertes d'un ténu tapis d'herbe vert clair contrastant avec la couleur crème de cet univers minéral. Au sommet d'un de ces monticules un couple

de chameaux me regarde passer, l'air soupçonneux. Je m'imagine que c'est le désert dans lequel Jésus est resté 40 jours, moi je n'y reste que 40 minutes. Passé le premier col, je vois la vallée suivante occupée par un impressionnant détachement militaire avec chars, camions, véhicules blindés, tentes, radars mobiles, lance-missiles, etc.

Je fais immédiatement demi-tour et rejoins la route de la ville sainte. J'arrive rapidement dans les faubourgs de Jérusalem. Ils ressemblent aux banlieues de nombreuses villes méditerranéennes, immeubles blancs accrochés à des collines de calcaire parsemées d'une végétations clairsemée.

Pendant que je m'approche de la ville, RFI diffuse des informations sur l'extension des colonies israéliennes. Des juifs du monde entier continuent d'arriver en Israël ; avec la puissance écrasante de son armée, ce pays n'a pas de problème pour leur trouver de la place. Sur les ondes comme dans les rues que je parcours, je perçois la tension qui s'accroît. J'arrive par Jérusalem Est. Après de petits immeubles qui se pressent au flanc de basses collines parsemées d'une végétation méditerranéenne, je me retrouve dans une ville européenne, larges avenues bordées d'immeubles continus, panneaux publicitaires, signalisation routière..., tout y est. Je ne sais trop où aller, j'aperçois un panneau indiquant la direction "Salomon's temple". Je la suis.

J'arrive assez facilement sous les remparts. Ils font face à un parc verdoyant et ma route s'insinue en fond de vallée entre ces deux sites qui la surplombent. Je cherche un emplacement pour me garer. J'en trouve un ombragé et gratuit à un peu plus d'un kilomètre sur la route de Bethléem.

Ma première visite est pour le parc. C'est un espace verdoyant, accueillant, jonché d'espaces ludiques : petits théâtres, jeux pour enfants, petite place serrée autour d'une fontaine malheureusement à sec et jonchée de boîtes de bière, de coca-

cola, déchets bien de chez nous.

De partout on a une vue superbe sur les longs remparts de pierres blanches que dominent seulement quelques temples, églises et mosquées. Cette ville est sainte pour trois religions. Il semble qu'aujourd'hui l'une d'elles veuille se l'approprier. Quel dommage ; quel danger !

Je pars ensuite vers les fortifications, je les longe puis les franchis par une porte magistrale. Je me retrouve dans une cité aux rues étroites et très touristiques. Les boutiques de souvenirs alternent avec les magasins de luxe et les restaurants de toutes nationalités. Il y en a un français, j'y prends mon déjeuner ; je suis déçu, le serveur ne parle pas ma langue.

Je passe le début d'après-midi à me promener dans les quartiers alentour. Je rejoins ensuite mon véhicule, achète quelques provisions dans les commerces de la rue où il est garé et quitte la ville. Je n'ai ni le goût ni les moyens de jouer plus longtemps au touriste.

Jusqu'à Ramallah, la circulation est intense. Je parcours la cinquantaine de kilomètres au rythme lent de ce trafic. Après cette ville, je quitte les voies principales pour me diriger vers la vallée du Jourdain. La petite route sur laquelle je circule rejoint puis suit cette vallée tourmentée à la végétation méditerranéenne. En ce mois de février quelques arbres fruitiers sont déjà en fleurs.

Si la végétation sent un peu le printemps, l'ambiance des villes traversées semble engluée dans un automne menaçant. Les rues sont peu fréquentées, les rares passants me regardent passer l'air étonné, un peu méfiants. A l'écart de ces agglomérations mais sans se cacher, d'imposants détachements de militaires israéliens surveillent ces territoires palestiniens. L'assassinat d'Isaac Rabin a été bien utile à la guerre. Peu après son décès, je vois mourir l'espoir de paix que ce chef d'Etat avait fait naître.

Même avec les territoires occupés, l'Etat d'Israël n'est pas bien

grand, en milieu d'après-midi j'ai rejoint les plaines fertiles qui précèdent Haïfa. Dans le même temps où je me rapproche de la Méditerranée, le ciel bleu disparaît derrière de sombres nuages et une pluie lourde et serrée se met à tomber sans interruption. Cette dégradation brusque de la météo me fait renoncer à la visite de Bethléem. En début de soirée, proche de ma destination, j'aperçois, en contrebas de la chaussée un chemin qui longe les champs détrempés. Quelques arbres offrent un emplacement suffisamment discret pour une soirée, puis une nuit, à l'abri d'une surveillance policière relâchée par les trombes d'eau déversées par le ciel.

15. *Fin d'un voyage*

A l'aube du jour suivant le temps est toujours à la pluie. Je renonce à toute idée de visite et prends la route de Haïfa afin de quitter ce pays dont l'avenir me paraît aussi sombre que le ciel de cette matinée.

J'arrive dans la ville par une longue avenue rectiligne. Je gare mon véhicule à la première occasion et pars à pied reconnaître la ville ; la pluie a diminué et les balcons des immeubles protègent en partie les trottoirs. Mon premier souci est de trouver une agence de voyage pour réserver ma place dans un bateau pour la Grèce. Je n'ai pas de difficultés à en trouver une dont la devanture est ornée de dessins de navires de croisière magistraux.

A l'intérieur la pièce est traversée par un long comptoir derrière lequel une hôtesse m'accueille froidement. Elle ne parle pas français et se montre très contrariée que je ne parle pas sa langue. Après de longs efforts, la consultation de brochures en anglais, la présentation de mon passeport et de ma carte de crédit, je réussis tout de même à obtenir un billet pour moi et mon 4x4 dans un ferry qui part pour le port du Pirée dans une semaine.

Une fois résolu ce problème, je pars visiter le centre-ville. Les constructions, les commerces y sont sans intérêt pour moi. Je m'approche du port mais celui-ci est beaucoup trop vaste, beaucoup trop industriel pour permettre une visite à pied. En retournant vers ma voiture j'ai le plaisir d'apercevoir une boulangerie. C'est la première que je vois en Israël, c'est le premier interlocuteur jovial que je rencontre dans ce pays. Je profite de cette oasis de gentillesse pour me renseigner sur les possibilités de logement dans Haïfa. Il m'indique l'auberge de jeunesse qui se situe sur la route qui monte au phare et dans les quartiers hauts de la ville.

Ce logis est situé à flanc de colline sur un site qui doit être des

plus agréables par des temps plus cléments. Plusieurs constructions sont réparties à différents niveaux dans un parc à la végétation abondante. Traversant de petites terrasses extérieures, des escaliers relient les chambres, le réfectoire, la bibliothèque et les salles de jeux. Il y a aussi un bâtiment administratif où une secrétaire m'explique le règlement : le prix des nuits est modeste mais il doit être réglé d'avance ; le petit déjeuner doit être pris à 7 heures. Il est possible de prendre le repas du soir à 19 heures si l'on s'inscrit avant 15 heures ; les portes sont fermées à 22 heures et tout le monde doit être rentré avant cette heure ; les chambres sont pour deux personnes et les toilettes sont en bout de bâtiment ; le séjour est limité à trois nuits.

Je paye pour l'hébergement et le repas du soir.

Après avoir amené les bagages dont j'ai besoin dans ma chambre, je prends le temps de visiter cette propriété. Je suis limité aux parties abritées de la pluie incessante. Il y a une salle de sport avec quelques agrès, quelques tables de ping-pong. Dans un autre bâtiment il y a le réfectoire avec ses petites tables rangées avec ordre. Les derniers locaux que je découvre sont constitués d'une grande salle commune et de la bibliothèque.

Je parcours longuement les étagères où s'alignent les livres. Il y a toute une partie de livres israéliens. Je ne m'y attarde pas, ils me font juste comprendre la justesse d'une vieille expression : "Pour moi, c'est de l'hébreu." Les autres livres sont pratiquement tous en anglais. Il y a beaucoup de livres religieux juifs et chrétiens, même des vies de saints comme je les avais découverts en fouillant dans la maison de mes grands-parents, littérature du XIX^e siècle manichéenne et simpliste. Les autres livres étaient tous consacrés à la Choa, au martyre du peuple juif, à la gloire de l'Etat israélien.

Curieusement cette littérature me rappelle un vieux souvenir du temps où j'étais militant communiste. Un camarade savoyard

m'avait emmené en Suisse récupérer un plein coffre de livres de propagande soviétique. Il y avait des descriptions idylliques de la révolution d'octobre, des rappels du martyre du peuple russe dans sa lutte contre Hitler, la liste des mérites du régime. De longues années plus tard, je trouve des similitudes troublantes dans ces deux collections de livres. Dans les deux, toute opposition, tout témoignage de culture, d'idéologie différente sont oubliés, réduits au silence...

Un peu avant l'heure du déjeuner, je descends dans la salle commune. Quelques autres pensionnaires attendent aussi le repas. J'essaie de lier conversation mais aucun ne parle français ou n'est intéressé par les souvenirs d'un voyageur qui vient de traverser une dizaine de pays musulmans. Personne ne se soucie non plus de ce que l'on peut apprendre dans le désert. Une cloche sonne l'heure du dîner. Tout le monde se dirige vers le réfectoire. Je mange seul un repas insipide.

Pour ce souper, un autre convive est venu se joindre à nous. C'est un clochard visiblement habitué à ces repas bon marché, mal rasé, couvert d'habits élimés, il s'installe dans un angle de la salle. La gérante vient lui tenir un long discours. J'ai l'impression que c'est une leçon de morale mais je ne comprends pas. Lui ne s'y intéresse pas, il attend patiemment la fin et qu'on lui serve son repas. Il mange en silence comme tous dans ce réfectoire puis repart discrètement, comme il est venu. Je fais rapidement de même, préférant regagner ma chambre où je suis seul pour cette première nuit, à cette assemblée morose et silencieuse.

Le lendemain je passe mon temps à visiter les alentours de la ville. Le matin je retourne au centre ville, je repère le port où je devrai m'embarquer puis, vers midi, je trouve un restaurant agréable pour déjeuner. C'est une construction basse, isolée sur un terre-plein étroit emprisonné entre de hauts immeubles. C'est un établissement touristique désert à cette saison. Je

m'installe à une des nombreuses tables libres et vois rapidement arriver une serveuse dont la vision m'enchant. Elle n'est pas très grande, bien proportionnée, avec une chevelure blonde assez courte et de très jolis yeux noisette.

Elle me présente les menus et me demande ce que je veux en anglais. Je tente de lui répondre dans la même langue mais ne peux que combler ma carence de vocabulaire par l'insertion de plusieurs mots français. A l'écoute de mon parler pittoresque et de mon accent typique, je vois le visage de cette charmante hôtesse s'illuminer d'un radieux sourire. Elle me dit :

1 Français ! vous ... venir de France ?

2 Oui, vous connaissez ?

3 Non, mais j'aime beaucoup parler votre langue ... j'ai appris chez moi, à Irkoutsk. Ici personne ne parle français.

4 Vous venez de Sibérie, de Russie ?

5 Oui, je suis venue il y a trois ans, on disait la vie plus agréable, ici, plus facile.

6 Et c'était vrai, la vie est mieux, ici ?

7 Oui, ça va, mais les forêts de mon pays me manquent ...

Moi qui viens de traverser des pays où chaque arbre semble être un miracle de la nature, je ne peux m'empêcher de répondre :

8 Mais ce pays est très boisé, il y a presque de tout, des palmiers, ...

9 Ce n'est que des arbres, des plantations, pas des forêts !

Ma surprise passée je ne peux qu'approuver ; je revois les palmeraies aux arbres alignés comme les militaires d'un régiment à la parade. Elles sont sûrement plus faciles à exploiter que celles des oasis traversées de Mauritanie jusqu'en Egypte, mais tellement moins belles et accueillantes.

Le temps d'échanger ces quelques mots, d'autres clients arrivent et cette charmante serveuse doit repartir à son travail. A la fin du repas, je lui demande si elle travaille tous les jours

ici. Sa réponse m'attriste un peu : elle ne revient pas avant la semaine prochaine, pas avant que je ne sois embarqué sur le bateau en partance pour la Grèce.

Pour ma dernière nuit à l'auberge de jeunesse, la deuxième place de ma chambre est occupée par un jeune Américain. Il est arrivé ce matin des Etats-Unis pour vivre l'expérience des kibboutz. J'apprendrai cela au cours d'une brève conversation. Mon nouveau colocataire parle aussi mal le français que moi l'anglais et, de toute façon, mon voyage, mon existence ne l'intéressent visiblement pas.

Le lendemain matin, je suis soulagé de quitter cette pension à l'ambiance beaucoup trop militaire pour moi. La pluie s'est arrêtée et j'ai repéré un petit parking en bord de mer où je pourrai bivouaquer les dernières nuits en attendant mon retour en Europe.

Juste avant de partir, je prends soin de glisser discrètement la version anglaise du Livre Vert de Kadhafi offert par l'ambassadeur dans un des présentoirs de la bibliothèque. Moi, je trouve qu'il ne dépare pas au milieu de tous les autres livres de propagande, même s'il est originaire d'une culture, d'une idéologie différente ; presque d'un autre monde.

Le parking où je m'installe se situe à la sortie de la ville, au début d'une longue plage qui borde la Méditerranée, au Sud d'Haïfa. En cet après-midi de fin de tempête seules d'immenses flaques l'occupent. Je me gare entre deux, face aux vagues grises et blanches qui, sous le ciel sombre, battent la plage dans un fracas au rythme régulier.

Je passe mes deux premiers jours en partageant mon temps entre de longues promenades sur la plage et, quand le temps est trop maussade, dans des visites de la ville haute, observant le paysage à travers les vitres embuées de mon Land Rover en écoutant les gouttes de pluies tambouriner sur le toit d'aluminium.

Malgré le temps maussade, ma première promenade sur le front de mer est passionnante. La tempête a déposé d'innombrables objets, morceaux de bois, pare-battages de plastique, bouteilles de verre, boîtes de bière métalliques. Il y a même un minuscule radeau de 50 cm de côté sur lequel est solidement fixée une lampe tempête vide et oxydée. J'ai l'impression de feuilleter le récit de récents naufrages.

Pourquoi trouvons-nous belles de telles images ?

Mes escapades dans la ville haute n'ont eu que peu d'intérêt excepté un vaste parc se penchant à flanc de colline, face à la mer. Il entoure le phare qui dispense inlassablement, à perte de vue, un message d'espoir à tous les navires marchands, un message de danger pour les navires étrangers, pour les navires ennemis car étrangers à ce pays. Mais ici, il n'y a pas de navires ennemis qui osent s'approcher à portée de vue de ce phare. Les seules embarcations agressives sont les petits navires de guerre israéliens se dirigeant vers les côtes du Liban.

Le troisième jour, avec le soleil revient l'animation sur la plage. Il ne fait pas assez chaud pour les baignades mais les habitants de Haïfa viennent se promener ou simplement se garer face à la mer pour, depuis le siège de leur voiture, regarder se coucher le soleil. Je fais de même en passant deux soirées à regarder à contre-jour passer les marcheurs, les coureurs à pied, les cyclistes et les cavaliers qui, après leur journée de travail, sillonnent la plage.

La veille de mon départ, je vois s'installer à quelques mètres de mon Land Rover un petit camion 4x4 vert. Ce sont deux baroudeurs allemands qui, comme moi attendent le bateau. Nous faisons rapidement connaissance. Ils ont fait un voyage de trois mois dans le désert et rentrent dans leur pays. Ils sont sympathiques, parlent un peu le français et m'invitent à boire une bière. C'est une très bonne bière allemande qu'ils ont

emmenée. Ces voyageurs allemands sont vraiment prévoyants ! Moi j'ai fini les quelques bouteilles de beaujolais que j'avais emportées avant la frontière Mauritanienne.

L'aménagement de l'ancienne cellule frigorifique qui équipe leur camion est impressionnant. Il y a tout : un coin salle à manger, un coin cuisine, un coin chambre à coucher et même une partie atelier. Il y a tout pour parcourir le monde sans abandonner ses habitudes. Je préfère ma façon de voyager, le confort est "spartiate" mais je suis beaucoup plus proche des populations rencontrées. Il n'y a qu'ici que j'envie leur confort. La sobriété de mon équipement de voyageur n'est vraiment pas adaptée aux bivouacs dans les pays fortunés.

Le lendemain matin, avant de rejoindre le port, je remonte sur les hauteurs de Haïfa pour voir le parc qui entoure le phare sous le soleil. Je reconnais à peine cet endroit. Sous le soleil tout est éclatant : le vert des pelouses et des arbustes qui descendent les flancs de la colline, les fleurs multicolores des massifs, le bleu retrouvé de la Méditerranée et le blanc scintillant des quelques moutons qui surmontent les vagues.

Tout en regardant une dernière fois ce paysage, je vois mon bateau entré dans le port.

Vent force 3 à 4, mer peu agitée... un temps idéal pour terminer un voyage.

En milieu d'après-midi je me présente au port. Comme dans tous, les espaces sont immenses. Les indications sont en anglais, c'est mieux qu'en hébreu, mais elles sont rares.

Après quelques allers-retours sur de vastes parkings, de larges voies traversant d'immenses entrepôts, je trouve le poste de douane.

De nombreux véhicules sont déjà alignés sur une demi-douzaine de files le temps de remplir les formalités. Tout a l'air de se passer rapidement. Je me place derrière les trois voitures de la

première file et attends. J'ai toujours eu peu de chance dans ces situations, c'est la seule rangée qui ne progresse pas. Une discussion animée se déroule entre un douanier et le conducteur de la première voiture. Je coupe mon moteur et descends de mon véhicule. En approchant, je comprends que le conducteur demande si c'est parce qu'il est palestinien qu'il doit vider toute sa voiture. Je n'ai pas le temps d'en écouter plus. Deux militaires s'approchent de moi, me demandent ma carte d'embarquement et mon passeport. Ils les comparent à plusieurs reprises, s'échangent quelques mots puis me font signe de regagner ma voiture, de faire marche arrière et de prendre une autre file.

Je rejoins rapidement les autres véhicules qui attendent au pied du bateau. L'attente va être longue, le déchargement du ferry est encore loin d'être terminé...

Avant de ranger mes papiers, je regarde ce qui a attiré l'attention des policiers. Je ne mets pas longtemps à trouver : le nom porté sur ma carte d'embarquement est "Kristn Pietr" . Où l'hôtesse a-t-elle été chercher ce nom ? Heureusement que je ne suis pas palestinien !

Quel étrange pays que celui que je viens de quitter ! Vitrine de l'Occident au cœur du Moyen-Orient. Etalage de puissance économique, de maîtrise technologique et de supériorité militaire. Pays recréé sur la base de textes religieux vieux de 2 000 ans dans un lieu où de nombreuses communautés vivaient en bonne entente jusqu'à la création de cet Etat religieux.

Dans leur grande majorité, les peuples de cette terre ont aidé Anglais et Français à lutter contre l'empire Ottoman allié de l'Allemagne au cours de la Première Guerre mondiale. La fin de la Seconde Guerre mondiale, la nouvelle victoire sur l'Allemagne dominée par le nazisme, les a chassés de leur terre.

Comment ne pas comprendre leur colère ?

La création de cet état était-elle légitime ? L'émigration massive

vers cette terre a-t-elle été la bonne réponse à la tentative de génocide du peuple juif ? La situation ainsi créée n'a-t-elle pas abouti à une malsaine compétition entre racisme et antisémitisme ? L'implantation de l'Occident à proximité des régions les plus riches en pétrole n'a-t-elle pas été un des facteurs qui ont masqué les conséquences désastreuses imposées par cette décision ?

Cette terre était à eux. Quelle affirmation absurde !

Qui oserait revendiquer la restitution des pays d'Oc aux Cathares ? Il n'y a pourtant que 800 ans qu'ils ont été exterminés... Cette question est idiote. Leur extermination par les chrétiens a été une réussite totale, il n'en reste plus aucun. Il faut dire que leur croyance excluait toute violence et esprit de domination. Ils n'avaient aucune chance de survie...

Le sionisme est une hérésie qui dessert la religion et la cause du peuple juif. Ce mouvement me fait songer à l'histoire du veau d'or, les dirigeants se trompent de divinité. Qui remplacera Moïse pour les remettre dans le droit chemin ?

Le temps de tous embarquer dans le navire et la nuit est déjà là. Je reste longtemps sur le pont arrière à regarder s'éloigner les lumières de la ville. Lorsque la côte n'est plus qu'un alignement irrégulier de lueurs, je retourne à l'intérieur du bateau. Comme dans tous les bâtiments de cette catégorie, au-dessus des cales où sont scellés nos véhicules se succèdent cabines, salons, restaurant, salle de jeux, couloirs, bars, boutiques ... Il y a aussi, pour les deuxième classe, les sans cabine, une grande salle commune, salle de repos, salle d'attente où s'alignent les sièges en rangs serrés.

Après le départ, beaucoup de passagers passent par ce lieu. C'est ici que s'organise le séjour dans ce vaste monde clos à l'ambiance si particulière d'un navire. Comme pressé par la

précarité de la situation, tout s'organise en quelques minutes. Les passagers se rassemblent par nationalité, par niveau social ... nous nous retrouvons tous bien rangés comme des soldats de plomb dans le meuble d'un collectionneur méticuleux, chacun dans sa case, bien séparés de tous ceux qui leur sont un peu trop différents.

Dès que la traversée a commencé, je perds de vue mes voisins allemands. Je les apercevrai de temps en temps occupés avec des petits bourgeois de leur nationalité. Pour ma part, je me retrouve avec un groupe de paumés francophones.

Il y a Yann, un cuisinier breton. Il a quitté son travail, ou plutôt, il s'est retrouvé sans travail. Il a pris son sac à dos et a utilisé son pouce. Il est parti pour l'Afrique, en stop, au gré des voyageurs qui voulaient bien le transporter. En Egypte il a rencontré Anne et Bernard, un couple de Canadiens venus, eux par avion. Un super plan, des tarifs d'enfer, Un aller avec un retour qui peut se faire jusqu'à un an plus tard. Eux se sont déjà installés ; ils ont posé leur tente sur le pont inférieur, une tente igloo. Il y a enfin Monique et Bruno, un couple de Suisses qui sont partis avec une vieille R18 en espérant la vendre en Afrique comme font tant d'autres. Le problème c'est que eux ont choisi la Libye pour leur transaction et il est impossible de vendre une voiture en Libye. Ils sont alors passés en Egypte mais en Egypte il est impossible de vendre une voiture en mauvais état. Ils sont alors passés en Israël mais dans ce pays, même en la donnant personne n'accepterait une voiture si ancienne.

Je passe tout le voyage à écouter leurs histoires. Eux ne s'intéressent pas à la mienne. Mes voisins suisses sont trop préoccupés par les soucis qui les attendent à leur retour; les autres sont dans un autre monde.

Ils ont passé leurs voyages à la recherche de nouveaux paradis artificiels. Ils ont trouvé presque partout des produits pour les aider à s'évader dans leurs rêves, du Maroc à l'Egypte peu de

problèmes. Ils ont eu un souci en Israël, dans ce pays les drogues sont beaucoup trop chères.

Leurs discussions, la comparaison de leurs expériences est impressionnante. Ils ont presque tout essayé.

Yann : Quand j'étais jeune, j'essayais de fumer tout ce qui me tombait sous la main, les feuilles de tous les arbres, des herbes séchées, des racines ...

Bernard : Moi, c'étaient les colles, les solvants ... mais après, ça fait trop mal à la tête. Ce qui est super, c'est les champignons. Tu les fais cuire dans une casserole d'eau et tu bois l'eau de cuisson. Après tu vois toutes les lignes se tordrent, plus rien n'est droit, tout se déforme, s'enroule, tout est en mouvement ...

Yann : Et la cocaïne, t'as essayé ? Ca te donne une pêche d'enfer, tu peux courir contre les murs, au plafond, faire plein de trucs dont tu te serais cru incapable !

Moi : Et les piqûres ?

Tous les deux : Ah non, on n'est pas con ! De ça on ne revient pas, faut pas toucher à cette daube !

Pour l'alcool, ils supportent bien aussi. J'ai acheté une bouteille de whisky, elle n'a pas fait la soirée.

Tard dans la nuit, je retourne dans la salle commune avec mon duvet. Je m'installe dans un recoin désert et dors sur la moquette, entre deux rangées de sièges.

Le lendemain, en fin de matinée nous arrivons à notre première escale, au port de Limassol, sur l'île de Chypre. C'est un grand port où nous resterons une demi-journée. Un nettoyage des cales est prévu et nous devons sortir tous les véhicules, les aligner sur le quai et attendre.

Je commence par aller voir le grand hall d'attente. Je retrouve tous les repères présents dans les lieux d'escale de voyages longues distances, port et aéroport. Il y a les magasins

d'alcools, de parfums, de souvenirs. Il y a les fast-foods, les bars, les distributeurs de Coca-Cola et de hamburgers infects. Il y a aussi, toujours, quelques produits locaux. Ici ce sont des photos de manifestants tabassés par les policiers turcs, les photos de charges de militaires, de drapeaux brûlés. Nous sommes en territoire grec, presque en Europe. Pour sortir du port, il faut passer un poste de douane. Je n'en ai pas envie.

Pour passer le temps, je pars arpenter les quais, passer sous les squelettes métalliques des hautes grues de déchargement, observer les ponts roulants et les bateaux. Limassol est un port de commerce ; cargos, méthaniers, porte-containers sont alignés le long des quais. Certains lourdement chargés ont le pont à quelques mètres au-dessus de la surface de l'eau ; d'autres, vides, dévoilent toute leur haute coque d'acier, jusqu'à l'énorme stabilisateur aux formes phalliques qui marquent la base du V harmonieux de l'étrave.

Nous réembarquons en fin d'après-midi. Je retrouve mes compagnons pour une seconde soirée puis une seconde nuit en mer.

Le lendemain, peu après l'aube, nous arrivons au port de Rhodes. Il n'a rien à voir avec celui que nous avons quitté à Chypre. Ce n'est qu'une petite crique surveillée par un phare de pierre. Il n'y a plus de colosse mais il est facile de se l'imaginer prolongeant la digue antique qui protège les embarcadères des vents dominants. Dans le port, l'eau est d'une limpidité extraordinaire. Malgré une profondeur largement suffisante pour accepter le tirant d'eau de notre lourd navire, chaque détail du fond se distingue comme s'il n'était qu'à quelques décimètres de la surface. Une seule chose montre la différence : le bleu intense, le bleu profond qui teinte tous les reliefs de ces profondeurs.

L'escale est courte. J'ai juste le temps de visiter rapidement la belle petite ville médiévale et touristique et d'y prendre un

petit-déjeuner avec mes amis suisses. Bruno me raconte quelques anecdotes de son voyage. La plus étonnante est celle de leur bivouac aux abords de Jéricho, en territoire palestinien occupé. A la tombée de la nuit, ils ont fait comme à leur habitude, déjeuné à la belle étoile puis, ensuite, se sont couchés sur le lit aménagé à l'arrière de leur R18, au-dessus de leurs bagages.

Leur sommeil est bref. Peu après minuit ils sont réveillés par une lumière aveuglante et des ordres hurlés dans un haut-parleur. Trois projecteurs sont braqués sur eux et ils aperçoivent des militaires leur ordonnant de sortir les mains en l'air. En quelques secondes, ils se retrouvent nus, les mains sur le capot, entourés d'un commando israélien, sous la menace des armes automatiques braquées sur eux. De longues minutes plus tard, leurs passeports rouges ornés de la fière petite croix blanche helvétique les sortent de ce mauvais pas.

Aujourd'hui ce n'est plus ce souvenir qui les inquiète. Leur véhicule n'a qu'une carte grise provisoire qui a expiré le jour de notre départ d'Israël. Monique comme Bruno se demandent ce que vont dire les douanes à leur entrée en Europe.

La fin de la traversée est rapide et agréable. Notre navire se fraie un passage entre les petites îles grecques, sur une mer d'huile et sous un soleil radieux jusqu'au port du Pirée.

Le port d'Athènes est trop grand. La ville est trop vaste. Mon retour en Europe se passe à toute vitesse dans un trafic insensé. Trafic de bateaux de tous tonnages pour l'entrée dans le port, trafic d'automobiles, de cars et de camions dès que l'on est sorti du bateau. Tout va trop vite, je ne suis plus habitué, même les formalités douanières sont rapides.

Dès que je suis en règle, je vais garer mon 4x4 sur un des parkings du port puis reviens voir où en sont mes amis. Les craintes de Monique n'étaient pas sans fondement, leur voiture est bloquée à la douane du port et ils partent pour une longue

et difficile négociation. Nous ne pouvons que leur souhaiter bonne chance et quittons le port du Pirée pour un dernier café avant de nous séparer. Anne et Bernard partent visiter Athènes, Yann part en direction de la Turquie. Moi, malgré les vestiges de la civilisation passionnante de la Grèce antique, je n'ai pas envie de faire du tourisme ; même pas dans cette ville mythique, le bruit et la brume crasseuse qui enserrant la ville malgré le soleil radieux me poussent à prendre sans retard le chemin du retour.

Nous nous séparons donc sur un trottoir des rues d'Athènes. Yann nous embrasse tous longuement, les larmes aux yeux. Même les drogues douces ont des effets surprenants sur la psyché de leurs consommateurs.

Ma remontée vers Igoumenitsa d'où je compte prendre le bateau pour l'Italie est rapide. Ce n'est que bien après la pénible sortie de l'agglomération que la route devient belle. Elle s'élève lentement jusqu'au pied de sommets enneigés par des vallées agréables. En traversant la ville la plus élevée, j'ai la surprise de rencontrer plusieurs voitures avec des skis sur le toit. Les souvenirs de ma vie ordinaire resurgissent. Comme ils me paraissent lointains !

Le massif montagneux n'est pas bien grand, la route plonge tout de suite vers la côte méditerranéenne. A mi-parcours, je me retrouve à Delphes. Le site de l'oracle est incontournable, un long parking invite les touristes à visiter les vestiges de ce lieu mythique. En cette saison, il est désert. Je me gare et me contente d'observer les lieux par-delà les clôtures. Je ne ressens pas le besoin d'aller voir de plus près les quelques colonnes de marbre blanc qui ont résisté aux assauts du temps. La Pythie n'est plus là et aujourd'hui, que pourrait-elle me prédire ? Mon voyage est fini, je suis déjà de retour dans ce monde occidental où tout est réglé, prévu, sécurisé. Quant à l'avenir du monde, il n'est pas sûr qu'à ce jour, même une augure de ce renom ose se

prononcer.

Je termine mon parcours sur le littoral. La route ne suit pas régulièrement cette côte extraordinairement découpée. Elle s'approche jusqu'à les toucher des courtes plages qui occupent le fond des criques, s'éloigne pour éviter les caps escarpés. En début de soirée, j'arrive dans une ville serrée autour d'un petit port qui partage son activité entre la pêche et le tourisme. En cette fin d'hiver, les abords sont déserts. Un petit hôtel restaurant est ouvert. Les prix sont modestes, je décide d'y passer la nuit.

C'est ma première soirée confortable. La chambre est sobre mais très plaisante. Le restaurant est de même. Le poisson est excellent et le vin rosé du pays des plus agréables.

Deux autres tables de la salle sont occupées, l'une par un couple, l'autre par une famille française. Tout en observant distraitemment ces touristes et le va-et-vient du serveur, je me remémore mon voyage. Je revis mes nuits dans le désert, caché au creux d'une dune ou derrière un rocher, pour ne pas déranger, pour ne rien déranger. Je repense à mes soirées sous les étoiles, accompagnées par le seul bruit du vent, soirées occupées à essayer de capter quelques nouvelles de ce monde si éloigné sur ma radio ondes courtes ou à lire la Bible ou le Coran et tenter de comprendre ce qui a donné tant d'importance à ces textes.

Etrangement, malgré les personnes qui m'entourent, je me sens beaucoup plus seul assis devant cette table qu'allongé dans le sable, au milieu du désert.

Le lendemain, en fin de matinée j'arrive à Igoumenitsa. Il m'est facile de trouver une agence de tourisme où acheter un billet de bateau. Je n'aurai pas à attendre, le départ est prévu pour le soir-même. Il me reste juste le temps de quitter la ville pour aller déjeuner dans mon Land, garé sur un chemin de terre surplombant la baie. Face à la mer, je grignote mes dernières

provisions : dattes confites d'Egypte, biscuits d'Israël et de délicieuses oranges achetées à des vendeuses sur la route, pas loin d'ici. Elles étaient toutes de noir vêtues, toutes aussi voilées que des musulmanes.

Ce repas est bien ordinaire mais le ciel et la mer sont bleus, la végétation vert sombre et la terre dorée. En buvant mon dernier thé, je vois le bateau qui va me conduire en Italie arriver au port. Il est blanc immaculé, repeint à neuf, comme pour fêter la fin de mon voyage.